

**This book is with
tight
Binding**

F-242 P27m

Keep Your Card in This Pocket

Books will be issued only on presentation of proper library cards.

Unless labeled otherwise, books may be retained for four weeks. Borrowers finding books marked, defaced or mutilated are expected to report same at library desk; otherwise the last borrower will be held responsible for all imperfections discovered.

The card holder is responsible for all books drawn on his card.

Penalty for over-due books 2c a day plus cost of notices.

Lost cards and change of residence must be reported promptly.



PUBLIC LIBRARY

Kansas City, Mo.

Keep Your Card in this Pocket



3 1148 00918 3294

326-108
434

2 JAN	NOV 17 '48	
1140		
	NOV 17 '48	00
3 FEB		2
KENB	NOV 13 '48	
FEB 23	NOV 17 '48	40
30 JUN		70
28 FEB	SEP 25 '48	13
	OCT 9 '48	R
14 SEP '38	MAY 6 '80	30
17 DEC '38	AUG 12 '38	20
	MAY DEC 10 1983	
16 MAR '39		
MAY 11 1940	JAN 31 1991	

LES PENSÉES

DE

Blaise Pascal



LES PENSÉES
DE
Blaise Pascal

TEXTE REVU SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

Avec une Préface et des Notes

PAR

AUGUSTE MOLINIER

—
Tome premier



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—
M. DCCC. LXXVII

36703
S.7
423



AVANT-PROPOS



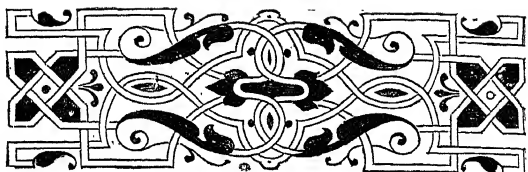
EU d'ouvrages parmi ceux du XVII^e siècle ont joui d'une fortune comparable à celle des Provinciales et des Pensées. Goûtés par un siècle dévot, ces écrits ont conservé la même faveur à notre époque de rationalisme et de scepticisme général. Pour les Provinciales, on comprend qu'elles aient obtenu cet honneur : pamphlet admirable, écrit de main de maître, il est resté toujours nouveau, et les doctrines qu'il attaque si vigoureusement n'ont guère cessé de prévaloir en politique et en religion. Mais comment les Pensées, ce livre si plein de foi, cet ouvrage tout mystique,

a-t-il pu se faire lire si aisément des gens du XIX^e siècle et leur inspirer une admiration au moins égale à celle que lui avait accordée le siècle de Louis XIV ? Nous ne voudrions pas que l'on crût de notre part au dessein de rabaisser si peu que ce fût le génie de Pascal, mais nous estimons qu'en dehors de la très-grande valeur littéraire d'une partie de ces fragments, cette faveur tient un peu à une illusion. Les Pensées en effet comprennent deux parties bien distinctes : la première, que tout le monde a lue et admirée, est la réunion des propositions les plus sceptiques ; la seconde, au contraire, entièrement dogmatique, ne roule que sur des questions obscures de théologie ou d'histoire religieuse. Ajoutons que comme style, comme allure, cette dernière partie est infiniment au-dessous de la première, et c'est pourtant d'après celle-ci qu'on a généralement jugé les Pensées. Ayant eu, après tant d'autres, à étudier ce livre singulier et à en préparer une nouvelle édition, nous espérons démontrer que Pascal n'a jamais été sceptique que par méthode,

qu'il y eut rarement des opinions religieuses plus ardentes que les siennes et que jamais on n'écrivit un livre plus chrétien que les Pensées. Heureux si nous pouvons persuader quelques-uns de nos lecteurs et leur faire partager notre conviction¹.

1. Dans les pages suivantes, nous donnons une courte analyse de la vie de Pascal, qu'il serait inutile de raconter en détails après tous les travaux dont elle a été l'objet. Nous étudierons ensuite les sources et les idées des Pensées, et nous terminerons, par l'histoire du livre, des principales éditions qui en ont paru, et des manuscrits que nous avons consultés.





PRÉFACE

I.



BLAISE Pascal naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623. Son père, Étienne, issu d'une vieille famille de robe¹, possédait à la Cour des aides d'Auvergne la charge de président; son grand-père, Martin Pascal, avait occupé en Auvergne celle de trésorier de France, et' sa grand'mère paternelle descendait d'une autre famille

1. Le grand-père de Blaise, Martin Pascal, était en relations avec la famille des Arnauld et la fit connaître à son fils en l'envoyant faire ses études à Paris, vers 1598-1600. Quant à la lettre d'annoblissement de Louis XI qui sera mentionnée tout à l'heure, nous n'avons pu la retrouver. (Voir les *Mémoires de Marguerite Périer*, etc., publiés par M. Faugère, pages 417 et suivantes.)

du même nom, annoblie par Louis XI. Sa mère, Antoinette Bégon, appartenait elle-même à une bonne famille de la bourgeoisie de Clermont. Elle mourut encore jeune en 1631, et son mari, douloureusement atteint par cette perte, vendit sa charge et se retira à Paris pour se consacrer tout entier à l'éducation de ses trois enfants, Gilberte, Blaise et Jacqueline. Il avait mis toute sa fortune en rentes sur l'Hôtel-de-Ville; en 1638, le cardinal de Richelieu ayant supprimé un quartier de ces rentes, opération peu honorable mais assez fréquente au xvii^e siècle, Étienne Pascal donna le signal de la résistance, et sa maison servit de rendez-vous aux plus hardis des créanciers de l'État. Mais le ministre n'entendait pas la plaisanterie, et, menacé de la Bastille, le père de Pascal fut obligé de se cacher. Il ne dut sa grâce qu'à sa plus jeune fille, Jacqueline.

Présentée au Cardinal par M^{me} d'Aiguillon, elle sut si bien lui plaire par sa candeur enfantine, qu'il lui accorda le pardon de son père, voulut voir celui-ci, et, frappé de ses hautes qualités, le nomma intendant en Normandie, où sa famille alla s'établir avec lui. C'est là que vécut Pascal, de 1639 à 1648. Il y termina ses études, commencées à Paris depuis plusieurs années déjà, et y entreprit ces travaux scientifiques qui lui valurent plus tard tant de réputation.

Pieux et austère, Étienne Pascal ne paraît cependant pas avoir connu la ferveur religieuse, l'exaltation de ses enfants, et l'on sait, par les *Mé-*

moires de M^{me} Périer, qu'après leur conversion il mit tous les obstacles possibles à leurs relations avec Port-Royal, qu'il alla jusqu'à les faire surveiller par des gens à lui et ne permit jamais à Jacqueline de faire profession de son vivant. Il mourut à la fin de 1651, et sa mort inspira à son fils une des pages les plus belles et les plus touchantes qu'il ait jamais écrites, sur la mort du juste et du chrétien.

C'est à son père que Blaise, d'une chétive santé et presque toujours malade dès sa première enfance ¹, dut son éducation. Celle-ci fut plus profonde qu'étendue, et, malgré la résistance de son père, elle porta surtout sur les mathématiques. On sait comment, à l'âge de douze ans, par la seule force de son esprit, il parvint à découvrir les lois constitutives de la géométrie, et comment dès lors il s'appliqua à cette partie des sciences avec un goût tout particulier. C'est à cette première période de sa vie (1638-1650) que se rapportent ses *Études sur les coniques* dont on n'a plus que le souvenir, ses travaux à Paris dans cette réunion de savants qui plus tard formèrent l'Académie des sciences ². Ses fameuses expériences sur le vide, qui justifiaient les hypothèses de Torricelli, datent aussi de 1646 ou 1648.

1. Il fut atteint à l'âge de moins d'un an, d'une maladie assez dangereuse à propos de laquelle Marguerite Périer raconte une singulière histoire de sorcellerie.

2. La maison d'Étienne Pascal était à Paris le rendez-vous des savants les plus célèbres du temps. (Voir la *Vie de Pascal*, par M^{me} Périer.)

Son beau-frère, Florin Périer, fit quelques essais sur le Puy-de-Dôme tandis que lui-même expérimentait à Paris sur le haut de la tour Saint-Jacques. Ce fut là, du moins au point de vue scientifique, le moment le plus brillant de son existence, et plus tard, en 1659, écrivant à Huyghens, Chapelain exprimait son vif regret d'avoir vu Pascal abandonner ses premiers travaux et se livrer aux polémiques religieuses, regret que beaucoup durent partager en dépit des *Provinciales* ¹. En dehors de ces études scientifiques un peu de latin, encore moins de grec, quelques auteurs à la mode (Corneille et M^{lle} de Scudéry entre autres), tel semble avoir été le cercle étroit dans lequel l'enferma son père.

Outre Blaise, Étienne Pascal avait eu de son mariage deux filles, Gilberte, l'aînée des trois, née en 1620, et Jacqueline, née en 1625. La première, qui épousa plus tard son cousin-germain, Florin Périer, était un esprit moins élevé et moins distingué que son frère et sa sœur. Malgré l'instruction fort étendue que son père lui donna lui-même, instruction qui comprenait jusqu'aux sciences physiques et naturelles, elle était incapable de s'élever à leur hauteur de vues, d'arriver à leur ascétisme; mais, en revanche, elle avait l'âme plus tendre et ne renonçait pas, par esprit de religion, aux sentiments de la nature. Elle fut pour Pascal une amie, une garde-malade assidue pendant sa longue maladie, et en dépit

1. Bibliothèque nationale; manuscrits français, nouv. acq. 1887, f^o 47. — Communiqué par M. Tamizey de Larroque.

de quelques détails un peu puérils, les vies de Blaise et de Jacqueline témoignent de son admiration pour leur intelligence qu'elle sentait bien supérieure à la sienne.

Toute autre était Jacqueline Pascal¹. D'un esprit élevé, douée d'une sensibilité excessive, dès l'âge de huit ans elle étonnait par sa précocité incroyable et composait des vers que n'eût point désavoués plus d'un poète du temps². Nous avons déjà parlé plus haut de son entrevue avec le cardinal de Richelieu, qui amena la nomination de son père à la charge d'intendant en Normandie. En 1638, elle fut atteinte de la petite vérole, ce qui altéra sa beauté qui promettait d'être remarquable. Pieuse et déjà exaltée, elle continua cependant à vivre dans le monde, pour lequel elle semblait née par sa grâce et par son esprit facile et vif. Mais à partir de 1646, de cette date si importante dans l'histoire de la famille de Pascal, elle changea complètement, et montra dans sa conversion plus de constance et de persévérance que son frère lui-même. Sous l'influence des Jansénistes de Port-Royal qu'elle fréquentait assiduellement, elle conçut dès lors le projet d'entrer en religion. Contrariée dans cette idée par son père qui, bien que très-pieux lui-même, bien que converti au Jansénisme par ses enfants, voyait avec peine ces

1. Née le 4 octobre 1625.

2. Un certain nombre des vers qu'elle écrivit ont été rassemblés par M. Faugère dans les *Lettres et Opuscules*; il faut pourtant convenir que s'ils n'étaient signés du nom de Pascal, il n'y en aurait que bien peu à mériter les honneurs d'une réédition.

recherches d'ascétisme qui mettaient le trouble dans son intérieur, elle s'arrangea pour vivre avec lui et avec sa sœur comme elle aurait vécu dans un couvent. Il faut lire dans sa vie écrite par M^{me} Périer la description de l'existence austère et retirée qu'elle mena tout un hiver à Clermont, éloignée de sa famille, ne communiquant avec elle qu'aux repas, renfermée dans sa chambre, sans feu par les plus grands froids, employant son temps au travail manuel, à la prière et à la méditation, et ne sortant de sa solitude que pour soigner ses neveux et ses nièces, gravement malades. La mort d'Étienne Pascal, arrivée à la fin de 1651, la laissa maîtresse d'elle-même; elle en profita pour entrer immédiatement en religion, et dès les premiers mois de l'année 1652, elle fit profession à Port-Royal. Si l'on veut bien connaître les sentiments qui l'animaient à cette époque, il faut lire la lettre qu'elle écrivit à son frère pour lui demander son consentement¹ : on a beau être rationaliste et regretter la dévotion exagérée qui rendit stériles tant et de si belles qualités, on ne peut méconnaître la grandeur d'un pareil sacrifice, et il faut admirer cet esprit de renoncement et d'humilité, alors même qu'il est excessif. Une fois religieuse, elle devint l'une des plus exaltées, des plus austères du petit troupeau. Elle vécut dans la prière et dans le recueillement, n'en sortant que pour prendre part aux grandes luttes

1. 7 mars 1652 (*Mémoires de Marguerite Périer*, etc., page 334.)

théologiques de l'époque. Elle résista aussi longtemps qu'elle put aux modérés, à ceux qui voulaient signer le Formulaire, et donna l'exemple de la fermeté; brisée, mais non vaincue, elle dut se soumettre à son tour et mourut de regret. Son âme droite et pure était incapable de supporter ce qu'elle regardait comme un compromis avec sa conscience et sa foi ¹.

Si nous parlons aussi longuement de Jacqueline Pascal, c'est qu'elle eut sur son frère une influence qu'il serait difficile de nier. Pascal avait été dévot, comme on l'était généralement à cette époque; toutefois sâpiété, quoique sincère, n'avait jamais été exaltée, et n'était que de la tiédeur aux yeux des Jansénistes. Mais une fois que Port-Royal eut saisi ce génie puissant, ce fut une transformation profonde. Enrôlé dans la secte, Pascal y porta les qualités et les défauts de son esprit, son ardeur de controverse, son zèle quelquefois intempérant et sa véhémence. On sait comment s'opéra la première de ses deux conversions. En 1646, son père, étant encore à Rouen en qualité d'intendant, se rompit la cuisse en tombant sur la glace; par suite de cet accident, fort grave chez un homme de son âge (il avait alors cinquante ans, sinon plus), il se mit entre les mains de deux gentilshommes du pays, connus pour leur habileté à guérir ces sortes de blessures ². Ces gentilshommes faisaient partie d'une petite église jansé-

1. Elle mourut en 1661.

2. MM. de la Boutellerie et Deslandes.

niste qui s'était formée à Rouen, et leur exemple, leurs discours, la lecture des livres qu'ils apportèrent au malade et à ses enfants, changèrent tellement l'esprit de la famille, que tous à la fois embrassèrent les nouvelles doctrines. Nous en avons vu l'effet sur Jacqueline; M^{me} Périer le subit autant qu'elle le pouvait dans l'état de mariage où elle se trouvait, si inférieur au célibat aux yeux des Jansénistes; elle se renferma dans son intérieur, se consacra à l'éducation de ses enfants, et garda dans sa tenue, dans son habillement, dans ses discours, la modestie la plus parfaite. Quant à Pascal lui-même, sa vie fut absolument modifiée par cet incident; sans avoir jamais été ce qu'on appelait à cette époque *un libertin*, il n'avait point donné grand temps aux études spéculatives de théologie dogmatique; mais à partir de cette époque il s'y livra avec ardeur et devint en peu de temps un dévot exalté et passionné; il était en effet dans sa nature de chercher l'extrême en tout et de ne jamais s'en tenir au juste milieu; c'est le défaut le plus saillant de cet esprit aventureux, qu'il s'agisse de morale, de théologie ou de science.

Dès l'année suivante (1647), étant encore à Rouen, il donna de sa conversion des marques irrécusables, mais peu honorables pour lui, dans l'affaire du P. Saint-Ange. Celui-ci, religieux capucin, tenait, paraît-il, à Rouen des discours quelque peu hétérodoxes sur la Trinité et autres questions délicates de métaphysique et de théologie. Craignant l'influence de ses paroles sur des esprits peu habi-

tués à de telles discussions, Pascal et un de ses amis crurent devoir le dénoncer au coadjuteur Camus, évêque de Belley, qui le fit venir et se contenta de tirer de lui une rétractation, sans juger l'affaire assez importante pour lui donner plus d'attention. Mais ce dénouement ne satisfaisait point le zèle indiscret de nos Jansénistes; ils allèrent importuner l'archevêque au château de Gaillon et obtinrent de lui un ordre à son coadjuteur d'avoir à reprendre l'affaire. Elle ne se termina qu'après une discussion conduite par Pascal et par son ami. Le P. Saint-ANGE se soumit sans murmurer à tout ce qu'on exigea de lui, et grâce à cette facilité de caractère, tout put s'arranger; bien lui en prit : plus d'amour-propre ou plus d'obstination lui aurait valu de réels embarras et peut-être un long emprisonnement¹.

Cette première conversion était sincère; néanmoins plusieurs circonstances, indépendantes de la volonté de Pascal, empêchèrent qu'elle ne fût définitive. Pascal n'avait jamais joui d'une bonne santé; dès son enfance, on craignait de ne pouvoir l'élever²; mais cette santé déjà si chétive s'altéra encore, quand un travail assidu et acharné, quand de longues recherches de mathématiques et de physique eurent épuisé sa frêle organisation. A la fin de 1647, de nouveaux maux vinrent l'assaillir, et il dut, par ordon-

1. Cette affaire a été étudiée par Cousin, dans un article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, tome IV, page 111 et suiv.

2. Voir plus haut.

nance de médecin, s'abstenir de tout travail intellectuel et chercher des distractions que son état lui rendait absolument nécessaires. Il lui fallut recommencer à aller dans le monde, et, retourné en Auvergne en même temps que sa famille (1646-1649), il se mêla de nouveau à la société. Certains écrivains, notamment Fléchier dans ses *Mémoires sur les Grands Jours de 1665*, parlent de ses assiduités auprès d'une belle personne du pays, lettrée et spirituelle, qui passait pour la *Sapho de Clermont*. A son retour à Paris, il continua le même genre d'existence qui n'était certainement pas aussi dissipée que pourraient le faire croire au premier abord les expressions de sa sœur et de sa nièce Marguerite Périer; mais la moindre distraction était pour les Jansénistes comme pour les Presbytériens écossais une invention du démon, propre à détourner l'âme chrétienne de la recherche et de l'amour de Dieu.

Parmi les amis que Pascal fréquentait à cette époque, il faut nommer le jeune duc de Roannez, dernier rejeton d'une ancienne famille et gouverneur du Poitou, avec lequel il paraît avoir contracté une liaison des plus intimes. C'est chez lui qu'il connut le chevalier de Méré, un des meilleurs mathématiciens du temps, et Miton, libertin et esprit fort, connu pour ses excentricités. La mort d'Étienne Pascal (octobre 1651), en laissant son fils maître d'une fortune assez considérable, lui donna aussi plus de liberté, et c'est sans doute à ce moment qu'il faut placer ce voyage en Poitou, dont Méré nous a laissé un récit piquant. On y voit cet esprit

élégant se moquer des façons un peu provinciales, de la timidité, du langage de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. M^{me} Périer dit ailleurs, que Pascal alla plusieurs fois en Poitou avec le duc; mais ce premier voyage paraît devoir être placé à la fin de l'année 1652; on a en effet la preuve qu'à ce moment le duc était dans son gouvernement¹. C'est encore à cette époque qu'il faut rapporter le projet que conçut Pascal d'épouser une personne qu'on suppose être la propre sœur du duc, et pour laquelle fut écrit le célèbre *Discours sur les Passions de l'Amour*.

Peut-être, outre l'influence et l'exemple de ses amis, faut-il donner à ce désir de distractions une autre cause. L'entrée de sa sœur Jacqueline à Port-Royal dut lui porter un rude coup. La lettre² écrite à ce sujet par sa sœur (7 mars 1652), prouve combien il hésitait à lui donner le consentement, l'approbation morale qu'elle lui demandait, et Gilberte Périer nous dit que sa fuite inopinée de la maison paternelle le frappa au cœur. Mais Jacqueline avait sur son frère un grand empire, et c'est certainement à son influence que l'on doit la seconde conversion de Pascal. Cette seconde conversion a une date certaine : c'est celle que porte la célèbre amulette de Pascal, publiée pour la première fois par Condorcet et dont l'original est aujourd'hui relié en tête du manuscrit autographe des *Pensées*³. Ce document

1. Bibliothèque nationale, manuscrit français 4185, f^o 32, 98, 224, 276, etc.; juillet 1652 à octobre 1653.

2. *Mémoires et Lettres de Marguerite Périer*, etc., page 334.

3. Nous ne parlons pas de l'accident du pont de Neuilly qui

est trop important pour ne pas mériter quelques lignes ¹.

Il est daté du 23 novembre 1654; c'est, sous une forme mystique et exaltée, une promesse de renoncer au monde et une profession de foi entière et exclusive en J.-C. On a longtemps discuté sur le sens de ce document, et quelques auteurs ² ont été jusqu'à y voir une preuve de la folie de Pascal. C'est pousser un peu loin les choses. On ne peut nier que cet écrit n'ait été composé la nuit au milieu de la fièvre, à la suite de longues et pénibles hallucinations. Mais si l'on fait abstraction de cette forme mystique et singulière, qui tient probablement à l'état d'esprit où était Pascal à ce moment, on y retrouve le fond même de sa doctrine : « *Dieu d'Isaac*, dit-il, *non des philosophes et des savants... Il ne se trouve que par les voies de l'Évangile, renonciation totale et douce*, etc. » Au milieu de son hallucination, Pascal avait trouvé le plan de Son apologie du christianisme, de l'ouvrage le plus chrétien peut-être qui ait jamais existé. Quant à voir une marque de folie, dans le fait de conserver sur soi ce talisman, témoin toujours présent d'une promesse solennelle, c'est être

aurait eu lieu vers cette époque et aurait dérangé l'esprit de Pascal; nous ne croyons pas le fait suffisamment certain; il n'est mentionné que par un auteur (l'abbé Boileau), et rien dans les témoignages contemporains n'autorise à accorder à cet événement mal connu l'influence qu'on suppose.

1. On trouvera ce petit écrit au second volume de cette édition.

2. Notamment le docteur Lélut, dans un opuscule publié en 1846.

bien sévère; cela prouve tout au plus une extrême exaltation. D'autres exemples du même temps nous montrent que plus d'un chrétien eut la même pensée, sans toujours formuler son vœu sous une forme aussi brûlante ¹.

A partir de ce moment (fin de 1654) la vie de Pascal changea absolument. D'abord il alla passer quelque temps dans une solitude aussi complète que possible, moyen infaillible d'échapper au monde qui pouvait encore le ressaisir. De plus il s'attacha à se conformer jusque dans les plus petits actes de sa vie quotidienne à ce nouvel idéal qu'il s'était formé, observant exactement de ne jamais trouver à sa nourriture une saveur quelconque, prenant sans hésitation, sans dégoût tous les médicaments dont les médecins du ^{xvii}^e siècle empoisonnaient leurs malades. Une lettre de sa sœur Jacqueline nous le montre *mettant le balai au nombre des objets superflus* et se plaisant à vivre dans la malpropreté par esprit de renoncement²; exagération dont elle le reprend doucement en lui rappelant que plus d'un auteur sacré l'a désapprouvée. Même changement dans la vie morale : il reprochait à sa sœur Gilberte de se laisser embrasser par ses enfants, comme si de telles caresses pouvaient être l'objet de quelque réprobation, et l'on connaît la lettre véhémement qu'il lui écrivit le jour où elle osa penser à un parti considé-

1. Voir éd. Faugère, tome I, page 407 : *Papier trouvé dans la poche de M. de Guîtres*.

2. Voir cette lettre dans les *Lettres et Mémoires*, etc., page 374.

nable qui se présentait pour sa fille aînée. Mais c'étaient là les petits côtés ou les exagérations du nouvel esprit qui le possédait et l'on ne saurait sans injustice méconnaître ce qu'il y avait de grand dans cet effort violent d'une intelligence supérieure pour s'abîmer, s'annihiler devant Dieu ; on ne peut oublier la passion de charité, qui le possédait à un tel point que, plus d'une fois, il se priva, s'endetta même pour secourir les pauvres ; ajoutons-y encore la délicatesse, le secret qu'il mettait dans ses aumônes. Tel trait de sa vie d'alors rachète amplement sa conduite envers le P. Saint-Ange et fait oublier toutes les exagérations de pensées ou d'actions qu'il put commettre.

Cependant de disciple il était devenu apôtre et apôtre ardent. Son influence s'exerça surtout sur son entourage immédiat, sur le duc de Roannez, son ami le plus intime. Ce fut vers 1657 qu'il amena ce jeune seigneur, dernier rejeton d'une vieille famille, héritier d'un grand nom, à refuser un beau parti. On sait quelles colères souleva cette décision du duc que tout le monde attribua à l'influence de Pascal et qui mit la vie de celui-ci en danger¹. Cette influence s'exerçait aussi sur la sœur du duc, M^{lle} de Roannez ; animé pour elle de sentiments d'une nature complexe, il cherchait, peut-être par un reste d'amour, à l'amener à faire son salut par les moyens que lui-même avait choisis. Aidé par M. Singlin, secondé

1. Voir la *Vie de Mademoiselle de Roannez*, par Marguerite Périer, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, tome V, page 1.

par tout Port-Royal, il la décida à abandonner ses projets d'établissement et à entrer dans le cloître. La mort de Pascal l'en fit sortir, le monde la reprit et elle finit par épouser le duc de la Feuillade, auquel en faveur de cette union le roi transporta les titres des Roannez. Mais malheureuse dans le mariage, frappée dans ses affections les plus chères, poursuivie par le remords, elle mourut en 1683, sans avoir pu apaiser le courroux des Jansénistes, irrités de ce qui leur semblait une apostasie.

Pendant ce temps la santé de Pascal devenait de jour en jour plus chancelante; malgré les atteintes de la maladie, il continuait à s'occuper de hautes mathématiques, et, engagé chaque jour davantage dans les controverses jansénistes, il composait et publiait les *Lettres à un Provincial* (1656-1657). Sur ces entrefaites eut lieu le célèbre miracle de la Sainte-Épine (24 mars 1656). Cette faveur insigne, que Dieu semblait faire à sa famille et à sa secte tout ensemble, affermit encore Pascal dans ses idées de foi aveugle, et c'est afin de remercier Dieu, en quelque sorte, de cette grâce particulière, qu'il entreprit d'écrire son ouvrage apologétique du christianisme ¹.

Mais en entreprenant cette œuvre immense, Pascal avait trop présumé de ses forces, qui diminuaient chaque jour; quelques indications prouvent qu'il y

1. On sait que les débris qui nous en restent portent le titre de *Pensées* depuis la première édition de Port-Royal. M^{me} Périer montre, et la vérité de son assertion est prouvée par l'étude des fragments autographes, que Pascal s'appuyait principalement sur les miracles pour établir la vérité de la religion.

travaillait encore en 1660 (mort de Cromwell); il est peu probable qu'il s'en soit occupé longtemps encore après. Il mourut le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu et laissant le monde plein de son nom et des controverses qu'il avait soulevées.

II.

La première édition des *Pensées* de Pascal porte en épigraphe : *Pendent opera interrupta* ¹. Il était impossible de mieux choisir pour peindre l'impression que produit cette œuvre à peine ébauchée. On sent dans la plupart de ces fragments, dans ces matériaux épars, un tel souffle de vie et de passion, une telle ardeur de controverse, un tel désir de convaincre, que chacun, alors même qu'il ne partage aucune des idées de l'auteur, se sent possédé du même esprit, animé de la même flamme et pénétré du même désir de connaître la vérité. Nul doute que l'état dans lequel ces débris nous sont parvenus ne soit pour beaucoup dans l'impression qu'ils nous causent. Une œuvre inachevée a toujours quelque chose qui pique la curiosité; on cherche à reconstruire

1. Virgile, *Enéide*, IV, 88.

par la pensée le monument, le raisonnement resté incomplet; on voudrait savoir ce que l'auteur aurait fait de tel développement à demi indiqué de telle observation ingénieuse, de telle réflexion sarcastique. Ajoutons que ces fragments ont gardé une originalité, une puissance de pensée et d'expression qu'une seconde révision leur aurait peut-être fait perdre, que beaucoup de ces invectives passionnées qui nous peignent Pascal tout entier auraient disparu, et qu'un goût sévère eût écarté plus d'une boutade du misanthrope. Il faut peut-être remercier la maladie grâce à laquelle nous ne possédons que ces reliques, qui plus encore que les *Provinciales* permettent de connaître l'âme de leur auteur.

On désigne généralement sous le nom de *Pensées de Pascal* l'ensemble des fragments trouvés après sa mort dans ses papiers, fragments qui forment aujourd'hui le manuscrit autographe et remplissent divers recueils de copies plus ou moins considérables, plus ou moins authentiques. Ces fragments se rapportent à deux sujets assez distincts. Quelques-uns ont été écrits en réponse aux attaques violentes dirigées contre les *Provinciales* et contre Port-Royal, attaques devenues encore plus vives après le miracle de la Sainte-Épine; mais c'est le petit nombre, et à tous les points de vue la partie la moins importante du manuscrit. Le reste devait entrer dans cette grande apologie du Christianisme, dont Pascal conçut l'idée de bonne heure, probablement dès sa seconde conversion (1654). Mais à voir la place réellement disproportionnée qu'y occupent les pensées sur les

miracles, on devine que la plupart ne furent écrits qu'après la guérison de Marguerite Périer, et que Pascal regarda un pareil ouvrage comme le moyen le plus digne de remercier Dieu de la grâce insigne qu'il venait de faire à sa famille et à sa secte. Dès 1659, l'ouvrage était assez avancé pour que, dans une conversation restée célèbre à Port-Royal, il ait pu en entretenir ses amis et développer devant eux le plan qu'il avait conçu, plan dont l'unité et la merveilleuse simplicité les frappèrent tous. Dix ans plus tard, son neveu, Étienne Périer, en parlait encore avec admiration et déclarait qu'à ce moment tous le considéraient comme un nouveau docteur de l'Église, comme l'adversaire le plus redoutable que l'athéisme pût jamais rencontrer¹.

Dans cet ouvrage Pascal voulait démontrer la vérité de la religion chrétienne. Sans doute il y a bien des manières de traiter un pareil sujet; aujourd'hui il serait impossible, voire à un théologien, de ne pas tenir compte des travaux rationalistes les plus hostiles; il lui faudrait connaître, tout au moins assez pour pouvoir les combattre, les systèmes qui ont nié la divinité de Jésus-Christ ou attaqué la méthode d'interprétation des Écritures adoptée par l'Église. Pascal ne s'embarrassa pas et n'avait pas à s'embarrasser de toutes ces questions. Au *xvii^e* siècle, l'exégèse, la critique des Livres saints, n'était pas encore née; bien peu, en dehors des ecclésiastiques et des pasteurs protestants, se permet-

1. Préface de l'édition de 1669.

taient de chercher dans la Bible autre chose que des enseignements ou des préceptes de morale. C'était pour presque tous un livre inspiré de Dieu dont on ne pouvait rejeter une seule ligne; si quelques parties semblaient obscures, c'était une preuve de plus de la faiblesse de l'intelligence humaine. En outre, le rationalisme ne possédait pas encore les armes puissantes dont il dispose aujourd'hui : l'hébreu, moins étudié qu'au xvi^e siècle, laissait à la Vulgate et aux Septantes toute la valeur d'un texte original; la philologie comparée n'existait pas encore, et c'était par la Bible seule que l'on connaissait l'histoire de l'Orient. Aussi dans de telles conditions ne pouvait-on faire qu'une apologie théologique et métaphysique du Christianisme, en recourant dans certains cas à l'histoire grecque ou romaine.

Il faut, de plus, quand il s'agit de Pascal, faire une autre remarque. Ses études antérieures, les dispositions mêmes de son esprit le rendaient incapable de produire un ouvrage savant comme ceux que l'on faisait alors, rempli de citations plus ou moins bien choisies, inspiré et soutenu par une érudition mal digérée, et écrit dans un latin suspect. Pascal est surtout un polémiste : polémiste dans ses *Provinciales*, où il attaquait la morale des Jésuites, il le reste dans ses *Pensées*, où il veut venger la religion des attaques des *libertins* et de l'indifférence des gens du monde; l'indignation qu'il marque contre les athées, le mépris dont il accable la raison, ne sont pas chez lui comme chez l'auteur du *Pugio Fidei*¹

1. Voir plus bas.

comme chez tel sermonnaire, un mouvement oratoire, un sentiment factice et passager, mais un cri du cœur, l'expression d'une conviction intime.

Aussi, et ce fut peut-être pour Pascal et pour nous-mêmes une bonne fortune, n'a-t-il point cherché à faire l'érudit et à jouer un rôle qu'il ne pouvait tenir : il savait fort peu d'exégèse, était peu versé dans les langues anciennes, connaissait mal les Pères, y compris le grand saint Augustin, apôtre du Jansénisme. Il chercha plutôt à saisir le côté humain des matières qu'il avait à traiter ; mais tout en demandant presque toujours à d'autres auteurs les textes, les indications précises dont il avait besoin, il composa son livre de sa propre substance, il le vécut. De là l'intérêt que nous trouvons à le lire, de là le sentiment indéfinissable qui saisit à la vue de ces pages où Pascal, tantôt agité par la fièvre, tantôt affaibli par la douleur, a essayé de fixer le raisonnement qu'il suivait, d'exprimer l'idée qui l'avait frappé.

Nous avons dit que l'érudition de Pascal était des plus restreintes ; en effet, l'énumération des sources et des ouvrages qu'il a consultés n'est pas longue à faire. Montaigne et Charron sont les deux auteurs où il a puisé presque toute la première partie, tout ce qui se rapporte à l'homme, à son esprit et à sa nature ; la Bible et le *Pugio Fidei*, ouvrage de théologie du ^{xiii}^e siècle, lui ont fourni le fond de la seconde partie, qui traite des matières religieuses et théologiques en général. Quant à quelques passages de Tertullien et de saint Hilaire, qu'il cite à

propos du livre d'Esdras, il n'y a pas lieu de lui attribuer l'honneur de les avoir découverts : ce fragment du manuscrit est d'une écriture tellement différente de toutes celles que nous retrouvons dans le volume, que nous n'hésitons pas à l'attribuer à quelqu'un des amis de l'auteur, qui lui aura fourni ces renseignements, comme tant d'autres qu'il a mis à profit dans ses *Provinciales*. De quelle manière, dans quelle mesure employa-t-il les sources plus haut indiquées ? C'est ce que nous allons dire.

C'est par Montaigne que Pascal a connu la littérature et la philosophie de l'antiquité, dont il n'avait lui-même qu'une assez faible teinture. Il n'est pas nécessaire de donner ici des preuves multipliées de cette assertion ; un examen un peu attentif des dernières éditions des *Pensées* et la lecture de nos notes suffiront pour démontrer d'une manière péremptoire qu'il n'est pas une citation latine que Pascal ne lui ait empruntée et que bien souvent il n'a fait que reprendre et développer les idées indiquées sommairement par Montaigne ; souvent encore une réflexion lui a été suggérée par une citation latine qu'il a lue dans les *Essais*, sans juger utile de s'en emparer. On peut dire que ce livre a été pour tout ce qui ne touche pas à la religion la source à laquelle il a eu le plus fréquemment recours.

Quelle était donc l'opinion de Pascal sur cet auteur, qu'il lisait et relisait avec tant d'assiduité ? Il a exprimé sa pensée à ce sujet dans plusieurs passages, mais on la trouve surtout exposée avec développement, avec beaucoup de suite et de clarté, dans la cé-

lèbre conversation avec M. de Sacy sur Épicète et Montaigne, dont le fond, sinon la forme, a toujours passé pour parfaitement authentique. Ce que Pascal aime dans Montaigne, « *c'est, dit-il, ce doute universel et si général que ce doute s'emporte lui-même, c'est-à-dire s'il doute,* » cette logique facile et pourtant très-exacte, qui, examinant une à une les vérités admises par le commun des hommes, arrive à leur refuser toute créance et confond les hérétiques en leur demandant pourquoi ils croient leurs doctrines plus sages que celles qu'ils veulent remplacer. Ce n'est pas que Pascal puisse accepter *cette ignorance et incuriosité, doux oreiller pour une tête bien faite*. Montaigne est *incomparable* pour confondre les faux savants *qui hors de la foi se piquent d'une véritable justice ou d'une véritable science*; mais par sa nonchalance, par *sa mollesse, il est pernicieux à ceux qui ont quelque pente aux vices ou à l'impiété*. C'est par de saines lectures, par la pratique d'Épicète et des Pères de l'Église que le chrétien pourra combattre cette influence et réagir contre ces principes de nonchaloir épicurien.

Pascal tenait ce langage en 1654; on voit que dès lors il regardait Montaigne comme un instrument bon à employer pour quiconque voudrait se convaincre de la faiblesse et de la vanité de l'homme, plutôt que comme un guide à suivre ou un maître à imiter.

Le traité de la *Sagesse*, par Charron, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de notre auteur; écrit avec plus de méthode et surtout plus de pédantisme

que les *Essais*, cet ouvrage n'était que la mise dans un ordre rigoureux des principales idées de Montaigne. Mais sa forme dogmatique, son allure embarrassée semblent avoir rebuté Pascal comme elles rebutent les lecteurs modernes, et les emprunts qu'il lui a certainement faits sont en très-petit nombre.

Autant que Montaigne, plus que lui peut-être, Pascal lisait la Bible. M^{me} Périer nous raconte que certains psaumes le mettaient dans une sorte d'extase, et que l'étude des Livres Saints était sa plus grande consolation au milieu des longues souffrances qu'il endurait. Mais nous avons déjà dit que les gens du xvii^e siècle ne regardaient pas la Bible du même œil que les savants de nos jours; qu'au lieu d'être pour eux l'un des livres les plus précieux de l'histoire du genre humain, la plus ancienne histoire écrite des peuples riverains de la Méditerranée, c'était un livre divin, dicté par l'esprit de Dieu à des prophètes inspirés. Les obscurités, les contradictions que la raison humaine y pouvait découvrir, loin de faire naître le doute, ne pouvaient que rendre plus sensible la faiblesse, l'impuissance de notre misérable intelligence. Inutile avec de pareilles idées de tenter un travail de critique, alors surtout qu'une Église soupçonneuse traitait et punissait comme un crime tout essai de ce genre.

Pascal l'a pourtant tenté, mais ses essais n'étaient pas de nature à effrayer les gardiens jaloux de la foi romaine. Il a partout appliqué aux deux Testaments le système de la figure. A ce propos, il nous faut

donner ici quelques explications sur ce que Pascal, avec tous les auteurs catholiques, entend par figures. La religion chrétienne prenant son origine dans la mission divine de Jésus, les docteurs ont voulu retrouver cette mission prédite ou figurée dans l'Ancien Testament : de là toute une série d'explications symboliques, à l'aide desquelles ils ont cherché à retrouver dans chaque événement réel de l'ancienne loi, la figure, la promesse d'un fait de la loi nouvelle. Rien n'était plus facile, grâce à un raisonnement déductif des plus subtils ; tout événement de l'Ancien Testament difficile à expliquer pour un individu convaincu de l'origine divine de ce livre, devenait nécessaire, et était le symbole d'un autre événement que Dieu marquait ainsi d'avance. L'histoire peu édifiante de Thamar, belle-fille de Judas¹, aurait pu embarrasser un théologien ; mais cette Thamar se trouvant indiquée par saint Mathieu dans la liste des ancêtres de Jésus², on a cherché le sens figuré de cette anecdote singulière, et il serait difficile d'exposer toutes les explications qu'ont inventées les commentateurs. Nous citerons encore le *Cantique des cantiques*, chant nuptial aussi ardent, aussi passionné que les poésies amoureuses de l'Inde, et qui, grâce à l'imagination des Pères de l'Église, est devenu l'épithalame des noces mystiques de Jésus et de l'Église ; au moyen de cette ingénieuse interprétation, ce chant

1. Genèse, c. XXXVIII, v. 12-30.

2. Évangile selon Saint-Mathieu, c. I, v. 3.

d'amour a pu faire les délices de l'austère saint Bernard, du fondateur de Clairvaux. En somme, la figure était le triomphe du raisonnement déductif, qui allait du connu, la nouvelle loi, à l'inconnu, l'ancienne loi; pour varier, ces infatigables raisonneurs pouvaient faire volte-face et aller de l'ancienne loi à la nouvelle¹.

Mais les docteurs de l'Église n'étaient pas les seuls à appliquer ce système aux textes bibliques; les auteurs juifs eux aussi, dans leur Talmud et dans tous leurs livres cabalistiques, essayaient de démontrer, par la figure, que Jésus n'avait accompli aucune des prophéties de l'ancienne loi et que toutes restaient encore à accomplir. La perpétuité de la religion juive et les promesses formelles faites par Dieu à son peuple jouaient un grand rôle dans ces objections. Puisque Jésus était venu pour accomplir la loi (*ad legem implendam*), que n'avait-il donné aux descendants d'Israël cette souveraine puissance si souvent promise par Jéhovah? Pourquoi, sorti du milieu de ce peuple, avait-il toujours laissé les Gentils l'opprimer et le réduire en une dure servitude? Objection qui ne manque pas de valeur et à laquelle Pascal essaya de répondre longuement. C'est à force d'interprétations de la Bible, et grâce à des rapprochements arbitraires de passages écrits à des époques diverses, par des auteurs différents, mais toujours sous l'inspiration divine, qu'il a cherché à mettre

1. Voir tout le *Pugio Fidei*; nous citons ce livre indigeste comme exemple entre mille autres, parce que Pascal semble l'avoir beaucoup pratiqué. (Voir plus bas.)

à néant toutes ces allégations. Quant à étudier lui-même les textes, quant à en examiner la langue et l'époque, quant à élucider la question des remaniements et des interpolations postérieures, c'était un travail jugé inutile par les hommes de son temps et qu'il serait injuste de réclamer de lui.

Une seule fois, il a voulu faire œuvre de critique, et c'est à propos d'un texte dont l'authenticité une fois reconnue eût rendu vaines toutes ses théories. Nous voulons parler du livre IV d'Esdras. Dans un passage du chapitre xiv de ce livre, Dieu apparaît à Esdras dans un buisson et lui ordonne de réunir le peuple et de lui transmettre ses menaçantes révélations. Esdras répond : *« J'irai et je rassemblerai le peuple présent, car le siècle a été mis dans les ténèbres et ceux qui l'habitent sont sans lumière; ta loi a été brûlée et nul ne sait quelles ont été tes œuvres et ce que disent tes prédictions. Si j'ai trouvé grâce devant toi, donne-moi ton esprit, et j'écrirai tout ce qui a été fait depuis le commencement des siècles et tout ce qui était écrit dans ta loi, afin que les hommes puissent trouver leur voie et que ceux-là puissent vivre qui voudront vivre dans les derniers temps. »* Alors Dieu lui ordonne de choisir cinq hommes habiles dans l'art d'écrire; le lendemain et durant quarante jours consécutifs, animé de l'esprit d'en haut, il leur dictera la loi ancienne. On comprend l'importance qu'un pareil texte devait avoir aux yeux des théologiens; comme il est en contradiction manifeste avec plusieurs passages des prophètes, notamment de Jérémie, il est difficile

de l'accepter *à priori* ; d'ailleurs, ne serait-ce pas détruire, ou du moins grandement amoindrir l'autorité de la Bible, que de la supposer ainsi brûlée pendant la captivité de Babylone et dictée d'un seul jet par Dieu à un seul homme ? La question avait paru si grave au concile de Trente qu'il avait rejeté les deux derniers livres d'Esdras, et Pascal essaya à son tour d'en démontrer la non-authenticité. C'est ici seulement que nous le voyons raisonner en historien ; il s'efforce dans plusieurs fragments de prouver combien serait invraisemblable cette prétendue destruction de la loi à l'époque de la captivité de Babylone ; il montre que le livre d'Esdras n'est cité qu'assez tard, par des auteurs suspects ; que toujours il a été regardé comme apocryphe par les meilleures autorités. Telle est, en résumé, l'argumentation qu'on lui a attribuée ; mais, en réalité, elle ne lui appartient pas et elle est en grande partie indiquée dans quelques notes qu'un solitaire de Port-Royal, plus versé que Pascal en ces matières, lui aura bénévolement fournies. Toutefois, il fallait noter cette tentative d'explications comme un fait singulier, car c'est la seule fois que Pascal, oubliant son dédain pour les questions historiques, paraît avoir senti la nécessité d'en tenir quelque compte.

Au nombre des sources les plus employées par Pascal, nous devons mettre un livre qu'il n'a cité qu'une fois en passant, mais dont il paraît avoir fait un grand usage, le *Pugio Fidei* du dominicain catalan, Raimond Martin.

Cet écrivain naquit à Soubiratz, village de Cata-

logue, dans la première moitié du XIII^e siècle. En 1263 il figura au nombre des docteurs qui disputèrent publiquement à Barcelone en présence du roi Jacme I^{er} contre un juif de Gérone, Moïse ben Nachman, discussion dans laquelle les deux parties se vantèrent d'avoir eu l'avantage¹. L'année suivante, Raimond était chargé par le même prince d'examiner les livres des rabbins et d'aller dans les synagogues prêcher la vraie foi. Il mourut en 1284, à l'âge d'environ cinquante ans, et fut enterré dans le couvent des Dominicains de Barcelone. Son premier ouvrage s'appelait *Capistrum*, le baillon dont il voulait museler les Juifs; il était rédigé en latin. Voyant que les Juifs n'en tenaient aucun compte, il écrivit le *Pugio fidei*².

Raimond Martin était fort savant pour son temps; il possédait à fond l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, et avait étudié avec une constance vraiment méritoire les livres de la Cabale et les écrits des rabbins juifs. Son livre est surtout dirigé contre les Israélites, et le titre qu'il lui a donné en indique nettement le caractère : c'est le *poignard de la foi* dont l'auteur transperce les détracteurs de la religion chrétienne. Écrit au XIII^e siècle, cet ouvrage a tous les caractères des livres de scolastique de cette époque; Raimond y étale complaisamment sa connaissance des

1. Voyez la relation officielle de ce duel théologique dans de Tourtoulon. *Hist. de Jacme I*, t. II, p. 594, et ce que ce même auteur en dit, *ibid.*, p. 381-382.

2. Cf. N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, éd. de Rome, 1696, II, 59-62.

langues orientales et ne s'appuie que sur des passages du Talmud. C'est, comme presque toujours, un assemblage de puérités, de raisonnements baroques et pédantesques, entremêlés de dissertations sur quelques points difficiles de théologie et d'exégèse; comme toujours aussi les divisions et les subdivisions y abondent, et l'auteur met à contribution toutes les élégances d'une latinité suspecte pour accabler d'injures les Juifs, contempteurs du vrai Messie.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première est uniquement philosophique; l'auteur y étudie quelques-uns des plus célèbres systèmes de l'antiquité, certains points obscurs de la métaphysique d'Aristote, et traite la difficile question des rapports de l'être absolu et de l'être contingent, du Créateur et des choses créées. Pascal ne paraît pas avoir mis cette portion du livre à contribution.

Les deux autres parties sont consacrées à l'examen des doctrines juives, et l'auteur s'efforce d'y prouver que les explications des textes bibliques données par les rabbins aussi bien que ces textes eux-mêmes se rapportent à Jésus-Christ et ne peuvent se rapporter qu'à lui. C'est là retourner contre l'ennemi ses propres armes; pas plus que Pascal, nous ne pouvons savoir si les citations des auteurs hébreux sont exactes; tout ce que nous pouvons dire, c'est que les raisonnements des deux parties nous semblent également singuliers. Le système qui y triomphe est naturellement celui de la figure; chaque ligne, chaque mot, bien plus, chaque lettre

de la Bible a son sens suivant les rabbins et ce sens s'applique à un Messie futur ; suivant Raimond Martin, ce Messie est déjà venu et c'est Jésus-Christ. Dans l'exposition des matières, l'auteur ne s'est pas astreint à suivre un ordre exact et il revient plusieurs fois sur le même sujet ; on peut dire cependant que la deuxième partie est principalement employée à prouver que Jésus a accompli toutes les prophéties, et que seul il peut être le Messie ; dans la troisième, beaucoup plus mêlée, Raimond Martin s'occupe du péché originel et traite la question de la réprobation des Juifs, si difficile à concilier avec certains passages de l'Écriture ; il réfute leurs attaques contre les croyances chrétiennes et montre comment l'ancienne loi, toute figurative, devait céder la place à la nouvelle, toute réelle.

Dans ce court exposé des doctrines de Raimond Martin, on aura déjà reconnu quelques-uns des traits essentiels des doctrines théologiques de Pascal, l'emploi outré de la figure, l'application directe de toutes les prophéties des livres saints à Jésus-Christ, enfin la théorie du péché originel ; bien plus, souvent les mêmes passages viennent à l'appui de chaque assertion. On pourra nous objecter que Pascal connaissait fort bien son Ancien Testament, que les théologiens de son époque employaient constamment la figure, enfin que la doctrine janséniste de la grâce l'amenait forcément à traiter la question du péché originel. Pour tout autre que Pascal, ces objections auraient une grande valeur ; mais tel que nous le connaissons, peu habitué à chercher par lui-même

les preuves des systèmes qu'il édifiait, ou qu'il empruntait à d'autres, enfin, plus rompu aux discussions scientifiques qu'aux recherches d'érudition, il n'était vraisemblablement pas assez au courant de toute cette théologie abstruse pour en appliquer rigoureusement la méthode à tout l'Ancien Testament.

De tout ce fatras du *Pugio Fidei*, Pascal semble avoir voulu tirer un livre clair et méthodique, employant les mêmes moyens pour atteindre un but tout différent. Raimond Martin attaquait les Juifs, Pascal combattait les athées; l'un voulait prouver la divinité de la mission du Christ; l'autre cherchait à démontrer l'excellence de la religion chrétienne par rapport à la nature de l'homme. Les emprunts que l'un a faits à l'autre sont impossibles à nier, et Pascal se proposait probablement de lui en faire encore bien d'autres, puisque dans les fragments où il cite le *Pugio Fidei*, nous trouvons une sorte de liste chronologique des livres et des auteurs de la Cabale¹.

1. On pourrait s'étonner de voir Pascal utiliser un ouvrage aussi vieilli que celui de Raimond Martin. En effet, quoique employé encore au xvi^e siècle par *Porchetus de Salvaticis*, auteur du *Victoria adversus impios Hebræos* (1520, Paris), et pillé à outrance par Galatinus, pour son *Opus de arcanis catholicæ veritatis* (1518), le *Pugio Fidei* ne paraît pas avoir joui d'une grande faveur au moyen âge. Seulement, il faut remarquer qu'il fut publié du vivant de Pascal, à Paris, en 1651, par les soins de Bosquet, évêque de Lodève, et de plusieurs autres savants de mérite. Les éditeurs avaient notamment employé un manuscrit du collège de Foix à Toulouse qui a aujourd'hui disparu. Les manuscrits que possède la Bibliothèque Nationale sont incomplets et ne contiennent pas les passages hébreux.

Pascal voulait écrire une apologie du Christianisme ; avant d'exposer le plan qu'il avait conçu, nous croyons utile d'indiquer sommairement quels adversaires il avait à combattre et de quelles armes disposaient ces ennemis : c'étaient les Réformés, les Juifs, et surtout les athées et les indifférents.

Les protestants paraissent l'avoir peu préoccupé ; en effet, la grande ardeur de controverse qui avait agité tout le *xvi^e* siècle s'était sensiblement apaisée sous les ministères de Richelieu et de Mazarin, et elle ne devait se réveiller que plusieurs années après la mort de Pascal, quand Louis XIV commença cette longue série de persécutions si dignement couronnée par la révocation de l'édit de Nantes. On sait quelle part importante Bossuet prit à toutes ces affaires, soit en convertissant les grands comme Turenne, soit en écrivant contre le pasteur Jurieu ses fameux *Avertissements*. Mais tout cela était encore bien loin quand Pascal écrivit ses *Pensées*, et ce n'est que dans quelques notes sur l'obscure question de la grâce que l'on pourrait retrouver de courtes allusions aux doctrines calvinistes.

Les Juifs, au contraire, semblent l'avoir fort occupé, et c'est à l'influence du *Pugio Fidei* que nous attribuons ce fait, car rien dans l'état des esprits au *xvii^e* siècle ne justifiait ce réveil de vieilles polémiques oubliées depuis longtemps. Mais, vieux de quatre siècles, cet ouvrage, publié du temps de Pascal, avait obtenu comme un regain de faveur et de nouveauté, et nous croyons que notre auteur y a puisé une bonne partie de ses arguments théolo-

giques. C'est aussi son exemple qui l'a entraîné à rechercher si soigneusement des textes de la Bible à opposer aux allégations des rabbins, et nul doute que bon nombre de ces passages n'eussent disparu le jour où il eût coordonné et refondu ses notes.

Les athées, aux yeux de Pascal, sont aussi fort dangereux; à cette époque, en effet, il en existait encore quelques-uns, reste d'une école en décadence depuis la fin du *xvi^e* siècle, mais qui devait se perpétuer malgré la dévotion officielle imposée par Louis XIV et renaître au *xviii^e* siècle. En tout cas, Pascal ne s'est point arrêté à réfuter leurs attaques contre les mystères; il a été, comme il convenait à un géomètre, beaucoup plus frappé de leurs objections métaphysiques, objections qu'il s'est efforcé de détruire, en montrant l'incertitude des connaissances de l'homme, la faiblesse, l'imbécillité de sa raison. Au lieu de discuter leurs arguments, il a essayé de les frapper d'impuissance en niant la valeur de l'intelligence qui les produisait; inhabile à atteindre la vérité dans les sciences physiques et naturelles, ignorant la cause des faits les plus simples qui se produisent chaque jour sous ses yeux, pourquoi l'homme voudrait-il connaître la cause première de tout, affirmer et nier l'existence de l'être incréé et éternel, auteur et maître de l'univers? C'est là de sa part une témérité inouïe, une audace insupportable.

Ce ne sont point, du reste, les athées de raisonnement que Pascal attaque avec le plus de véhémence : ce sont là de pauvres gens qui peuvent être

sincères dans leur aveuglement, auxquels la foi manque, mais qui du moins ont cherché sérieusement la vérité et croient l'avoir trouvée. Ceux qu'il poursuit avant tout, ceux qui lui arrachent des cris d'indignation, ce sont les indifférents, les gens qui vivent dans la religion sans s'inquiéter d'obéir à ses lois sévères, qui ne sont ni assez logiques pour nier les vérités de la foi, ni assez zélés pour en observer les préceptes. Tourmenté lui-même du désir ardent de trouver la vérité pure, croyant l'avoir atteinte, il s'indigne de voir tant de gens vivre comme si la vie était tout et l'éternité rien. Quoi donc ! Dieu a bien voulu envoyer son Fils sur la terre pour sauver l'humanité, il a fondé une religion telle que la religion chrétienne, prouvée par miracles, prophéties et figures, prédite pendant deux mille ans, établie malgré l'opposition de toutes les puissances matérielles, expliquant merveilleusement les incohérences de la nature humaine ; et au lieu de passer sa vie à remercier Dieu d'être né dans la religion chrétienne et à étudier cette divine consolatrice, l'homme, prêt à mourir, recherche les divertissements, se livre aux fausses joies des sens, aux curiosités de l'esprit, oubliant que ce qui fait la vraie joie et la béatitude c'est de posséder Dieu et d'être possédé par lui !

Il semble, à voir le ton de Pascal, l'inquiétude avec laquelle il revient sans cesse sur ces questions, que l'indifférence religieuse ait été, à ses yeux, la grande plaie du temps. Peut-être, en effet, par suite des agitations de la Fronde et des événements

extérieurs, l'attention publique s'était-elle quelque peu détournée des questions religieuses, si souvent remuées au siècle précédent ; mais Pascal lui-même et ses amis devaient plus tard faire cesser cet oubli pour leur propre malheur.

En combattant les indifférents en matière de religion, Pascal combattait encore les Jésuites ; dans les *Pensées* comme dans les *Provinciales*, alors même qu'il défend la religion, il ne peut les oublier, et maintes fois sur les chiffons de papier qui composent son manuscrit, on trouve des réflexions dirigées contre eux, contre leurs doctrines de dévotion commode. En effet, ce que Pascal pouvait leur reprocher, c'était de rendre la religion facile, de propager partout l'indifférence religieuse. Ils étaient pour lui, étant donné le point de vue auquel il se plaçait, de grands, de dangereux ennemis ; adoucissant les duretés des doctrines chrétiennes, facilitant la pénitence, persuadant les grandes dames, les seigneurs, les riches, dont ils dirigeaient la conscience, de la possibilité de se sauver en faisant avec Dieu un certain nombre de petites compositions, *en lui prêtant à la petite semaine*, ils les rendaient indifférents ; ils leur faisaient perdre de vue cette doctrine du péché originel, si importante pour Pascal, clef de tout son système. Et pourtant, au point de vue des intérêts de la religion, qui avait raison, de Pascal ou de ses adversaires ? Port-Royal pouvait gagner à ses austères doctrines quelques âmes d'élite, quelques esprits droits, mais comment cette société délicate et raffinée, cette cour brillante

et corrompue, cette noblesse amie du monde et des plaisirs, aurait-elle pu se plier aux exigences d'une foi aussi âpre, aux pratiques d'une religion aussi sévère ?

Le système théologique que Pascal a exposé dans la deuxième partie des *Pensées* est avant tout janséniste ; il s'appuie sur deux propositions qui s'enchaînent étroitement et dont l'une n'est que la conséquence rigoureuse de l'autre. L'homme, tombé d'un état primitif de grandeur, de béatitude et de science depuis la désobéissance d'Adam, subit chaque jour les suites désastreuses du péché originel ; la grâce divine seule peut le racheter et le laver de cette tache.

La première affirmation vient de la croyance hébraïque à la transmission des péchés : *Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils en ont été agacées*¹ ; et ailleurs : *J'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché*². Cette doctrine domine tout l'Ancien Testament et s'y trouve constamment appliquée. Si les Israélites sont emmenés captifs à Babylone, c'est que les générations précédentes ont commis des fautes que leurs descendants doivent expier ; depuis la chute d'Adam, le monde entier souffre et est plongé dans l'ignorance et les ténèbres. Cette faute ne pourra être rachetée que par un Messie, par un être puissant, envoyé du Très-Haut, qui assumera sur sa tête innocente tous les péchés du genre humain et lui ouvrira une ère de

1. Ézéchiel, 18, v. 2 et Jérémie, 31, v. 29.

2. Ps. 50, v. 7.

miséricorde et de rédemption. Cette conception d'une vie primitive entièrement heureuse et pure n'est pas d'ailleurs particulière aux Juifs; presque tous les peuples anciens l'ont possédée, et les Grecs notamment plaçaient leur âge d'or aux premiers temps du monde. Nous n'avons pas à examiner longuement cette hypothèse; qu'il nous suffise de rappeler qu'elle est victorieusement combattue par la science toute moderne de l'anthropologie. Nous devons seulement indiquer les conséquences que les théologiens chrétiens, et, à leur suite, Pascal, en ont légitimement tirées.

Tout être en naissant est condamné sans avoir agi : avant la venue du Christ, Dieu, pour perpétuer l'observation de sa loi, a bien fait avec le peuple hébreu un pacte, dont le signe matériel était la circoncision; mais ce pacte n'a pas affranchi les Juifs des conséquences du péché originel. Ce signe matériel de l'ancienne loi a été remplacé dans la nouvelle par le signe tout spirituel du baptême; mais celui-ci ne suffit pas non plus, et le chrétien baptisé périra comme le Juif circoncis, si Dieu ne lui donne le pouvoir de résister à la nature pécheresse et ne lui communique le secours précieux, indispensable de sa grâce, car c'est ici que la grâce intervient.

Le chrétien, par le baptême, est, il est vrai, momentanément à l'abri des conséquences du péché originel; mais cette tache a laissé des traces indélébiles; la nature est là qui invite au péché; l'homme, abandonné à lui-même, est faible et borné; les occasions de mal faire, les tentations du monde sont

innombrables et sans cesse renaissantes. Comment lui, dont l'intelligence est obscurcie par son imbécillité originelle, dont les passions sont toujours en éveil, dont l'âme est sans cesse détournée de Dieu par la nécessité de vivre de son travail, par les suggestions du monde extérieur, par les rébellions de la nature, comment pourra-t-il atteindre cette perfection, cette vertu idéale dont il a un souvenir confus? Il succombera dans la lutte et perdra tous les fruits du baptême, si Dieu ne lui envoie un nouveau secours, la grâce.

La grâce est ce souffle divin qui, remplissant, absorbant l'homme, lui donne la force de renverser tous les obstacles, le courage d'affronter toutes les difficultés pour atteindre cette perfection, but idéal de son esprit. A la grâce, dit Pascal, nul ne peut résister. Elle a frappé Saül sur le chemin de Damas, et le voilà qui va prêchant et catéchant; il brave les supplices et la prison, se présente sans crainte, chétif, devant les tout-puissants proconsuls, ignorant, devant les sages d'Athènes. C'est la grâce qui anime les religieuses de Port-Royal, sommées de signer le formulaire. C'est elle enfin qui exalte Pascal, qui le pousse à écrire ses *Provinciales*, à affronter tous les dangers plutôt que de céder.

Mais comment obtiendrons-nous ce don précieux? Posséder la vérité entière, n'est-ce pas là le plus grand et le plus souhaitable des bonheurs? Ici la théologie janséniste nous rejette dans une terrible incertitude; nul ne peut obtenir la grâce de Dieu; à Dieu seul appartient le droit de la communi-

quer. Avant même de naître, Jacob était privilégié; et Ésaü aura beau se raidir contre cette volonté supérieure, son frère sera accepté et triomphera de lui, car il a été élu. Caïn offre à Dieu les fruits de son travail; mais Abel a plu, Jéhovah regarde d'un oeil favorable ses présents (*respexit*); de là le crime, la misère et les remords de Caïn; la grâce divine lui a manqué pour vaincre la nature. Nul ne peut se vanter de posséder ce don divin, nul n'est sûr de l'obtenir : *Spiritus fiat ubi vult*. Humiliez-vous, *abétissez-vous*, dira Pascal; peut-être Dieu vous prendra-t-il en pitié, mais n'y comptez pas; attendez le divin visiteur dans les larmes et le tremblement. Si Dieu vous agrée, il vous comblera de ses dons les plus précieux; vous pourrez être le plus méritant des hommes et échouer misérablement.

Ce qui frappe le plus Pascal dans ses réflexions sur la nature humaine, c'est l'impuissance de l'homme à atteindre la vérité pure. En effet, si au lieu de voir dans les idées dites générales ou abstraites le produit de la généralisation des faits concrets observés chaque jour, le résultat d'une longue série d'observations et de raisonnements, on regarde ces idées comme innées chez l'homme, on reste frappé d'étonnement en voyant combien la réalité est inférieure à l'idéal, combien nos conceptions du vrai, du beau, du bien sont au-dessus de leurs manifestations extérieures. Cherchant à rendre compte de cette étrange disproportion, Pascal a trouvé dans la doctrine du péché originel une explication en apparence satisfai-

sante. Ces hautes conceptions, dont l'existence chez l'homme l'étonnait si fort, ne sont plus, une fois ce dogme admis, que le reflet de pensées antérieures, le sentiment confus des connaissances parfaites qu'il a possédées dans un état primitif de science et de béatitude. Ce bonheur une fois perdu par la faute de son premier auteur, il ne lui en est plus resté qu'un vague souvenir; mais ce souvenir suffit pour causer son inquiétude et ses dégoûts, pour lui faire chercher le divertissement et le plaisir, pour le pousser hors de lui-même. L'homme ne peut toutefois rester ainsi à jamais dans les ténèbres et l'ignorance; de là la mission de Jésus, qui vient racheter le monde, et, nouvel Adam, expier les fautes du premier. Mais la nature humaine est trop faible, la concupiscence a trop de force; ce rachat sanglant ne pourra profiter qu'à un petit nombre d'élus, et ces élus seront ceux auxquels Dieu aura, dans sa miséricorde, communiqué la grâce. Ceux-là seuls seront sauvés. Quant aux autres, voués à la perdition éternelle, c'est inutilement que pour eux le Christ est mort sur la croix : la grâce leur a été refusée et ils périront.

Parfaitement logique, une fois le péché originel admis comme point de départ, ce système a des conséquences d'une haute portée; ce n'est, en somme, que le fatalisme sous un autre nom, et c'est par un vice singulier de raisonnement, par un manque évident de logique, que Pascal essaie de pallier les conséquences de sa doctrine en conseillant les pratiques journalières, l'ascétisme, les macéra-

tions, qui pourront affaiblir l'esprit et dompter la nature, sans rendre le salut plus certain; puisque sans la grâce tous nos efforts seront inutiles et que cette grâce peut être refusée aux plus méritants et accordée aux plus indignes. Mais ce qui donne à Pascal sur les Jansénistes eux-mêmes une supériorité incontestable, c'est qu'il n'essaie nullement d'adoucir l'âpreté de sa conception. Ce système d'élection, de choix arbitraire, choque nos idées humaines de justice; ce Dieu jaloux et capricieux, vrai descendant du Jehovah des Juifs, nous semble un despote injuste et cruel; la transmission des péchés, l'expiation des fautes du père par ses descendants nous indignent. Pascal ne cache aucune de ces difficultés; il nous répond « *que la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins nous choquer que la miséricorde envers les élus* »; que « *Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes* ». Nous parlons de mérite et de démerite, de vertu et de péché : « *Les hommes, n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement de le récompenser là où ils le trouvent, jugent de Dieu par eux-mêmes.* » En un mot, raisonneur infatigable, il tourne et retourne cent fois les données qu'il a admises *à priori* pour démontrées, et finit après tant d'efforts par nous laisser incertains, étonnés, hésitants entre une vague espérance de salut et une certitude presque entière de damnation.

C'est ici que se pose la question tant de fois agitée du scepticisme de Pascal. Dans les *Pensées*, surtout depuis la publication du texte original par Faugère,

on reconnaît tout d'abord deux courants d'idées bien distincts; d'une part un scepticisme absolu, qui ne respecte aucune loi, aucune croyance et déclare l'homme incapable d'atteindre la vérité pure; de l'autre, un dogmatisme aussi absolu, une foi aveugle qui touche au mysticisme et conduit Pascal aux affirmations hardies que l'on connaît, à propos des miracles et des principaux dogmes du Christianisme. Il y a deux manières d'expliquer cette apparente contradiction. On peut supposer que Pascal, polémiste habile, mathématicien consommé, aura cherché dans la première partie de son livre à prouver que rien n'étant probable sauf la religion, il faut l'accepter par cela seul, sous peine de ne rien croire; et, alors, son scepticisme n'est qu'un scepticisme de méthode; il aura voulu débarrasser d'abord le terrain des éléments purement humains pour y édifier plus sûrement son édifice religieux. Mais une autre hypothèse se présente : tout ce que Pascal a renfermé de scepticisme dans ses *Pensées*, il l'a pensé réellement. C'est chez lui, non pas artifice de rhéteur ou de philosophe, mais sentiment personnel, et s'il se jette ensuite dans la foi la plus aveugle, s'il adopte les croyances les plus exaltées, c'est par désespoir. Avidé de certitude, ne la trouvant nulle part, il essaie de se faire illusion à lui-même et aux autres, de se persuader de la vérité de faits, de croyances qu'il sait être sans preuves.

Les deux explications ont été émises et soutenues toutes deux éloquemment. La première, celle du scepticisme méthodique, a été adoptée jusqu'au

milieu de notre siècle ¹. L'autre système a prévalu depuis que les publications de MM. Cousin et Faugère ont permis d'étudier de plus près l'œuvre posthume de Pascal. En effet, il est mieux fait pour notre siècle, rationaliste et sceptique par excellence; il permet de citer Pascal comme un exemple de l'inanité, du danger même, pour certains esprits, des recherches théologiques. Nous allons à notre tour aborder cette grave question et essayer de tirer des *Pensées* les conclusions qui nous semblent les plus vraies, en nous en tenant au texte même de Pascal, sans aller chercher ailleurs des secours qui pourraient nous égarer.

Voici, à ce qu'il nous semble, les principaux arguments que peuvent invoquer les partisans du scepticisme réel de Pascal. Ils parlent de l'incohérence, des contradictions que l'on trouve dans certaines parties des *Pensées*, de la véhémence avec laquelle Pascal agite toutes ces questions; enfin, ils citent certains passages qui, à première vue, paraissent inexplicables, à moins d'y voir l'œuvre d'un sceptique.

Avant tout, qu'on nous permette une observation générale; quand on étudie les *Pensées*, on ne doit pas oublier qu'elles ne constituent pas tant un livre que les matériaux d'un livre. L'apparence que prennent ces fragments dans une édition critique, où tous les passages analogues ont été soigneuse-

1. Nous ne tenons, bien entendu, aucun compte du singulier travail que Condorcet a fait subir aux *Pensées*.

ment rapprochés, et souvent dans les éditions anciennes, plus ou moins habilement soudés, est de nature à tromper le lecteur. Il faut se figurer tous ces fragments tels qu'ils existent dans le manuscrit original, écrits sur des papiers de grandeurs différentes, à des époques diverses, y voir des notes prises par Pascal en vue de son travail, des portions de développement, des indications d'arguments à examiner, plutôt qu'une œuvre méthodique et d'une seule haleine.

Autre observation qui a aussi sa valeur. Quand on lit une pensée de Pascal, il ne faut pas la regarder tout d'abord comme une pensée absolument personnelle; ce peut être une note destinée à lui rappeler une objection à laquelle il comptait répondre plus tard, une exclamation passionnée qu'il prête à un interlocuteur imaginaire dont il veut forcer la conviction. En effet, il le dit lui-même, il comptait faire non un livre dogmatique savamment et pesamment distribué, mais un ouvrage dans le genre des *Essais* de Montaigne, avec dialogues, lettres, etc.¹ C'aurait été une œuvre plus longue, mais écrite par moment avec ce ton aisé, cette variété de style qui font le grand charme des *Provinciales*.

On conçoit donc facilement que des pensées telles que celle-ci : « *celui-là est heureux qui peut avoir la foi*, » ne peuvent être alléguées par les partisans du scepticisme de Pascal ; il faudrait prouver

1. Voir à ce sujet le dernier chapitre de notre édition, intitulé : *Ordre*, et la préface de la première partie des *Pensées*.

d'abord que ce n'est pas une objection à laquelle il va répondre, qu'il ne place pas ces paroles dans la bouche d'un interlocuteur, qu'enfin ce n'est pas le seul fragment aujourd'hui existant d'un développement beaucoup plus étendu ; objections dont il est difficile de prouver entièrement la légitimité, mais qu'il est tout aussi impossible de réfuter, et qui par cela même sont et seront toujours invincibles.

C'est donc ailleurs, dans des passages absolument indiscutables, notoirement écrits et pensés par Pascal, que les partisans de l'opinion que nous discutons doivent aller chercher leurs preuves. Or, presque tous les fragments où l'on retrouve trace de scepticisme sont empruntés à Montaigne ou inspirés par lui ; tantôt l'emprunt est à peu près textuel, tantôt c'est une paraphrase éloquente, en style soigné, de telle ou telle citation latine fournie par le même auteur. Il n'y a dans toute cette partie que deux choses qui appartiennent en propre à Pascal. L'une est le style dont il enveloppe la pensée souvent hésitante de son prédécesseur, l'idée indécise et flottante du véritable sceptique qui devient, sous sa plume, nette, brillante, acérée, et presque dogmatique ; Pascal nie comme d'autres affirment ; il porte dans le pyrrhonisme cette hardiesse de doctrine, ce ton tranchant que l'on retrouve dans la seconde partie de son œuvre. L'autre est la passion avec laquelle il s'exprime, passion qui laisse bien loin derrière elle le ton indolent, le laisser-aller, l'ironie moqueuse avec laquelle Montaigne agite toutes les questions.

Les critiques, dont nous combattons le système, ont allégué cette passion comme une preuve à l'appui de leur opinion. Si Pascal déploie tant d'ardeur dans la controverse, c'est qu'il veut se cacher à lui-même le néant qu'il entrevoit; il essaie de se tromper en trompant les autres, et il n'y réussit pas : c'est le désespoir qui le fait parler. Mais cette passion, cette ardeur ne peuvent-elles s'expliquer par l'intérêt poignant que Pascal, épris de la Religion, prenait à toutes ces discussions, par le désir de convaincre autrui, par l'indignation qu'il éprouve contre ceux qui négligent de pareilles recherches et se livrent aux divertissements du monde au lieu de chercher la vérité, de demander la grâce ? Remarquons en outre que dans certains cas cette passion est bien un peu factice; il ne faut plus parler aujourd'hui du style prime-sautier de Pascal, de cette idée originale qui du premier coup trouve sa forme définitive. Nous savons par les contemporains¹ qu'il travaillait fort lentement, qu'il n'écrivait jamais qu'après de longues réflexions. Nous ne posséderions pas ce témoignage, que les variantes que nous avons relevées seraient là pour prouver qu'il travaillait soigneusement son style avant d'arriver à une rédaction qui le satisfit complètement. Nous ne contestons pas son admirable talent d'écrivain, mais il est difficile de trouver toute la passion que l'on prétend dans des fragments aussi soignés.

1. Voyez la préface de l'édition janséniste.

Sans insister sur ce côté de notre argumentation, nous passerons à un autre ordre d'idées. Supposer Pascal sceptique, c'est supposer qu'il parlera des sceptiques en philosophe de leur école. Or, il eut un jour à parler du sceptique qu'il connaissait le mieux, de Montaigne : ce fut en 1654, lors de son entretien avec M. de Sacy¹. Et qu'y voit-on ? Que Pascal, dans Montaigne, estimait précisément ce que nous appelons le doute méthodique : douter de tout lui semblait le meilleur moyen d'arriver à la foi, étant donnée la difficulté (il dit l'impossibilité) de prouver d'une manière irréfutable que nous avons raison de croire. Bien entendu qu'en parlant ainsi, nous n'entendons nullement assimiler les deux écrivains ; pour Montaigne, le doute est un plaisir ; pour Pascal, c'est une obligation. Si bien que pour ce dernier, Montaigne fut un instrument et non un maître ; il trouvait réunis chez lui tous les vieux arguments de l'école sceptique, que son éducation première l'aurait empêché de rassembler lui-même.

Nous renverrons encore le lecteur à ce qu'il dit des Pyrrhoniens. On sait que le pyrrhonien n'a pas, à proprement parler, d'opinion personnelle ; si telle ou telle religion obtient ses préférences, c'est que né et élevé dans cette croyance, il juge inutile d'en changer, la vérité absolue n'étant pas de ce

1. Le fond de cet entretien a toujours passé pour authentique, et l'on sait qu'en plus d'un endroit le style lui-même porte les traces du génie de Pascal. Il fut publié par Fontaine, secrétaire de M. de Sacy vers 1734 ; il est probable que ce dernier avait noté sur le champ une partie des développements de Pascal.

monde. Mais Pascal en exposant ces théories que nul n'a pu faire passer entièrement dans la pratique, n'y voit qu'un moyen de confondre la raison en montrant jusqu'à quel point on peut nier sa puissance. Sans chercher dans ce doute stérile un repos impossible à trouver, il en fait sortir la foi la plus absolue et cherche à démontrer par le doute lui-même la nécessité d'une entière soumission. Ailleurs, énumérant les qualités que doit posséder le vrai chrétien, il lui demande d'être « *pyrrhonien, géomètre et chrétien soumis*, » phrase un peu obscure qu'explique et complète la suivante : « *Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut.* » Qu'est-ce donc là, sinon le doute méthodique indiqué si nettement, qu'il faut y voir le système personnel de Pascal, le moyen qu'il estime le plus commode et le plus sûr pour arriver à la foi.

A ces preuves empruntées au texte même de Pascal, nous pouvons en ajouter d'autres tirées de l'histoire de sa vie. Grâce aux mémoires du temps, grâce à l'ouvrage de M^{me} Périer, grâce enfin aux nombreuses indications pieusement recueillies par sa nièce Marguerite, l'existence de Pascal nous est assez bien connue. Or dans aucun de ces documents, qui sont tous d'une sincérité indiscutable, on ne voit Pascal trahir son scepticisme par un mot, par une action même indifférente. A partir du moment où, sous l'influence de sa sœur Jacqueline et des Jansénistes, il eut consommé sa seconde conversion, il observa dans toute leur austérité les maximes chrétiennes, renonça au monde, pratiqua largement

l'aumône et se réduisit au strict nécessaire. Le célèbre écrit trouvé sur lui après sa mort montre dans quel sentiment se fit cette conversion : ce n'est pas la joie tranquille d'un sceptique adoptant une croyance par dégoût de l'incertitude et de l'erreur, c'est l'élan passionné d'un chrétien retrouvant son Dieu *qu'il a fui, renoncé, crucifié*.

On pourrait nous répondre que nul de ceux qui regardent Pascal comme un sceptique, ne nous conteste ces faits ; mais que s'il est devenu à ce point dogmatique et mystique, ce fut par crainte du doute, que ce fut la terreur qui amena sa conversion.

L'objection ne manque pas de force ; pour la repousser, il suffira pourtant de s'entendre sur le sens du mot *conversion*. Si Pascal était un philosophe de l'école positiviste moderne, ce mot pourrait être pris dans le sens qu'on lui prête ; ce serait le retour en arrière d'un esprit timide, effrayé des conséquences que la logique lui fait entrevoir. Mais qu'avant l'événement de 1654 Pascal ait été un sceptique obstiné, c'est ce que nous nierons absolument. En effet, qu'on analyse ses écrits les plus intimes antérieurs à cette date, l'écrit sur la conversion du pêcheur, composé en 1647, sa lettre sur la mort d'Étienne Périer, d'octobre 1651¹, et l'on

1. Nous n'oublions pas que Pascal s'était déjà une première fois converti en 1646 ; mais le second tout au moins de ces deux écrits date d'une époque où le monde l'avait tout à fait ressaisi. Ce fut peu de temps après qu'il pensa sérieusement au mariage.

se convaincra que loin d'être sceptique, il était alors profondément croyant et possédait en germe la plupart des idées qu'il devait plus tard exprimer dans les *Pensées*. D'ailleurs il ne faut pas se méprendre sur ce que ses biographes appellent la vie mondaine de Pascal ; pour les solitaires de Port-Royal, avoir quelques amis, rire et causer librement avec eux, fréquenter les salons, c'était perdre son âme ; condamnant à peu près tous les arts et ne voyant dans les sciences qu'un auxiliaire de la religion, ils ne pouvaient manquer d'être bien sévères pour ces divertissements parfaitement innocents. Aussi, cette exaltation qui précéda et amena la conversion de 1654 doit-elle plutôt être attribuée à l'influence chaque jour croissante de Jacqueline et des Jansénistes, peut-être aussi à l'action de la maladie qui depuis si longtemps minait les forces de Pascal.

Car, il faut bien le reconnaître, Pascal est un génie maladif. Son livre des *Pensées* est écrit sous l'influence d'idées si sévères, il y marque une crainte si profonde de perdre, faute de la grâce, le fruit d'une vie entière d'austérité, qu'il en est jusqu'à un certain point dangereux. Ses arguments contre les sciences, contre la raison humaine, n'ont rien de bien neuf et on y a répondu mille fois ; mais il les présente d'une façon si saisissante, avec une telle ardeur de polémique, un tel désir de persuader, que plus d'un pourra douter de sa propre raison en lisant cet éloquent réquisitoire. Qu'on y prenne garde, ce serait là pour Pascal un argument de plus contre cette faible, cette folle raison qui se laisse

si facilement subjugué par un esprit ardent et par une chaude conviction.

III.

Quand Pascal mourut, ses amis connaissaient depuis déjà longtemps son intention d'écrire une apologie de la religion chrétienne. La préface d'Étienne Périer analyse l'entretien que son oncle eut à ce sujet avec plusieurs d'entre eux, entretien dans lequel il exposa son plan et développa quelques-unes de ses idées. En outre, certains fragments du manuscrit autographe, plus achevés que les autres, portent en épigraphe ces trois lettres « *A. P. R.* » que l'on a expliqué avec toute probabilité par ces mots : *A Port-Royal*; c'étaient sans doute des projets de conférences morales et religieuses, des sujets de conversations dont il écrivait une partie d'avance. Aussi l'idée vint-elle tout de suite aux Jansénistes de composer un livre avec tous ces fragments; mais elle fut longtemps avant de pouvoir être réalisée, tant les controverses religieuses et la question de la signature du formulaire occupaient tous les membres de cette petite église; ce ne fut qu'en 1668, après la paix de Clément IX, qui vint imposer une courte trêve aux deux partis, qu'elle put enfin être mise à exécution. .

Bien des choses se réunissaient pour rendre difficile

le travail qu'allaient s'imposer les amis de Pascal : la crainte de troubler par la publication les derniers écrits du plus fougueux, du plus intraitable des Jansénistes, une tranquillité si longtemps désirée et si chèrement acquise ; l'impossibilité de donner ces fragments informes à lire aux raffinés, aux puristes du temps ; enfin il était difficile de concilier toutes ces nécessités avec les exigences d'une famille justement ombrageuse et jalouse de conserver intactes ces reliques du plus illustre de ses membres. Les amis de Pascal proposèrent successivement deux plans. Le premier, réellement inacceptable, fut écarté grâce à la résistance de sa famille ; il consistait à refaire de toutes pièces l'ouvrage rêvé par lui ; c'était le duc de Roannez qui avait eu cette idée, laquelle ne fait grand honneur ni à sa perspicacité, ni à son amitié. On s'en tint donc à un plan plus sage et plus praticable : on forma des *Pensées* un certain nombre de chapitres factices et l'on établit entre elles les transitions que semblaient demander les habitudes littéraires du temps. En outre, il fallut adoucir les hardiesses de l'auteur, corriger ses intempérances de langage, ses violences d'expressions, supprimer, élaguer, *embellir*, *éclaircir*, suivant l'expression de l'un de ces messieurs. Tout ce petit travail, fruit d'une prudence un peu exagérée, mais en somme assez naturelle, ne se fit pas sans de longues et opiniâtres résistances de la part des parents de Pascal. M^{me} Périer et surtout son fils Étienne tinrent opiniâtrément tête au grand Arnauld, et il fallut leur donner des explications, les assurer que

ces corrections eussent certainement été acceptées par l'auteur. Ce fut toute une négociation dont les pièces ont été publiées ; l'avantage resta bien entendu à Port-Royal, mais Étienne Périer et sa mère surent empêcher plus d'une mutilation, prévenir plus d'une coupure¹.

Une fois l'édition agréée par la famille, il fallait la faire accepter à des censeurs, à des approbateurs jurés, sans l'apostille desquels la publication était impossible. On s'imaginerait malaisément toutes les mutilations que le texte eut à subir de leur part, toutes les retouches qu'il fallut faire pendant et même après l'impression. Chaque théologien, chaque prélat en renom vint donner son avis, offrir son approbation à la condition que telle expression serait adoucie, tel passage corrigé. De là les cartons que l'on remarque dans certains exemplaires et qui prouvent que, même achevé, le volume passa encore par plus d'une main, eut à subir plus d'une critique. La préface devait d'abord raconter la vie de Pascal, et c'est pour en tenir lieu que M^{me} Périer écrivit l'opuscule que l'on connaît, si simple, si pieux et quelquefois si touchant. Mais elle osait y parler discrètement des polémiques soutenues par Pascal : c'en fut assez pour le faire refuser, et son fils, Étienne Périer, le remplaça par une longue préface, prudente à l'excès, mais qui du moins, écrite par un proche parent de l'auteur, se contentait d'éviter

¹ Voir sur tout cela le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, tome III, page 372 et suivantes.

les sujets de polémique, sans essayer de contenir son admiration pour l'illustre et cher défunt. Une seule chose a pu lui être reprochée, et il n'en est probablement pas seul responsable ; il a trop affirmé que le texte de Pascal avait été religieusement respecté : c'était trop dire, il eût mieux fait de ne pas en parler. Quant à y voir un mensonge, comme l'ont fait quelques critiques, c'est aller bien loin et apprécier l'œuvre des Jansénistes avec des sentiments et des idées qui n'étaient pas de leur temps¹.

Du reste, il semble qu'il ait été presque toujours fort difficile de juger cette première édition des *Pensées* sans aboutir à une appréciation excessive dans l'éloge ou dans le blâme. Les uns, voyant que les principales corrections des Jansénistes ne portent pas sur le fond de la doctrine de Pascal, qu'ils ont seulement essayé d'adoucir le ton sceptique et amer de l'auteur, de mitiger l'expression souvent outrée, les ont absous au point de déclarer que cette édition est la seule bonne, la seule à lire encore aujourd'hui, et qu'il est inutile d'aller chercher dans le manuscrit autographe la leçon originale, si habilement corrigée par eux². D'autres, au contraire, tels que Cousin et

1. M. Dreydorff, le dernier commentateur protestant des *Pensées* de Pascal, traite cette déclaration de *grossier mensonge*. (*eine grobe Unwarheit*.) (Pascal's Gedanken über die Religion, Leipzig, 1875, page 10). Du reste le même auteur se montre dans toute cette partie de son livre d'une injustice extrême pour les amis de Pascal.

2. Voir notamment la préface de l'édition donnée par Jouaust en 1874 ; c'est aussi l'opinion de M. de Sacy. (Voir à ce sujet la *Revue critique*, 1875, I, p. 91 et suiv.)

M. Faugère, tout entiers à la joie de leur découverte, ont maltraité durement leurs grands devanciers et leur ont reproché avec trop de vivacité des changements sans lesquels le livre n'aurait pu paraître en 1670. Seul, ou presque seul, Sainte-Beuve, avec sa critique fine et pénétrante, son esprit juste et modéré, a su juger équitablement cet effort remarquable. Les Jansénistes, dit-il, ont fait ce qu'ils ont pu ; les habitudes littéraires du *xvii^e* siècle, la situation religieuse, leur interdisaient une publication intégrale des notes de Pascal ; l'édition de M. Faugère, voire celle de M. Haver, n'eussent point trouvé de lecteurs à la cour de Louis XIV, et, venant des Jansénistes, un livre de religion et de morale devait être irréprochable comme doctrine, pour se faire pardonner son origine. Aujourd'hui le temps, les idées ne sont plus les mêmes : on ne demande plus de prêter à l'auteur telles ou telles idées ; ce que l'on veut, c'est un texte parfaitement pur sur lequel chacun puisse exercer son droit de libre examen. Quant à ceux qui s'obstinent à lire Pascal dans l'édition de 1670, peut-être le font-ils par conscience et pour ne pas lire un ouvrage hérétique, car Pascal n'est pas autre chose, puisqu'il s'est toujours montré franchement janséniste. Mais ceci sort du domaine de la littérature ; c'est un cas de conscience, que chacun résoudra selon ses propres lumières.

Telle qu'elle était, avec tous ses défauts, dont la plupart ne pouvaient être remarqués par les gens du *xvii^e* siècle, l'édition janséniste fit son chemin,

fut réimprimée plus d'une fois, et chaque jour avec un plus grand succès. En 1727, Colbert, évêque de Montpellier ; en 1728, le P. Desmolets, dans ses *Mémoires de littérature*, ajoutèrent quelques pensées à celles que l'on connaissait déjà, mais ce n'étaient que des fragments peu importants, et c'est ainsi que nous arrivons à la fin du XVIII^e siècle, au moment où l'esprit philosophique est dans toute sa puissance.

Entre Pascal et la nouvelle école de philosophie, dont les théories régnèrent pendant la plus grande partie du siècle, il y avait trop peu de points communs pour qu'on pût demander aux chefs de cette école de comprendre ou d'admirer le chrétien janséniste. Les attaques passionnées de celui-ci contre la raison, son mépris hautain pour la science ne pouvaient qu'éloigner de lui des penseurs tels que les Encyclopédistes. En outre, les questions qui le préoccupaient tant, les querelles entre Jansénistes et Jésuites, n'étaient plus l'objet du même intérêt, et il fallait l'obstination insensée de la compagnie de Jésus et des ministres de Louis XV à imposer à toute la France la fameuse bulle *Unigenitus*, pour donner quelque valeur à ces vétilles théologiques. Aussi les philosophes virent-ils dans l'auteur des *Pensées* un ennemi plutôt qu'un allié ; Voltaire surtout, le poursuivit impitoyablement ; sa haute et ferme raison, son esprit net lui faisaient sentir vivement tout ce qu'avaient d'exagéré certains points de vue de Pascal, et d'autre part, inaccessible aux idées religieuses dont celui-ci avait vécu, il ne pouvait sentir ce que

ces théories outrées avaient par certains côtés de juste et de légitime. Dès 1734, il publia ses *Remarques sur les Pensées*, ouvrage tout de polémique, où l'on trouve plus d'une objection fondée, plus d'une critique ingénieuse; mais bien souvent ces remarques ne portent pas ou portent à faux. Ce n'est point du reste à Voltaire, quand il s'agit de choses religieuses, qu'il faut demander une grande modération et une parfaite équité.

Ses *Remarques* donnèrent le ton à tous ses disciples; tous se plurent à attaquer Pascal, sans mieux le juger que leur maître. C'est de ces attaques que sortit l'édition de Condorcet (1776). Précédée d'un éloge qui n'est au fond qu'une critique acerbe et souvent injuste de l'auteur, elle est enrichie de plusieurs notes de Voltaire, encore plus caustiques que les *Remarques* de 1734 et ne fait honneur ni à son auteur, ni à Voltaire lui-même, qui eût pu laisser à un Jésuite, tel que le P. Hardouin, le soin d'attaquer Pascal. Ajoutons que le texte original y est encore plus maltraité que dans l'édition janséniste, que de longs passages ont été retouchés, et que Condorcet, qui avait pourtant consulté le manuscrit autographe, ne s'est même pas donné la peine de collationner les parties publiées avant lui. Du reste, toujours prompt à faire ressortir ce qui pouvait passer pour une faiblesse de la part de Pascal, il n'a pas manqué de publier avant toute chose la fameuse *amulette*, le vœu de Pascal. Ce seul fait montre quelle thèse il entendait soutenir.

L'édition de Condorcet venait à peine d'être pu-

bliée, quand parut celle de l'abbé Bossut (1779). De tous les anciens travaux sur l'œuvre de Pascal, cette édition est de beaucoup le meilleur; donnant un texte bien plus fidèle que celui des jansénistes, conçue dans un esprit véritablement scientifique, elle a eu l'honneur de servir de modèle à toutes celles qui l'ont suivie, et n'a été oubliée que depuis les découvertes de Cousin et la publication de M. Faugère. Bossut avait connu le manuscrit original et en avait tiré beaucoup de pensées inédites, beaucoup de corrections importantes. L'ordre adopté par lui est tout à fait arbitraire; il a bien senti cependant qu'il y avait dans les *Pensées* deux parties distinctes, l'une sceptique, l'autre dogmatique, et c'est cette division si naturelle qui lui a fourni le titre de ses deux grandes divisions : *Pensées relatives à la philosophie et aux belles-lettres*, et *Pensées relatives à la religion*. Mais dans le détail, sa classification est toute de fantaisie; les fragments de Pascal sont répartis par articles qui n'ont pas toujours raison d'être, et l'éditeur s'est peu préoccupé de mettre beaucoup d'ordre dans la suite des idées. Malgré ces défauts, l'édition Bossut est certainement la seule édition ancienne que l'on puisse consulter, non que la lecture du manuscrit original soit toujours excellente, où que le texte ait toujours été respecté par lui, mais il y a loin de ces négligences à la timidité extrême de Port-Royal ou aux corrections audacieuses de Condorcet.

Cette édition a été maintes fois reproduite, et a servi de prototype à toutes celles qui se succédèrent

jusque vers 1840. Quelques années avant cette dernière date, un éditeur consciencieux, mais malheureusement dominé par des préoccupations religieuses exagérées, M. Frantin, avait tenté, pour la première fois, de reconstituer le plan rêvé par Pascal, tentative fort louable à nos yeux et que nous avons renouvelée à nos risques et périls, mais dans laquelle le savant en question nous semble avoir complètement échoué. Au lieu de recourir aux témoignages contemporains, aux indications autographes de Pascal, il a substitué à un ordre arbitraire, un autre qui ne l'était pas moins; loin de chercher à coordonner tous ces fragments épars, il y a fait entrer jusqu'aux discours sur la condition des grands et à l'entretien sur Epicrète et Montaigne. En outre, par un scrupule réellement excessif, il s'est abstenu d'y comprendre les pensées sur les Jésuites qui, pourtant, devaient y figurer tout au moins à titre de supplément. Lors de sa première édition, M. Frantin n'avait connu que les éditions publiées jusqu'à lui; l'édition de M. Faugère lui fit comprendre la nécessité de revoir le texte qu'il avait donné d'abord, et, en 1853, il republia son travail avec les corrections et les nouvelles leçons que put lui fournir cette édition.

Peu d'années en effet après sa première publication, avait paru le célèbre mémoire de Cousin sur la *Nécessité d'une nouvelle édition de Pascal* (1842). Présenté d'abord à l'Académie française et inséré peu après dans le *Journal des Savants*, ce mémoire donna le signal de ce que l'on peut appeler la résurrection des *Pensées*. Le philosophe érudit y déploie

ses plus hautes et ses plus réelles qualités. Écrit avec pureté, plein d'une bonne et saine érudition, il fait infiniment plus d'honneur à l'auteur que bon nombre de ses livres de philosophie transcendante¹. Par une comparaison minutieuse des éditions existantes et du manuscrit autographe, il prouve la nécessité d'une nouvelle édition, indique dans quel esprit, sur quel plan il conviendrait de la faire, et s'attache à démontrer le but que chaque éditeur s'est proposé, en faisant telle ou telle modification de détail, tout cela si clairement, si judicieusement exposé, que, malgré tout ce que l'on a pu lui objecter, il serait injuste de lui refuser le mérite d'avoir retrouvé les *Pensées* de Pascal.

L'édition que Cousin déclarait nécessaire parut deux ans après son mémoire, en 1844; ce fut M. Prosper Faugère, aujourd'hui directeur des archives du ministère des affaires étrangères, qui entreprit cette tâche difficile. Son travail est sans aucun doute infiniment supérieur à toutes les éditions précédentes, mais nous croyons qu'on ne peut, à aucun point de vue, le considérer comme définitif.

Après les déclarations de Cousin, après les preuves par lui accumulées de l'incorrection des éditions courantes de Pascal, ce qu'il fallait avant tout, c'était s'attacher à donner un texte aussi pur, aussi conforme que possible au manuscrit original. Les difficultés étaient grandes, beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui, les éditions an-

1. Il en existe un tirage à part, Paris, Ladrangé, in-8°, 1843.

ciennes étant trop inexactes pour faciliter la lecture du grimoire de Pascal, comme le fait aujourd'hui celle de M. Faugère. Ces difficultés n'étaient pourtant pas insurmontables ; l'existence d'une ancienne copie à peu près fidèle, et l'habitude de l'écriture de Pascal qu'on s'accoutume à lire presque aussi vite que la plupart des écritures anciennes¹, rendaient la tâche beaucoup moins rude qu'on ne peut le croire au premier abord. Remarquons d'ailleurs que M. Faugère a en somme déchiffré très-convenablement le manuscrit. Ce qui lui a surtout manqué, c'est le soin minutieux que doit avoir tout éditeur, et plus que tout autre, l'éditeur des *Pensées*.

Peu respectueux du texte original, il s'est contenté de le reproduire par à peu près, sans s'astreindre à donner exactement tous les tours, toutes les inversions que Pascal avait pu y mettre. Ce ne sont pas les grosses fautes de lecture qu'il a pu commettre que nous reprocherons à M. Faugère : personne n'est à l'abri de pareilles erreurs, et malgré tout le soin que nous avons apporté à notre travail de collation, malgré le secours que nous ont prêté les éditions antérieures, nous en avons peut-être commis plus d'une ; ce que nous lui reprochons,

1. L'écriture de Pascal dans les passages les moins lisibles est loin d'être aussi difficile que certaines écritures du xvi^e siècle ; pour notre part nous préférons ses abréviations et ses griffonnages aux grandes écritures inhabiles des personnages historiques de cette époque. Pascal mettait au moins l'orthographe.

c'est ce parti pris d'inexactitude perpétuelle ; qu'on compare telle page de notre édition avec la page correspondante de celle de M. Faugère, et l'on verra l'effet que produisent à la longue ces légères altérations. Ainsi nous croyons que dans la présente édition, le style de Pascal paraîtra plus archaïque, plus *seizième siècle* que partout ailleurs, caractère que devait nécessairement lui imprimer le long commerce de l'auteur avec Montaigne et Charron.

Ce premier reproche, que nous adressons à M. Faugère, est assez grave pour que nous n'ayons pas à lui faire un crime de n'avoir point reproduit l'orthographe du manuscrit original, pourtant si régulière, et qui, par un procédé à la vérité un peu factice, donne au texte tout son caractère. Nous préférons dire quelques mots de l'ordre suivi par lui. Ici encore on ne peut être bien sévère, car c'est certainement à M. Faugère qu'on doit la première tentative sérieuse que l'on ait faite pour se conformer au plan original de Pascal ; toutefois il n'a pas suivi d'une manière assez fidèle la route qu'il s'était tracée ; tout son premier volume est dans un désordre étonnant, plusieurs des chapitres du second ne semblent pas avoir de raison d'être ; enfin, on a pu lui reprocher d'avoir accordé une trop grande place à des morceaux étrangers à Pascal et même à sa famille¹. Terminons en disant que

1. Telles sont les pensées de Domat, qui figurent assez mal, il faut l'avouer, à côté de celles de Pascal.

l'annotation est partout très-défectueuse; souvent l'éditeur ne s'est pas donné la peine de mettre les renvois à l'Écriture sainte, et les rapports continuels entre Montaigne et Pascal ne sont que rarement indiqués.

Tous ces défauts n'enlèvent pas d'ailleurs à M. Faugère le mérite d'avoir donné une édition employée jusqu'ici par tous ceux qui ont étudié sérieusement Pascal. En effet, c'est de son texte que s'est servi, sauf dans certains cas douteux, M. Havet, l'auteur de la dernière édition dont il nous reste à parler, qui s'est contenté du texte de 1844. C'est surtout par le commentaire que vaut ce dernier travail, et ses dimensions en font plus qu'une annotation. C'est un commentaire perpétuel, suivant le texte partout, donnant tous les éclaircissements et tous les rapprochements désirables. Œuvre d'un esprit vigoureux et sain, ce travail, à notre sens, n'a qu'un seul défaut, celui de vouloir trop souvent réfuter Pascal. Mais en dépit de cette tendance excessive, c'est, sans en excepter les deux cents pages que Sainte-Beuve a consacrées à notre auteur dans son *Port-Royal*, le travail le plus complet qu'on ait encore publié de notre temps. Nous l'avons assez pratiqué pour en parler en toute connaissance de cause, et l'hommage public que nous lui rendons sera toujours trop faible pour les secours que nous en avons tirés. Si, moins confiant dans les talents paléographiques de M. Faugère, M. Havet avait joint à son commentaire une étude attentive du manuscrit autographe, la présente édition n'aurait

plus de raison d'être, et l'on pourrait regarder la sienne comme tout à fait définitive.

Si l'on voulait dresser un tableau complet des éditions des *Pensées*, il faudrait de longues pages rien que pour les énumérer, car il ne se passe pas d'années qu'il n'en paraisse une ou deux; mais toutes ces réimpressions ayant pour base les éditions précédentes, nous jugeons inutile de pousser plus loin cette étude; les deux seules éditions à consulter jusqu'ici sont celles de MM. Faugère et Havet; toutes les autres n'en sont que des reproductions plus ou moins exactes, et nous n'avons pas la prétention de donner une bibliographie complète du sujet.

Nous avons montré ce qu'on a fait jusqu'ici des matériaux manuscrits laissés par Pascal; il nous faut dire maintenant en quoi consistent ces manuscrits et indiquer quel parti nous en avons tiré nous-même après tant d'autres.

Les manuscrits autographes, laissés par Pascal, se composent de pensées généralement courtes, écrites sur de petits morceaux de papier de grandeur inégale; chaque morceau contient plusieurs fragments relatifs à des sujets différents; quelquefois, mais rarement, il a employé des feuilles de grand format pour les développements plus étendus. Le tout, quand il mourut, était dans le plus grand désordre. Ses amis rangèrent ces papiers aussi bien que possible et en firent faire la copie que nous avons désignée par la lettre B (Ms. français, 9203). L'ordre dans lequel ils les avaient disposés était tout à

fait provisoire et ils le bouleversèrent à leur guise pour en tirer les matières du petit volume de 1669. Quoique classés par eux, les feuillets autographes restèrent longtemps sans être reliés, et dans l'intervalle bon nombre disparurent que l'on retrouve dans la première copie. C'étaient heureusement de courts fragments qu'il était facile d'égarer.

Les manuscrits de Pascal étaient restés entre les mains de sa famille; en 1711, ils appartenaient à l'abbé Périer, son neveu, qui les fit relier, et les donna à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; c'est une attestation autographe du donateur reliée en tête du volume qui fournit ces détails; elle est datée du 25 septembre 1711. L'ordre intérieur du volume est extrêmement défectueux : en remettant les papiers au relieur, on ne s'était même pas avisé de vérifier leur classement, si bien que sur le même feuillet sont collés des fragments se rapportant à dix sujets différents, et les diverses parties d'un même morceau sont reliées à 50, à 100 pages de distance; le manuscrit contient 492 pages numérotées, dont beaucoup sont blanches; les fragments écrits des deux côtés sont assez maladroitement montés sur onglets, et la reliure est en somme assez mal faite, quoique solide.

Deux autres attestations autographes de l'abbé Périer, reliées en tête du volume, constatent le dépôt, à Saint-Germain des-Prés, de plusieurs cahiers sur la Grâce et sur le Concile de Trente, écrits en partie par Pascal, et d'un abrégé de la vie de Jésus, tout entier de sa main. Les originaux de ces deux ouvrages n'existent

plus aujourd'hui, mais les ouvrages eux-mêmes nous sont parvenus; l'abrégé de la vie de Jésus a été publié par M. Faugère en 1846, d'après une copie conservée en Hollande; quant aux *Essais sur la grâce, le Concile de Trente, la Possibilité et le Pouvoir*, on les retrouve dans un manuscrit français de Saint-Germain-des-Prés¹. Ce dernier contient principalement des ouvrages de Pascal, copiés à la fin du xvii^e siècle, et des documents de toute espèce sur ses écrits et sur le jansénisme. Cette dernière partie de ses œuvres n'a jamais été publiée en entier; elle nous a paru n'avoir guère qu'un intérêt théologique, et le style en est généralement peu soigné.

Le manuscrit original des *Pensées* de Pascal resta à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés jusqu'en 1790; à cette époque, il entra avec le reste de cette bibliothèque à la grande Bibliothèque de Paris et fit, dès lors, partie du fonds français. La plus grande partie des fragments qu'il renferme sont de la main de Pascal; le reste a été écrit sous sa dictée par différentes personnes, par Domat, par madame Périer et par un troisième secrétaire assez peu expérimenté, sans doute un domestique, pour lequel l'orthographe était un mystère. Toutes ces écritures étrangères sont lisibles; il n'en est pas de même de celle de notre auteur; elle est très-mauvaise, et il n'y a que les pires écritures du xvi^e siècle qui lui sont comparables. Quelques autographes de sa jeunesse

1. Aujourd'hui, Ms. français, 12449, f. 615-683.

prouvent que Pascal eut d'abord une main assez belle. Mais plus tard, soit par négligence, soit à cause de son état maladif, il arriva à écrire de la façon que l'on sait. La page que nous donnons en *fac-simile*, qui n'est pas, il est vrai, des plus mal écrites, prouvera pourtant qu'on s'est fort exagéré la difficulté de cette écriture. A part quelques passages écrits sur du mauvais papier, dans un moment de fièvre ou de souffrance, le reste peut être lu à peu près sûrement, à condition qu'on applique à son déchiffrement la méthode usitée pour les textes anciens ; non pas que l'écriture soit régulière et uniforme, mais une fois qu'on a pu lire un certain nombre de passages, le reste doit suivre forcément, ce n'est qu'affaire de temps et de soin. Quant à dire que c'est là une écriture admirable, dont *les caractères ont la fermeté du burin*¹, c'est montrer trop d'enthousiasme. En un mot, l'écriture de Pascal est difficile, mais peut se lire, si l'on procède avec méthode. Partout où le mot n'a pas été surchargé, partout où des ratures successives n'ont pas entamé le papier, la lecture est certaine ; ce n'est que dans ces deux cas qu'elle peut être douteuse. Les fautes des anciennes éditions proviennent de la négligence ou de la précipitation de leurs auteurs.

A ce premier manuscrit, qui doit être la base de tout travail sur les *Pensées*, il faut ajouter plusieurs recueils également manuscrits. En tête de tous,

mentionnons la copie contemporaine de l'autographe que nous désignons dans nos notes par la lettre B, et qui, comme l'original, provient de Saint-Germain-des-Prés. Cette copie fut donnée par Marguerite Périer avec la bibliothèque de son oncle à dom J. Guerrier, moine bénédictin de la congrégation de Saint-Maur et prieur de Saint-Jean-d'Angély, de 1715 à 1731. Une note de sa main, écrite sur la première page du volume et datée du 1^{er} avril 1723, ordonne à ses exécuteurs testamentaires de remettre ce volume à Saint-Germain, pour faciliter la lecture de l'original *qui y est déposé*. Cette copie faite par les amis de Pascal est extrêmement importante; elle est généralement exacte, et fournit de nombreux fragments qui ne se retrouvent plus dans le manuscrit autographe et qui ont dû être égarés avant la réunion des fragments originaux en volume. Le manuscrit porte des corrections de la main de Nicole et d'Arnauld, qui s'en servirent pour préparer l'édition *princeps*.

Il existe encore une autre copie du manuscrit original, avec quelques fragments qui ne se retrouvent ni dans l'un ni dans l'autre des précédents recueils; nous l'avons désignée par la lettre C (ancien supplément français, n^o 397; aujourd'hui Ms. français, 12449). A la suite des *Pensées*, on trouve dans le volume un recueil de pièces originales sur l'affaire du capucin Saint-Ange¹; plusieurs de ces pièces

1. Étudiées par Cousin, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, tome IV, page 3.

portent la signature de Pascal. Vient ensuite la correspondance de Pascal avec le jésuite Noël, sur la question du vide, et un recueil d'opuscules sur le même sujet. C'est encore dans ce volume que se retrouvent les fragments de Pascal sur la Grâce et le concile de Trente, indiqués plus haut. Ce recueil fut formé par l'oratorien Pierre Guerrier; à sa mort, il passa à ses héritiers, et, en 1779, à l'époque où Bossut le consulta, il était entre les mains de Guerrier de Bezance, maître des requêtes; ce dernier le donna ensuite à la bibliothèque du Roi. Le même religieux Pierre Guerrier avait eu connaissance des papiers de la famille de Pascal, légués par Marguerite Périer aux oratoriens de Clermont; il en tira deux volumes de copies que M. Faugère a pu consulter. En 1844, ils étaient la propriété d'un vénérable vieillard, M. Bellaigue de Rabanesse, qui les tenait du P. Guerrier lui-même; quant aux originaux du couvent des Oratoriens, on ignore ce qu'ils sont devenus. Ces deux volumes, que M. Faugère désigne sous les noms de 1^{er} et 2^e recueils du P. Guerrier, ne renferment, à proprement parler, aucun fragment de Pascal qui ne se retrouve ailleurs, mais ils sont remplis de notes, de documents sur lui-même et sur sa famille, et à ce point de vue, ils ne manquent pas d'intérêt; nous ignorons ce qu'ils ont pu devenir depuis la mort de leur dernier possesseur.

A ces sources, il conviendrait d'ajouter un petit manuscrit qui appartenait naguère à Sainte-Beuve et qui fut communiqué par lui à M. Faugère. C'est le volume que ce dernier appelle dans son édition

le manuscrit in-8° et qui lui a fourni le discours sur *l'Amour-propre*. C'était un recueil comme il y en a tant, formé par un pieux janséniste pour son édification personnelle; le fragment sur *l'Amour-propre* y était formellement attribué à Pascal, et cette attribution a été ratifiée par tous ceux qui l'ont lu. Nous ne savons en quelles mains est passé ce volume depuis la mort de Sainte-Beuve, et nous avons republié le texte donné par M. Faugère sans pouvoir le collationner de nouveau.

Il nous faut enfin dire un mot des portefeuilles du médecin Vallant; ce personnage, qui eut l'honneur de soigner la plupart des beaux esprits et des grandes dames du xvii^e siècle, médecin de M^{me} de Sablé et de M^{me} Périer, collectionna toutes les lettres qu'on lui écrivait, tous les fragments qu'il put rencontrer. Ses recueils sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale et remplissent un grand nombre de volumes, dans l'un desquels on retrouve la copie de quelques pensées de Pascal, dont l'original n'existe pas ailleurs; elles lui avaient sans doute été communiquées par M^{me} Périer, qui le tint au courant de tout ce qui se passa lors de la publication des *Pensées*¹.

Maintenant que nous avons parlé des éditions qui ont précédé la nôtre, que nous avons énuméré les sources à consulter, il nous faut dire comment nous avons compris notre tâche et comment nous l'avons accomplie. La plus grande difficulté qu'ait à vaincre

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, page 385-6.

un éditeur de Pascal, est de trouver un plan de classement, pour ranger dans un ordre méthodique les douze cents fragments dont se composent les *Pensées*. Les éditeurs antérieurs peuvent, à ce point de vue, se ranger en deux classes : les uns ont adopté un ordre arbitraire, soit consacré par l'usage, soit inventé de toutes pièces par eux ; les autres, au contraire, ont essayé de retrouver l'ordre primitif rêvé par Pascal, travail délicat et où il est impossible de réussir jusque dans les plus petits détails.

Parmi les premiers, il faut citer les auteurs de l'édition de 1669, où l'on s'est contenté de ranger les pensées suivant un ordre de matières à peu près logique, sans chercher à retrouver le plan de Pascal, et Bossut dont l'édition, avec sa division en parties, articles et paragraphes numérotés, n'a qu'un avantage, celui d'avoir été reproduite par la plupart des éditeurs qui sont venus après lui. M. Havet l'a suivie scrupuleusement en intercalant les fragments publiés pour la première fois par M. Faugère, et en formant de tous les débris inconnus à Bossut un article xxv, qu'on pourrait appeler *Mélanges*, où toutes les matières à peu près se trouvent traitées. Cet ordre a donc l'avantage d'être connu, mais il est si arbitraire que, dans son lumineux commentaire, ce dernier éditeur est obligé de renvoyer continuellement d'un article à un autre, ce qui prouve péremptoirement que le premier classement a été defectueux. Ajoutons que la découverte de nouveaux fragments par M. Faugère, que les corrections faites

par lui dans le texte de certains autres, ont donné à plus d'un passage une valeur toute autre, et que si Bossut revenait, il serait le premier à remanier son édition.

Deux éditeurs ont seuls, à notre connaissance, essayé de rétablir, dans son intégrité, le plan original de Pascal : ce sont MM. Frantin et Faugère. Nous avons déjà indiqué plus haut ce qu'il faut penser de ces deux tentatives. Le travail de M. Frantin manquait de la seule base absolument sûre qu'on puisse adopter : il ne s'appuyait pas sur la tradition historique, employait un texte extrêmement défectueux, enfin négligeait toutes les sources d'informations autres que les fragments eux-mêmes. Contrairement au témoignage de tous les amis de Pascal, il allait de la religion à l'homme, supprimant, tranchant arbitrairement, sans se soucier ni du texte, ni des indications mises par Pascal en tête de certains passages, indications que l'abbé Bossut avait en partie conservées. Aussi l'ordre de son édition lui est-il tout personnel et ne peut-il raisonnablement être attribué à Pascal.

Toute autre était la tentative de M. Faugère. Malgré le désordre extrême qui règne dans sa première partie, malgré la disposition défectueuse de certains chapitres du second volume, son travail repose sur la seule autorité sérieuse à invoquer, sur le témoignage des amis de Pascal et les indications laissées par lui-même. Qu'il ait peu exactement suivi ces premières données dans une grande partie de son édition, il serait difficile de le nier, mais il faut

reconnaître qu'il a eu le mérite de voir tout d'abord le système à suivre; on peut faire mieux que lui, mais on ne peut adopter une autre marche que celle qu'il a suivie.

Venu après tant d'autres, nous avons essayé d'éviter les défauts dans lesquels ils sont tombés; y avons-nous toujours réussi, c'est ce dont le lecteur jugera; nous ne nous cachons ni la difficulté de l'entreprise, ni notre faiblesse. Les améliorations que nous avons apportées portent sur le plan et sur le texte. Pour le plan, après longues réflexions, nous avons adopté le système de M. Faugère. Nous savons combien un pareil travail comporte de difficultés; nous savons que dans l'état actuel du manuscrit, il laissera toujours place à une certaine dose d'arbitraire, et que la place donnée à tel ou tel fragment dépend souvent d'une impression fugitive, d'une coïncidence fortuite. Pourtant nous espérons avoir en général obtenu un ordre plus logique que nos devanciers, et ayant moins à faire que M. Faugère pour établir le texte, nous avons pu donner plus de soin au classement des *Pensées*.

Nous connaissons tous les inconvénients d'une pareille restitution; les anciennes éditions, avec leur apparente régularité, la suite à peu près satisfaisante établie entre les divers fragments, leurs titres nets, sont, au point de vue littéraire, beaucoup plus agréables à pratiquer; elles satisfont le lecteur bien plus qu'une édition fragmentée et dans laquelle la pensée est sans cesse interrompue, l'esprit arrêté,

la phrase laissée à l'état d'ébauche. Nous ne nous cachons pas que pour beaucoup de personnes il en résulte une certaine gêne; mais n'est-ce pas le véritable procédé scientifique? Ne vaut-il pas mieux, au risque de choquer le goût délicat de quelques-uns, tout essayer pour rendre à l'ouvrage de Pascal sa physionomie primitive? Qu'on y réfléchisse un peu, et tout homme sincère admettra que ce second système est infiniment préférable à l'autre, qu'il met Pascal directement en face du lecteur, qu'il laisse, moins que tout autre, place aux idées personnelles de l'éditeur.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que le plan en question soit une chimère; il existe, attesté par les titres de certains fragments, par de précieuses indications sur l'ordre que Pascal comptait suivre, et des témoignages contemporains, irrécusables viennent ici confirmer ces brèves indications. Dans la préface de l'édition de 1669, Étienne Périer raconte que Pascal possédait une telle mémoire, qu'une fois une pensée *imprimée* dans son esprit, elle ne pouvait plus lui échapper, et que vraisemblablement il avait conçu sur le grand sujet dont il s'occupait un grand nombre de pensées qu'il négligea toujours d'écrire. Pourtant vers l'année 1657¹, c'est-à-dire peu après le miracle de la Sainte-Épine qui dut fixer ses idées sur plus d'un point, se trouvant avec quelques amis, il se laissa aller à exposer le plan de son ouvrage, et c'est ce plan que nous

1. Il y a dix ou douze ans, dit Etienne Périer.

allons indiquer brièvement d'après le récit de son neveu.

Pascal commença par rechercher quelles étaient les preuves les plus propres à persuader les hommes et par montrer que la religion était, à ce point de vue, aussi probable que les choses les plus indubitables. Passant ensuite à l'étude de l'homme, il en indique, sous une forme saisissante, toutes les contradictions, la grandeur, la bassesse, etc. Il étudie ensuite les systèmes des philosophes, et en prouve l'inanité; il étudie les religions, et en démontre la fausseté, la vanité. Il arrive alors au peuple juif et à la Bible que ce peuple s'est toujours fidèlement transmise; passant à l'étude de ce livre, il montre que toutes les explications qu'on en a données conviennent parfaitement à la nature de l'homme, que c'est un livre de consolation, qu'il promet au monde un libérateur. Puis il aborde la question des preuves du Christ; il parcourt les livres de Moïse, il discute la question de leur authenticité, étudie les prophéties, et enfin arrive au Messie lui-même, au libérateur, figuré et promis depuis tant de siècles, et le représente venant accomplir les prophéties et remplir la loi (*ad legem implendam*).

Si on examine ce plan avec quelque attention, il sera facile d'y reconnaître la trace des idées personnelles de Pascal; c'était là pour lui, peu habitué aux recherches philosophiques, une manière toute nouvelle de considérer l'homme, et, étant données ses habitudes d'esprit, sa prédilection pour les raison-

nements déductifs, le moyen le plus sûr de prouver la vérité de la religion. C'était en quelque sorte le raisonnement par l'absurde; après avoir écarté toutes les autres solutions du problème qu'il voulait résoudre, il arrivait à la religion chrétienne, seule probable et par conséquent seule possible. En somme, le raisonnement pour lui se composait des termes suivants :

La nature humaine présente des contradictions dont il faut se rendre compte; or toutes les explications données jusqu'ici n'expliquent rien; seule, la religion chrétienne donne une idée juste de l'homme, donc elle est probable (c'est-à-dire pour Pascal : vraie).

On le voit d'après cet aperçu, son système est de circonvenir l'esprit humain, de lui fermer toutes les issues et de ne lui laisser que cette alternative : se jeter dans un doute désespéré ou croire en aveugle ; Pascal se connaît assez et croit connaître assez l'homme pour ne pas douter du parti qu'il choisira.

Ajoutons que ce plan, conçu par Pascal dès l'année 1657, fut suivi par lui d'une manière assez constante dans tous ses fragments; les indications dont il fait précéder ses pensées, quelques notes plus brèves, qui nous ont fourni les titres de nos deux parties, prouvent que, sans trop le détailler, il s'appliquait à y faire rentrer la majeure partie des pensées qu'il rédigeait. Toutes les parties de l'ouvrage n'ont pas d'ailleurs reçu le même développement. La première seule, qui traite de la

nature humaine, a été entièrement rédigée; Pascal avait dans Montaigne un guide précieux qui lui fournissait la majeure partie de ses inspirations. La seconde partie, au contraire, est d'un style moins achevé, et les matières qu'elle devait renfermer ont peut-être semblé à Pascal lui-même trop arides pour qu'il s'en occupât d'une manière suivie. A part de longs commentaires sur les prophéties, elle ne renferme guère que des fragments.

C'est à ces considérations diverses que nous avons eu égard en arrêtant le plan de notre travail. Une fois les chapitres établis, et nous n'avons pas craint d'en multiplier le nombre, nous avons dû classer les pensées à l'intérieur de ces mêmes chapitres; dans ce classement, nous nous sommes efforcé, autant que possible, de suivre toutes les indications fournies par Pascal; pour les pensées trop obscures, nous avons consulté les notes de M. Faugère, le commentaire de M. Havet. Enfin les variantes les plus importantes ont été relevées et se trouvent en note à la fin du deuxième volume; on y retrouvera la trace des formes successives revêtues par les *Pensées* de Pascal, et l'on aura ainsi le curieux spectacle du laborieux enfantement de chacune d'elles.

Quant à ce qui est de l'orthographe, nous avons scrupuleusement respecté celle de l'auteur partout où nous avons eu affaire à des fragments autographes; nous ne l'avons corrigée que là où la main inhabile de ses secrétaires avait commis de telles fautes, fait de tels contre-sens, qu'il eût été impossible

de les laisser subsister. Pour la ponctuation, nous en avons mis le moins possible, suivant celle du manuscrit là où elle fournit un sens acceptable; on remarquera qu'avec notre système, le style de Pascal change complètement de caractère; de court, de bref qu'il était, il devient plus orné, emploie des périodes longues et bien développées : manière d'écrire qui paraît plus naturelle chez un élève de Montaigne, chez un écrivain du *xvii^e* siècle. De même pour l'accentuation; après quelques hésitations, nous nous sommes décidé à n'en mettre que le moins possible et seulement là où l'absence de tout signe de ce genre aurait pu devenir une gêne pour les yeux; c'est ainsi que dans *vérité* nous accentuons ainsi *verité*, pour marquer le son du second *e*; la préposition *à* est accentuée ainsi que *où* adverbe pour qu'ils soient distingués de la troisième personne du verbe *avoir* et de la conjonction.

Enfin nous avons fait les notes aussi brèves que possible, nous contentant de relever la majeure partie des variantes et de renvoyer aux auteurs cités par Pascal, à Montaigne et au texte du *Pugio Fidei*. Nous n'avons mis de notes, à proprement parler explicatives, que là où l'obscurité du texte les rendait tout à fait nécessaires.

Telle qu'est cette édition, nous la livrons, sans trop de crainte, au public lettré; il y trouvera sans doute bien des défauts et, nous le craignons fort, plus d'une tache; il pourra critiquer quelques-unes de nos innovations, mais il reconnaîtra, nous l'espérons, que le texte de Pascal ne sort pas de nos

main tel que nous l'avons pris et que notre travail marque une nouvelle étape vers l'édition parfaite qu'attendent encore les *Pensées*.

A. MOLINIER.

Janvier 1877.





PRÉFACE GÉNÉRALE



U'ILS apprennent au moins quelle est la Religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantoit d'avoir une veüe claire de Dieu, & de la posseder à découvert & sans voile, ce seroit la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le monstre avec cette évidence; mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les tenebres & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connoissance, que c'est mesme le nom qu'il se donne dans les Escritures, *Deus absconditus*; & enfin si elle travaille également à establi ces deux choses, que Dieu a establi des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire

reconnoître à ceux qui le chercheroient sincèrement; & qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne fera apperceu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent ils tirer, lorsque dans la negligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre, puisque cette obscurité où ils sont & qu'ils objectent à l'Eglise ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, & établit sa doctrine bien loing de la ruiner?

Il faudroit, pour la combattre, qu'ils criaissent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout, & même dans ce que l'Eglise propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parloient de la sorte, ils combattroient à la vérité une de ces prétentions, mais j'espère montrer icy qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte, & j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sçait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Ecriture, & qu'ils ont interrogé quelqu'Ecclésiastique sur les veritez de la foy. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres & parmy les hommes. Mais, en vérité,

je leur dirois ce que j'ay dit souvent, que cette negligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas icy de l'intérêt léger de quelque personne estrangere, pour en user de cette façon ; il s'agit de nous-mêmes & de nostre tout.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour estre dans l'indifference de sçavoir ce qui en est. Toutes nos actions & nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à esperer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la reglant par la vue de ce point, qui doit estre nostre dernier objet.

Ainsy nostre premier interest & nostre premier devoir est de nous esclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute nostre conduite. Et c'est pourquoy, entre ceux qui n'en sont pas persuadez, je fais une extrême difference de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincerement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'espargnans rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales & leurs plus serieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, & qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux mêmes les lumières qui les en persuadent, negligent de les chercher ailleurs & d'examiner à fonds si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité credule, ou de celles qui quoyqu'obscures d'elles-mêmes ont néanmoins un fondement très-solide & inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette negligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'effrayante, c'est un monstre pour moy. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain & par un intérêt d'amour-propre : il ne faut pour cela que voir ce que voyent les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point icy de satisfaction véritable & solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis & qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéanti ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela ny de

plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves, voila la fin qui attend la plus belle vie du monde; qu'on fasse réflexion la-dessus & qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie, qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, & que comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avoyent une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'estre dans ce doute, mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute, & ainsi celui qui doute & qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux & bien injuste; que s'il est avec cela tranquille & satisfait, qu'il en fasse profession, & enfin qu'il en fasse vanité, & que ce soit de cet estat même qu'il fasse le sujet de sa joye & de sa vanité, je n'ay point de termes pour qualifier une si extravagante creature.

Où peut-on prendre ces sentimens, quel sujet de joye trouve-t-on à n'attendre plus que des miseres sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscuritez impénétrables, & comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable? .

« Je ne sçay qui m'a mis au monde, ny ce

que c'est que le monde, ny que moy-mesme ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sçay ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame & cette partie mesme de moy qui pense ce que je dis, qui fait reflexion sur tout & sur elle-mesme & ne se connoist non plus que le reste. Je voy ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaste estendue, sans que je sçache pourquoy je suis plustost placé en ce lieu qu'en un autre, ny pourquoy ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plustost qu'en un autre de toute l'Eternité qui m'a precedé & de toute celle qui me suit. Je ne voy que des infinitez de toutes parts, qui m'enferment comme un atome & comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort mesme que je ne sçauois éviter.

« Comme je ne sçay doù je viens, aussy je ne sçay où je vais ; & je sçay seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le neant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans sçavoir à laquelle de ces deux conditions je dois estre eternellement en partage. Voila mon estat plein de foiblesse & d'incertitude & de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de

ma vie fans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrois trouver quelqu'esclaircissement dans mes doutes, mais je n'en veux pas prendre la peine ny faire un pas pour le chercher, & après en traictant avec mespris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte tenter un si grand evenement, & me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiteroit avoir pour amy un homme qui discourt de cette manière, qui le choisiroit entre les autres pour luy communiquer ses affaires, qui auroit recours à luy dans ses afflictions? Et enfin à quel usage de la vie on le pourroit destiner?

En verité, il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si deraisonnables, & leur opposition luy est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'establissement de ses veritez; car la foy chrestienne ne va presque qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature & la Redemption de J.-C. Or je soustiens que s'ils ne servent pas à monstrier la verité de la Redemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à monstrier la corruption de la Nature par des sentimens si desnaturez.

Rien n'est si important à l'homme que son

estat, rien ne luy est si redoutable que l'éternité; & ainſy, qu'il ſe trouve des hommes indifferens à la perte de leur eſtre, & au peril d'une eternité de miſeres, cela n'eſt point naturel. Ils ſont tout autres à l'eſgard de toutes les autres choſes, ils craignent juſqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les ſentent, & ce meſme homme qui paſſe tant de jours & de nuitſ dans la rage & dans le deſeſpoir pour la perte d'une charge où pour quelqu'offence imaginaire à ſon honneur, c'eſt celuy là meſme qui ſçait qu'il va tout perdre par la mort, ſans inquiétude & ſans émotion. C'eſt une choſe monſtrueuſe de voir dans un meſme cœur & en meſme temps cette ſenſibilité pour les moindres choſes & cette étrange inſenſibilité pour les plus grandes. C'eſt un enchantement incomprehenſible & un aſſoupiffement ſurnaturel, qui marque une force toute puiſſante qui le cauſe.

Il faut qu'il y ait un eſtrange renverſement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'eſtre dans cet estat, dans lequel il ſemble incroyable qu'une ſeule perſonne puiſſe eſtre. Cependant l'experience m'en fait voir en ſi grand nombre que cela ſeroit ſurprenant, ſi nous ne ſçavions que la plupart de ceux qui s'en meſlent ſe contrefont & ne ſont paſtels en eſfet; ce ſont des gens qui ont ouy dire que les

belles manieres du monde consistent à faire ainſy l'emporté. C'eſt ce qu'ils appellent avoir ſecoüé le joug & qu'ils eſſayent d'imiter. Mais il ne ſeroit pas difficile de leur faire entendre combien ils ſ'abusent en cherchant par là de l'eſtime. Ce n'eſt pas le moyen d'en acquérir, je diſ meſme parmy les perſonnes du monde qui jugent ſainement des choſes & qui ſçavent que la ſeule voye d'y reuſſir eſt de ſe faire paroître honneſte, fidele, judicieux & capable de ſervir utilement ſon amy, parce que les hommes n'ayment naturellement que ce qui leur peut eſtre utile. Or quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qui nous dit qu'il a donc ſecoüé le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille ſur ſes actions, qu'il ſe conſidère comme ſeul maïſtre de ſa conduite & qu'il ne penſe en rendre compte qu'à ſoy meſme? Penſe-t-il nous avoir porté par là à avoir deſormais bien de la confiance en luy & en attendre des conſolations, des conſeils & des ſecours dans tous les beſoins de la vie? Pretendent-ils nous avoir bien reſjoüy, de nous dire qu'ils tiennent que noſtre âme n'eſt qu'un peu de vent & de fumée & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Eſt-ce donc une choſe à dire gayement & n'eſt-ce pas une choſe à dire triſtement au contraire, comme la choſe du monde la plus triſte ?

S'ils y pensoient serieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté & si éloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seroient plustost capables de redresser que de corrompre ceux qui auroient quelque inclination à les suivre ; & en effect, faites-leur rendre compte de leurs sentimens & des raisons qu'ils ont de douter de la Religion, ils vous diront des choses si foibles & si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'estoit ce que leur disoit un jour fort à propos une personne : « Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en vérité vous me convertirez. » Et il avoit raison, car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si mesprisables !

Ainsy ceux qui ne font que feindre ces sentimens seroient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils font faschez dans le fonds de leur cœur de n'avoir pas plus de lumiere, qu'ils ne le dissimulent pas : cette declaration ne fera point honteuse ; il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême foiblesse d'esprit que de ne pas connoître quel est le malheur d'un homme sans Dieu, rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la verité des promesses eter-

nelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impietez à ceux qui sont assez mal nez pour en estre veritablement capables, qu'ils soyent au moins honnestes gens s'ils ne peuvent estre chrestiens, & qu'ils reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeller raisonnables, ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connoître & sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soing des autres, & qu'il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils mesprisent, pour ne les pas mespriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toujours tant qu'ils seront en cette vie comme capables de la grâce qui peut les esclairer, & de croire qu'ils peuvent estre dans peu de temps plus remplis de foy que nous ne sommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous estions à leur place, & les appeller à avoir pitié d'eux-mêmes & à faire au moins quelques pas

pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumieres. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils employent si inutilement ailleurs : quelqu'averfion qu'ils y apportent, peut-estre rencontreront-ils quelque chose, & pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup; mais pour ceux qui y apporteront une fincérité parfaite & un veritable désir de rencontrer la verité, j'efpere qu'ils auront fatisfaction & qu'ils feront convaincus des preuves d'une Religion si divine que j'ay ramassé icy, & dans lesquelles j'ay suivy à peu près cet ordre....

Avant que d'entrer dans les preuves de la Religion chrestienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante & qui les touche de si près.

De tous leurs égaremens c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie & d'aveuglement & dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premieres veües du sens commun & par les sentimens de la nature.

Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'estat de la mort est eternel de quelque nature qu'il puisse estre, & qu'ainfy toutes nos actions & nos pensées doivent prendre des routes si dife-

rentes selon l'estat de cette eternité, qu'il est impossible de faire une demarche avec sens & jugement qu'en la reglant par la veüe de ce poinct qui doit estre nostre dernier objet.

Il n'y a rien de plus visible que cela & qu'ainfy selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait deraisonnable, s'ils ne prennent une autre voye. Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette derniere fin de la vie, qui se laissant conduire à leurs inclinations & à leurs plaisirs sans reflexion & sans inquiétude & comme s'ils pouvoyent aneantir l'eternité en en detournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette eternité subsiste & la mort, qui la doit ouvrir & qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible necessité d'estre eternellement ou anneantys ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces eternitez leur est à jamais preparée.

Voila un doute d'une terrible consequence. Ils sont dans le peril de l'eternité de miseres, & sur cela comme si la chose n'en valloit pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles

qui étant obscures d'elles-mêmes ont un fondement tres-solide quoyque caché. Ainſy ils ne ſçavent ſ'il y a verité ou fauſſeté dans la choſe, ny ſ'il y a force ou foibleſſe dans les preuves. Ils les ont devant les yeux, ils reſuſent d'y regarder & dans cette ignorance ils prennent le party de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il ſoit, d'attendre à en faire l'eſpreuve à la mort, d'eſtre cependant fort ſatisfaits en cet eſtat, d'en faire profeſſion & enfin d'en faire vanité. Peut-on penſer ſérieuſement à l'importance de cette affaire ſans avoir horreur d'une conduite ſi extravagante ?

Ce repos dans cette ignorance eſt une choſe monſtrueuſe, & dont il faut faire ſentir l'extravagance & la ſtupidité à ceux qui y paſſent leur vie, en la leur repreſentant à eux-mêmes, pour les confondre par la veüe de leur folie. Car voicy comme raifonnent les hommes, quand ils choiſiſſent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils ſont & ſans en rechercher d'eſclairciſſement. « Jene ſçay, » diſent-ils.....





NOTES

POUR LA PRÉFACE GÉNÉRALE.

¶ C'est donc un malheur que de douter; mais c'est un devoir indispensable de chercher dans le doute. Et ainsi celui qui doute & qui ne cherche pas est tout ensemble malheureux & injuste. Que s'il est avec cela gay & presomptueux, je n'ay point de terme pour califier une fy extravagante créature.

¶ Le beau sujet de se resjouir & de se vanter, la teste levée en cette forte... Donc rejouissons-nous; je n'en vois pas la conséquence, puisqu'il est incertain, & nous verrons alors ce qu'il arrivera de nous.

¶ Et-ce courage à un homme mourant d'aler, dans la foiblesse & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant & eternal?

¶ Que je serois heureux, si j'estois en cet estat, qu'on eust pitié de ma sottise & qu'on eut la bonté de m'en tirer malgré moy!

¶ Cependant il est certain que l'homme est si denaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joye en cela.

¶ Un homme dans un cachot, ne sçachant si son arrest est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire revoquer, il est contre nature qu'il employe cette heure la, non à s'informer si l'arrest est donné, mais à jouer au piquet.

Ainsy, il est surnaturel que l'homme, &c. C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Ainsy non-seulement le zele de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

¶ Nous courons sans sours dans le précipice, apres que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir.

¶ Entre nous & l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile.

¶ Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu.

¶ La sensibilité de l'homme aux petites choses & l'insensibilité pour les grandes choses, marque d'un estrange renversement.

¶ Cela montre qu'il n'i a rien à leur dire, non par mépris, mais parce qu'ils n'ont pas le sens commun : il faut que Dieu les touche.

¶ On doit avoir pitié des uns & des autres, mais on doit avoir pour les uns une pitié qui naît de tendresse & pour les autres une pitié qui naît de mépris.

¶ Il faut bien estre dans la religion qu'il méprise pour ne les pas mépriser.

¶ Les gens de cette sorte sont académistes, escoliers & c'est le plus meschant caractère d'homme que je conoisse.

¶ Je ne prens point cela par système, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait.

¶ Reprocher à Milton de ne pas se remuer, quand Dieu le reprochera.

¶ Est-ce une chose à dire avec joye? C'est une chose qu'on doit donc dire tristement.

¶ Rien n'est important que cela & on ne neglige que cela.

¶ C'est tout ce que pourroit faire un homme qui seroit assuré de la fausseté de cette nouvelle; encoré ne devroit-il pas en estre dans la joie, mais dans l'abattement.

¶ ... C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira il : « Peut-être qu'ils sont faux ? » & negligera il de les examiner ?

¶ Il ne faut pas dire que cela est une marque de raison.

¶ D'être insensible à mépriser les choses intéressantes & devenir insensible au point qui nous intéresse le plus.

¶ Que conclurons-nous donc de toutes nos obscurités, sinon notre indignité ?



MISERE DE L'HOMME
SANS DIEU

ou

QUE LA NATURE EST CORROMPUE

PAR LA NATURE MESME



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE PARTIE



PARLER de ceux qui ont traité de la cognoissance de soy-mesme, des divisions de Charon qui attristent & ennuyent, de la confusion de Montagne; qu'il avoit bien senti le defaut d'une droite methode, qu'il l'esvitoit en sautant de sujet en sujet, qu'il cherchoit le bon air.

Le sot projet qu'il a de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes & par un dessein premier & principal. Car de dire des sottises par hasard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire, mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable & d'en dire de telles que celle-cy...

¶ *Montagne.* — Les defauts de Montagne

font grands. Mots lascifs. Cela ne vaut rien, malgré mademoiselle de Gournay. Credule, *gens sans yeux*, ignorant, *quadrature du cercle*, *monde plus grand*. Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, *sans crainte & sans repentir*. Son livre n'estant pas fait pour porter à la piété, il n'y estoit pas obligé, mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres & voluptueux en quelques rencontres de la vie, mais on ne peut excuser ses sentiments tout payens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrestienement. Or il ne pense qu'à mourir lascivement & mollement par tout son livre.

¶ Ce que Montaigne a de bon ne peut estre acquit que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends ors les mœurs, peut estre corrigé en un momment, si on l'eust adverty qu'il faisoit trop d'histoire & qu'il parloit trop de foy.

¶ Ce n'est pas dans Montagne, mais dans moy que je trouve tout ce que j'y vois.

¶ Qu'on ne dise pas que je n'ay rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une mesme balle dont joue l'un & l'autre, mais l'un la place mieux.

J'aymerois autant qu'on me dit que je me
fuis fervy des mots anciens. Et comme si les
mesmes pensées ne formoyent pas un autre
corps par une disposition différente de dis-
cours, aussy bien que les mesmes mots for-
ment d'autres pensées par leur différente
disposition.





PENSÉES DE PASCAL

DISPROPORTION DE L'HOMME.



VOILA où nous menent les connoissances naturelles. Si celles là ne sont véritables, il n'y a point de verité dans l'homme, & si elles le sont, il y trouve un grand subject d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre maniere. Et, puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaitte avant que d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considere une fois serieusement & à loisir, qu'il se regarde aussy soy mesme,

& connoissant quelle proportion il y a..... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute & pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour esclairer l'univers, que la terre luy paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, & qu'il s'estonne de ce que ce vaste tour luy même n'est qu'une pointe très-delicatè à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si nostre vue s'arreste là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plus tost de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute puissance de Dieu, que nostre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à foy, considere ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton destourné de la nature; & que de ce petit

cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il aprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes & soy-mesme son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infiny? Mais pour luy présenter un autre prodige aussy estonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoist les choses les plus délicates, qu'un ciron luy offre dans la petitesse de son corps des parties inconparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des venes dans ses jambes, du sang dans ses venes, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il espuise ses forces en ces conceptions, & que le dernier object où il peut arriver soit maintenant celui de nostre discours. Il pensera peut-estre que c'est là l'extrefme petitesse de la nature. Je veux luy faire voir là dedans un abisme nouveau, je luy veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce racourcy d'atome, qu'il y voye une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planettes, sa terre, en la mesme proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, & trouvant encore dans les autres la mesme chose, sans fin & sans repos, qu'il se perde dans

ces merveilles auffy estonnantes dans leur petitesse, que les autres par leur estendue : car qui n'admira que nostre corps, qui tantost n'estoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible luy-mesme dans le sein du tout, soit à present un colosse, un monde ou plustost un tout, à l'égard du neant où l'on ne peut arriver ?

Qui se confidere de la sorte s'effraya de soy mesme, & se considerant soutenu dans la masse que la nature luy a donnée, entre ces deux abismes de l'infini & du neant, il tremblera dans la vue de ses merveilles, & je croy que sa curiosité se changeant en admiration, il fera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un neant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du neant, un milieu entre rien & tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses & leurs principes sont pour luy invinciblement cachés dans un secret impenétrable. Egalement incapable de voir le neant d'où il est tiré & l'infini, où il est englouty.

Que fera-il donc, sinon d'appercevoir qu'il y a apparence du milieu des choses, dans un desespoir éternel de connoistre ny leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont

forties du neant & portées jusques à l'infiny. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

De ces deux infinis de nature, en grandeur & en petitesse, l'homme en conçoit plus aisément celuy de grandeur que celui de petitesse.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portez temerairement à la recherche de la nature, comme s'ilz avoient quelque proportion avec elle.

C'est une chose estrange qu'ilz ont voulu comprendre les principes des choses & de là arriver jusqu'à connoître tout, par une présomption aussi infinie que leur object. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image & celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie par exemple a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elles sont aussi infinies dans la multitude & la délicatesse de leurs principes, car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-

mesmes & qu'ils sont appuyés sur d'autres qui en ayant d'autres pour appuy ne souffrent jamais de dernier ?

Mais nous faisons des derniers qui paroissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous apelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment & par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, & c'est pourquoy il est arrivé à peu de personnes de prétendre connoître toutes choses. « Je vais parler de tout, » disoit Démocrite.

Mais outre que c'est peu d'en parler simplement, sans prouver & connoître, il est neantmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par parolles ou par pensées n'en est qu'un trait invisible. D'où il paroît combien est sot, vain & ignorant ce tiltre de quelques livres : *De omni scibili*.

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plustost prétendu d'y arriver, & c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces tiltres si ordinaires, *Des principes des choses*, *Des principes de la philosophie*, & aux senblables, aussi fastueux en effect, quoique moins en

parence, que cet autre qui crève les yeux, *De omni scibili*.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence ; l'estendue visible du monde nous surpasse visiblement , mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder, & cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au neant que jusqu'au tout, il la faut infinie pour l'un & l'autre, & il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent & se réunissent à force de s'être éloignées, & se retrouvent en Dieu, & en Dieu seulement.

Connoissons donc notre portée ; nous sommes quelque chose & ne sommes pas tout ; ce que nous avons d'être nous dérobe la connoissance des premiers principes, qui naissent du neant, & le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'estendue de la nature.

Bornes en tout genre, cet estat qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos impuissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit; trop de distance & trop de proximité empêche la vue, trop de longueur & trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous estonne. J'en sçay qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous, trop de plaisir incomode. Trop de consonances déplaisent dans la musique; & trop de bienfaits irritent, nous voulons avoir de quoy surpayer la dette : *Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur.*

Nous ne sentons ny l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous font ennemyes, & non pas sensibles, nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse & trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop & trop peu d'instruction...

Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'estoyent point, & nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

— Voilà nostre estat véritable; c'est ce qui nous rend incapables de sçavoir certainement & d'ignorer absolument. Nous vogons sur un milieu vaste, toujours incertains & flottans, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme

où nous pensions nous attacher & nous affermir, il branle & nous quitte, & si nous le suivons, il échape à nos prises, nous glisse & fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'estat qui nous est naturel & toutefois le plus contraire à nostre inclination, nous brûlons de desir de trouver une assiette ferme, & une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout nostre fondement craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance & de fermeté. Nostre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences, rien ne peut fixer le finy entre les deux infinis qui l'enferment & le fuyent.

Cela étant bien compris, je croy qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'estat où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est escheu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un homme ayt un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'est il pas toujours infiniment esloigné du bout, & la durée de nostre vie n'est elle pas également infiniment [éloignée] de l'éternité, pour durer dix ans davantage?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux, & je ne vois pas pourquoy affoiblir son imagination plustost sur un que sur l'autre.

La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'estudioit le premier, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il qu'une partie connut le tout? Mais il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je croys impossible de connoître l'une sans l'autre & sans le tout.

L'homme par exemple a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'elemens pour le composer, de chaleur & d'alimens pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister, & pour connoître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, &c.

La flamme ne subsiste point sans l'air, donc pour connoître l'un, il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées & causantes, aydées & aydantes, mediatees & immediates, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de

connoître les parties sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particulièrement les parties.

Je tiens impossible d'en connoître aucune seule sans toutes les autres, c'est à dire impossible purement & absolument.

L'éternité des choses en elles mesmes ou en Dieu doit encore estonner nostre petite durée. L'immobilité fixe & constante de la Nature [par] comparaison aux changements continuels qui se passent en nous, doit faire le mesme effect.

Et ce qui acheve nostre impuissance à connoître les choses est qu'elles sont simples en elles mesmes, & que nous sommes composés de deux natures opposées & de divers genre, d'ame & de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle, & quand on pretendroit que nous serions simplement corporels, cela nous exclueroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matiere se connoît soy mesme, & il ne nous est pas possible de connoître comment elle se connoistroit.

Et ainſy ſi nous ſommes ſimplement materiels, nous ne pouvons rien du tout connoître, & ſi nous ſommes composés d'eſprit & de matiere, nous ne pouvons connoître parfaitement les choses ſimples, ſpirituelles ou corporelles.

Car comment connoistrions-nous distinctement la matiere, puisque nostre supposit qui agit en cette connoissance est en partie spirituel, & comment conoistrions-nous nettement les substances spirituelles, ayants un corps qui nous aggrave & nous baïsse vers la terre?

Et ce qui acheve nostre inpuissance est la simplicité des choses comparée avec nostre estat double & composé. Il y a des absurdités invincibles à combattre ce point, car il est aussi absurde qu'impie de nier que l'homme est composé de deux parties de differente nature, d'ame & de corps. Cela nous rend inpuissant à connoître toutes choses. Que si on nie cette composition & qu'on pretende que nous sommes tous corporels, je laisse à juger combien la matiere est incapable de connoître la matiere. Rien n'est plus impossible que cela.

Concevons donc que ce mélange d'esprit & de boüe nous disproporione...

De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, & parlent des choses corporelles spirituellement & des spirituelles corporellement. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuyent leur destruction, qu'ils craignent le vuide, qu'elle a des inclinations, des simpaties, des antipaties, qui sont toutes choses qui n'appar-

tiennent qu'aux esprits, & en parlant des esprits, ils les confiderent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités & empreignons [de] nostre estre composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes choses d'esprit & de corps, que ce mélange-là nous feroit tres compréhensible? C'est neantmoins la chose qu'on comprend le moins, l'homme est à luy-mesme le plus prodigieux object de la Nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, & encore moins ce que c'est qu'esprit, & moins qu'aucune chose comme un corps peut estre uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, & cependant c'est son propre estre : *Modus quo corporibus adheret spiritus comprehendere ab homine non potest, & hoc tamen homo est.*

Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbecille à connoître la nature. Elle est infinie en deux manieres, il est finy & limité. Elle dure & se maintient perpetuellement en son estre; il passe & est mortel. Les choses en particulier se corrompent & se changent à chaque instant, il ne les voit

qu'en passant, elles ont leur principe & leur fin, il ne conçoit ni l'un ny l'autre. Elles sont simples & il est composé de deux natures différentes. Et pour consommer la preuve de notre foiblesse, je finiray par cette réflexion sur l'estat de notre nature. Enfin, pour consommer la preuve de notre foiblesse, je finiray par ces deux considérations...

¶ La nature de l'homme se considere en deux manieres, l'une selon sa fin & alors il est grand & incomparable; l'autre selon la multitude, comme on juge de la nature du cheval & du chien par la multitude, d'y voir la course & *animum arcendi*, & alors l'homme est abject & vil. Et voilà les deux voyes qui en font juger diversement, & qui font tant disputer les philosophes.

Car l'un nie la supposition de l'autre. L'un dit : « *Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent,* » l'autre dit : « *Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces basses actions.* »

Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct & l'experience.

¶ *Inconstance.*— On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues à la verité mais bizarres, changeantes, variables dont les tuyaux ne se suivent pas par degrés conjoints. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne feront pas.

d'accords sur celles-là. Il faut savoir où sont les...

¶ *Nature ne...* — La nature nous a si bien mis au milieu que si nous changeons un côté de la balance, nous changeons aussi l'autre. Cela me fait croire qu'il y a des ressorts dans notre teste, qui sont tellement disposés que qui touche l'un touche aussi le contraire.

¶ *Lustravit lampade terras.* — Le temps & mon humeur ont peu de liaison, j'ay mes brouillards & mon beau temps au dedans de moy; le bien & le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moy-même contre la fortune, la gloire de la dompter me la fait dompter gayement; au lieu que je fais quelquefois le degoutté dans la bonne fortune.

¶ Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la maniere de la luy proposer. Si on dit : « Je le trouve beau, je le trouve obscur, » ou autre chose semblable, on entraîne l'imagination à ce jugement ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire, & alors il juge selon ce qu'il est, c'est à dire selon ce qu'il est alors & selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y auront mis, mais au moins on n'y aura rien mis, si ce n'est que ce silence n'y fasse aussi

son effect, selon le tour & l'interpretation qu'il sera en humeur de luy donner ou selon qu'il le conjecturera des mouvements & air du visage, ou du ton de voix, selon qu'il fera phisionomiste, tant il est difficile de ne point demonter un jugement de son affiette naturelle, ou plustost tant il en a peu de ferme & stable !

¶ L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si independant qu'il ne soit sujet à estre troublé par le premier tintamare qui se fait autour de luy. Il ne faut pas le bruiet d'un canon pour empescher ses pensées, il ne faut que le bruiet d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous estonnez pas s'il ne raisonne pas bien à present, une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la verité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes & les royaumes. Le plaissant dieu que voilà ! *O ridicolissimo heroe !*

¶ La puissance des mouches, elles gagnent des batailles, empeschent nostre ame d'agir, mangent nostre corps.

¶ Si on est trop jeune, on ne juge pas bien, trop vieil, de mesme.

Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'enteste & on s'en coiffe.

Si on confidère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu, si trop longtemps après, on y entre plus.

Ainsy les tableaux veux de trop loin & de trop près, & il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu, les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité & dans la morale qui l'assignera ?

¶ Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente & suivante, le petit espace que je remplis & même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore & qui m'ignorent, je m'effraye & m'estonne de me voir icy plustost que là, car il n'y a point de raison pourquoy icy plustost que là, pourquoy à present plustost que lors. Qui m'y a mis, par l'ordre & la conduite de qui ce lieu & ce temps a il été destiné à moy ? — *Memoria hospitius unius diei pretereuntis.*

¶ Il n'est pas bon d'estre trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités.

¶ Combien de royaumes nous ignorent !

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye.

¶ Ce qui m'estonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse.

On agit serieusement & chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effect de la suivre, puisque la mode en est, mais comme si chacun sçavoit certainement où est la raison & la justice. On se trouve degeu à toute heure & par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, & non pas celle de l'art qu'on se vente tousjours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soyent pas pirroniens pour la gloire du pirronisme, afin de monstrier que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle & inévitable, & de croire qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

Rien ne fortifie plus le pirronisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pirroniens. Si tous l'estoient, ils auroient tort.

¶ Infinis, milieu. Quand on lit trop viste ou trop doucement, on n'entend rien.

¶ Trop & trop peu de vin. Ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la verité, donnez luy en trop, de mesme.

¶ Hazard donne les pensées, & hazard les oste, point d'art pour conserver ny pour acquerir.

Pensée eschappée. Je la voulois escrire. J'escriis au lieu qu'elle m'est eschappée.

¶ En escrivaint ma pensée, elle m'eschappe

quelquefois, mais cela me fait souvenir de ma foiblesse, que j'oublie à toute heure, ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tens qu'à connoître mon neant.

¶ Est-ce qu'ils sont si fermes, qu'ils soient insensibles à tout ce qui les touche? Eprouvons-les dans la perte des biens ou de l'honneur. Quoi? C'est un enchantement.

¶ Craindre la mort hors du peril, & non dans le peril, car il faut estre homme.

Mort soudaine seule à craindre, & c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands.

¶ Nous nous connoissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien & plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proches de mourir, ne sentant pas la fievre prochaine, ou l'abcès prest à se former.

¶ Pourquoi ma connoissance est-elle bornée, ma taille, ma durée à 100 ans plustost qu'à 1000? Quelle raison a eu la nature de me la donner telle, & de choisir ce nombre plustost qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre.

¶ La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées & venues.

La fievre a ses frissons & ses ardeurs, & le

froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même.

Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté & la malice du monde en général en est de même.

Plerumque gratæ principibus vices.

¶ Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts mais par son ordinaire.

¶ Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas, elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.

¶ Je n'admire point l'exces d'une vertu comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'exces de la vertu opposée, comme en Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur & l'extrême benignité. Car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois & remplissant tout l'entre deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes & qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue.

¶ Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le

contre-poids de deux vices opposés, nous demeurons debout comme entre deux vents contraires. Ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.

¶ Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part & d'autre, il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement dans leurs routes insensibles, du côté du grand infini, de sorte qu'on se perd dans les vices & on ne voit plus les vertus.

¶ Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, & il luy est honteux de succomber sous le plaisir, ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, & que nous recherchons le plaisir; car on peut rechercher la douleur, & y succomber à dessein sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur & qu'il luy est honteux de succomber sous l'effort du plaisir? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente & nous attire. C'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons, & voulons la faire dominer sur nous. De sorte que nous sommes maîtres de la chose; & en cela c'est l'homme qui succombe à soy même, mais dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or il n'y a que la maîtrise & l'empire qui face la gloire, & que la servitude qui face la honte.

¶ Tout nous peut être mortel, même les

choses faites pour nous servir, comme dans la nature les murailles peuvent nous tuer & les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature, la mer entière change pour une pierre. Ainſy dans la grâce, la moindre action importe par ſes ſuittes à tout, donc tout eſt important.

¶ En ſçachant la paſſion dominante de chacun, on eſt ſeur de luy plaire, & neantmoins chacun a ſes fantaſies, contraires à ſon propre bien, dans l'idée meſme qu'il a du bien, & c'eſt une bizarrerie qui met hors de game.

¶ Quand noſtre paſſion nous porte à faire quelque choſe, nous oublions noſtre devoir. Comme on ayme un livre, on le lit, lorsqu'on devroit faire autre choſe. Mais, pour s'en ſouvenir, il faut ſe propoſer de faire quelque choſe qu'on hait & lors on s'excuse ſur ce qu'on a autre choſe à faire, & on ſe ſouvient de ſon devoir par ce moyen.

¶ L'eternement absorbe toutes les facultés de l'ame, auſſi bien que la beſoigne, mais on n'en tire pas les meſmes conſéquences contre la grandeur de l'homme, parce que c'eſt contre ſon gré. Et quoyqu'on ſe le procure, neantmoins c'eſt contre ſon gré qu'on ſe le procure. Ce n'eſt pas en veuë de la choſe meſme, c'eſt pour une autre fin. Et ainſi ce

n'est pas une marque de la foiblesse de l'homme, & de sa servitude sous cette action.

¶ Scaramouche, qui ne pense qu'à une chose.

Le docteur, qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein de desir de dire.

Le bec du perroquet, qu'il effuie quoiqu'il soit net.

¶ Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, & l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

¶ Il n'ayme plus cette personne qu'il aymoît il y a dix ans. Je croy bien. Elle n'est plus la même ny luy non plus. Il estoit jeune & elle aussi, elle est tout autre. Il l'aymeroit peut-être encore, telle qu'elle estoit alors.

¶ Les raisons qui, étant veues de loin, semblent borner nostre vue, quand on y est arrivé, ne la bornent plus, on comence à voir au delà.

¶... Non seulement nous regardons les choses par d'autres costés, mais avec d'autres yeux, nous n'avons garde de les trouver pareilles.

¶ La diversité est si ample, que tous les tons de voix, tous les marchers, touffers, mouchers, esterneurs. On distingue des fruits les raisins, & encores l'on les apele & puis Condrieu, & puis Desargues, & puis Cette entre. Est-ce tout? En a elle jamais produit

deux grappes pareilles, & une grappe a elle deux grains pareils? &c.

Je ne saurai juger d'une mesme chose exactement de mesme. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant, il faut que je fasse comme les peintres & que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devenez.

¶ *Diversité.* — La théologie est une science, mais en mesme temps combien est-ce de sciences! Un homme est un suppost, mais si on l'anatomise, fera ce la teste, le cœur, l'estomach, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang?

Une ville, une campagne, de loing est une ville & une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuilles, des fueilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infiny. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

¶ On ayme à voir l'erreur, la passion de Cleobuline, parce qu'elle ne la connoist pas. Elle desplairoit, si elle n'estoit trompée.

¶ Quel dereglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, & qui n'aime mieux son propre bien & la durée de son bonheur & de sa vie, que celle de tout le reste du monde?



DIVERTISSEMENT.



DIVERTISSEMENT. — Quand je m'y suis mis quelquefois à confiderer les diverses agitations des hommes, & les perils & les peines où ils s'exposent dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies & souvent mauvaises &c., j'ay decouvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne favoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soy avec plaisir, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer ou au siege d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouveroit insupportable de ne bouger de la ville, & on ne recherche les

conversations & les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soy avec plaisir.

Mais quand j'ay pensé de plus près & qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ay voulu en decouvrir la raison, j'ay trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de nostre condition foible & mortelle & si miserable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la Royauté est le plus beau poste du monde, & cependant qu'on s'en imagine [un] acompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement, & qu'on le laisse considerer & faire reflexion sur ce qu'il est, cette felicité languissante ne le soutiendra point, il tonbera par necessité dans les veues des maladies qui le menacent, des revoltes qui peuvent arriver & enfin de la mort & des maladies qui sont inevitables, de forte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux & plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue & qui se divertit.

De là vient que le jeu & la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ayt en

effect du bonheur ni qu'on s'imagine que la vraie beatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre qu'on court, on n'en voudroit pas s'il estoit offert. Ce n'est pas cet usage mol & paisible & qui nous laisse penser à nostre malheureuse condition qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des employs, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser & nous divertit.

De là vient que les hommes ayment tant le bruit & le remuement, de là vient que la prison est un supplice si horrible, de là vient que le plaisir de la solitude est une chose inconprehenfible, & c'est enfin le plus grand sujet de felicité de la condition des Roys, de [ce] qu'on essaye sans cesse à les divertir & à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le Roy est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le Roy & à l'enpescher de penser à luy. Car il est malheureux tout Roy qu'il est s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes & qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lievre qu'ils ne voudroyent pas avoir acheté, ne connoissent guere nostre nature. Celievre ne nous garantiroit pas de la veue de la mort & des miseres, mais la chasse nous en garantit. Et ainfy quand

on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne sçauroit les satisfaire, s'ils repondoyent comme ils devroyent le faire s'ils y pensoyent bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente & inpetueuse qui les detourne de penser à soy & que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme & les attire avec ardeur, ils laisseroyent leurs adversaires sans repartie. Mais ils ne repondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux mesmes. Ils ne savent pas que ce n'est que la chasse & non pas la prise qu'ils recherchent.

Ils s'imaginent que s'ils avoyent obtenu cette charge, ils se reposeroient ensuite avec plaisir & ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité; ils croient chercher sincèrement le repos & ne cherchent en effet que l'agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs miseres continuelles, & ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de nostre premiere nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos & non pas dans le tumulte, & de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur

veue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation & à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsy s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles, & si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car ou l'on pense aux miseres qu'on a ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verroit mesme assés à l'abry de toutes parts, l'ennuy de son autorité privée ne laisseroit pas de sortir au fond du cœur où il a des racines naturelles, & de remplir l'esprit de son venin.

¶ Le conseil qu'on donnoit à Pyrrhus de prendre le repos qu'il alloit chercher par tant de fatigues, recevoit bien des difficultés.

¶ Le gentilhomme croit sincerement que la chasse est un plaisir grand & un plaisir royal, mais son piqueur n'est pas de ce sentiment là.

La dance. — Il faut bien penser où l'on mettra ses pieds.

¶ Mais direz-vous quel objet a-il en tout cela? Celuy de se vanter demain entre ses amys de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsy les autres suent dans leur cabinet pour monstrier aux savans qu'ils ont resolu une

question d'algebre qu'on n'auroit pu trouver jusques icy, & tant d'autres s'exposent aux derniers perils pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, & aussi sottement à mon gré, & enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour monstrier qu'ils les savent & ceux là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le font avec connoissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le feroient plus s'ils avoyent cette connoissance.

Tel homme passe sa vie sans ennuy en jouant tous les jours peu de chose. Donnez luy tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joüe point, vous le rendez malheureux. On dira peut-estre que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu & non pas le gain. Faites-le donc joüer pour rien, il ne s'y echaufera pas & s'y ennuyra. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche, un amusement languissant & sans passion l'ennuyra. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il se pipe luy mesme en imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on luy donnast à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion & qu'il excite sur cela son desir, sa colere, sa crainte pour l'objet qu'il s'est formé comme les enfans

qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé.

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique & qui accablé de proces & de querelles, estoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en estonnez point, il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage, l'homme quelque plein de tristesse qu'il soit si on peut gagner sur luy de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps là. Et l'homme quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti & occupé par quelque passion ou quelque amusement, qui empesche l'ennuy de se repandre, sera bientôt chagrin & malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joye, avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est ausly ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent & qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet estat.

Prenez-y garde, qu'est-ce autre chose d'estre surintendant, chancelier, premier president, sinon d'estre en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous costés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux mesmes? Et quant ils sont dans la

disgrace & qu'on les renvoie à leurs maisons des champs où ils ne manquent ny de biens ny de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'estre misérables & abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause d'ennuy, par l'estat propre de sa complexion, & il est si vain, qu'estant plein de mille causes essentielles d'ennuy, la moindre chose comme un billard & une balle qu'il pousse suffisent pour le divertir.

¶ *Divertissement.* — On charge les hommes des l'enfance du soing de leur honneur, de leur bien, de leurs amys, & encore du bien & de l'honneur de leurs amys. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues & d'exercices & on leur fait entendre qu'ils ne fauroient estre heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune & celles de leurs amys soyent en bon estat & qu'une seule chose qui manque les rendroit malheureux. Ainsi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracaſſer dès la pointe du jour. Voilà direz-vous une eſtrange maniere de les rendre heureux, que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment, ce qu'on pourroit faire, il ne faudroit que leur oſter tous ces ſoings, car alors

ils se verroyent, ils penferoyent à ce qu'ils font, d'où ils viennent, où ils vont, & ainſy on ne peut trop les occuper & les détourner. Et c'eſt pourquoy après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conſeille de l'employer à ſe divertir, à jouer, & à s'occuper toujours tout entiers.

¶ Cet homme ſi affligé de la mort de ſa femme & de ſon fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'eſt pas triſte & qu'on le voit ſi exempt de toutes ces penſées penibles & inquietantes? Il ne faut pas s'en eſtonner, on vient de lui ſervir une balle & il faut qu'il la rejette à ſon compagnon. Il eſt occupé à la prendre à la cheute du toit pour gacgner une chaſſe, comment voulez-vous qu'il penſe à ſes affaires, ayant cette autre affaire à manier? Voilà un ſoing digne d'occuper cette grande ame, & de luy oſter toute autre penſée de l'eſprit. Cet homme, né pour connoiſtre l'Univers, pour juger de toutes choſes, pour regir tout un Eſtat, le voilà occupé & tout remply du ſoing de prendre un lievre. Et s'il ne s'abbaiſſe à cela & veuille toujours eſtre tendu, il n'en fera que plus ſot, parce qu'il voudra s'élever au-deſſus de l'humanité, & il n'eſt qu'un homme au bout du compte, c'eſt à dire capable de peu & de beaucoup, de

tout & de rien. Il n'est ni ange ni beste, mais homme.

Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser à deux choses à la fois, dont bien nous prend selon le monde, non selon Dieu.

¶ *Divertissement.* — La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans peril.

¶ *Divertissement.* — Les hommes n'ayant pu gairir la mort, la misere, l'ignorance, ils se sont avisez pour se rendre heureux de n'y point penser.

Nonobstant ces miseres, il veut estre heureux & ne veut estre qu'heureux & ne peut ne vouloir pas l'estre, mais comment s'y prendra-il ? Il faudroit pour bien faire qu'il se rendist immortel, mais ne le pouvant il s'est avisé de s'empescher d'y penser.

¶ Les miseres de la vie humaine ont fondé tout cela, comme ils ont veu cela, ils ont pris le divertissement.

¶ *Divertissement.* — Si l'homme estoit heureux, il le seroit d'autant plus qu'il seroit moins diverty, comme les saints & Dieu.

Ouy, mais n'es-ce pas estre heureux que de pouvoir estre rejoüy par le divertissement ? Non, car il vient d'ailleurs & de dehors, & ainfty il est dependant, & partant sujet à

estre troublé par mille accidens, qui font les afflictions inevitables.

¶ *Misere.* — La seule chose qui nous console de nos miseres est le divertissement, & cependant c'est la plus grande de nos miseres. Car c'est cela qui nous empesche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela nous serions dans l'ennui, & cet ennui nous poufseroit à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse & nous fait arriver insensiblement à la mort.

¶ C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien miserable, puisqu'elle va non pas à guerir le mal mais à le cacher simplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guerir veritablement. Ainsi, par un etrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennuy qui est son mal le plus sensible est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toute chose à luy faire chercher sa veritable guerison, & que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'eloigne plus que toute chose de chercher le remede à ses maux. Et l'un & l'autre est une preuve admirable de la misere & de la corruption de

l'homme, & en même temps de sa grandeur ; puisque l'homme ne s'ennuye de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu ; lequel ne se trouvant pas en soy, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ny dans nous, ny dans les creatures, mais en Dieu seul.

¶ *Pensées.* — *In omnibus requiem quesivi.*

Si nostre condition estoit véritablement heureuse, il ne nous faudroit pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

¶ Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire. On aime à voir les combatz des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu, que vouloit-on voir, sinon la fin de la victoire, & dès qu'elle arrive, on en est saoul. Ainsy dans le jeu, ainsy dans la recherche de la verité, on aime à voir dans les disputes le combat des opinions, mais de contempler la verité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître de la dispute.

De même dans les passions il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter, mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les

choses, mais la recherche des choses, ainſy dans les comedies, les ſcenes contentes ſans crainte ne valent rien, ni les extremes miſeres ſans eſperence, ni les amours brutaux, ni les ſeverités aſpres.

¶ *L'eloquence* continue ennuye.

Les princes & roys jouent quelquefois. Ils ne ſont pas toujours ſur leurs throſnes, ils ſ'y ennuyent. La grandeur a beſoin d'eſtre quittée pour eſtre ſentie, la continuité deſgouſte en tout. Le froid eſt agreable pour ſe chauffer.

¶ *Ennuy.* — Rien n'eſt ſi inſupportable à l'homme que d'eſtre dans un plein repos, ſans paſſions, ſans affaire, ſans divertiffement, ſans application. Il ſent alors ſon neant, ſon abandon, ſon inſuffiſance, ſa dependance, ſon impuiſſance, ſon vuide.

Incontinent il ſortira du fonds de ſon ame l'ennuy, la noirceur, la tryſteſſe, le chagrin, le depot, le deſeſpoir.

¶ *Agitation.* — Quant un ſoldat ſe plaint de la paine qu'il a ou un laboureur, &c., qu'on les mette ſans rien faire.

¶ *Divertiffement.* — La dignité royale n'eſt elle pas aſſes grande d'elle meſme pour celui qui la poſſede pour le rendre heureux par la ſeulle vue de ce qu'il eſt? Faudra-il le divertir de ceſte penſée comme les gens du commun? Je vois bien que c'eſt ren-

dre un homme heureux de le divertir de la veue de ses miseres domestiques pour remplir toutes ses pensées du soin de bien danfer. Mais en fera-il de mesme d'un roy, & fera-il plus heureux en s'attachant à ses vains amusemens qu'à la veue de sa grandeur, & quel object plus satisfesant pourroit-on donner à son esprit? Ne seroit-ce donc pas faire tort à sa joye d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadance d'un aier ou à placer adroitement une barre, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'espreuve, qu'on laisse un roy tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnies, panser à luy tout à loysir, & l'on verra qu'un Roy sans divertissement est un homme plain de miseres. Aussi on esvite cela soigneusement, & il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Roys un grand nombre de gens qui veillent à faire succeder le divertissement à leurs affaires, & qui observent tout le temps de leur loysir pour leur fournir des plaisirs & des jeux, en forte qu'il n'y ait point de vuide, c'est à dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveil-leux de prendre garde que le Roy ne soit seul & en estat de penser à soy, sçachant bien qu'il sera miserable tout roy qu'il est, s'il y panse.

Je ne parle point en tout cela des Roys chrestiens comme Chrestiens, mais seulement comme Roys.

¶ Les hommes s'occupent à suivre une balle & un lievre, c'est le plaisir mesme des Roys.

¶ Cesar estoit trop viel, ce me semble, pour s'aller amuser à conquerir le monde. Cet amusement estoit bon à Auguste ou à Alexandre, c'estoyent des jeunes gens, qu'il est difficile d'arrester, mais Cesar devoit estre plus meur.

¶ L'ennuy qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son menage. Qu'il voye une femme qui luy plaise, qu'il joue 5 ou 6 jours avec plaisir, le voilà miserable s'il retourne à sa premiere occupation. Rien n'est plus ordinaire que cela.

¶ *Vanité.* — Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue, que ce soit une chose estrange & surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable!

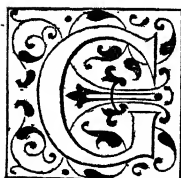
¶ Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain luy mesme. Aussi qui ne la voit excepté de jeunes gens qui font tous dans le bruit, dans le divertissement & dans la pensée de l'avenir? Mais ostez leur divertissement, vous les verrez se secher d'ennuy, ils

sentent alors leur neant sans le connoître. Car c'est bien estre malheureux que d'estre dans une tristesse insupportable ausy tost qu'on est reduit à se considerer, & à n'en estre point diverti.





GRANDEUR ET MISÈRE DE L'HOMME.



RANDEUR, *misere*. — A mesure qu'on a de lumiere, on decouvre plus de grandeur & plus de bassesse dans l'homme.

Le commun des hommes...

Ceux qui sont plus elevés...

Les Philosophes.

Ils estonnent le commun des hommes.

Les Chrétiens. Ils estonnent les Philosophes!

Qui s'estonnera donc de voir que la Religion ne face que connoître à fonds ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumiere?

¶ *CA. P. R. Grandeur & misere.*

La misere se concludant de la grandeur, & la grandeur de la misere, les uns ont conclu la misere d'autant plus qu'ils en ont pris

pour preuve la grandeur, & les autres concluants la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misere mesme, tout ce que les uns ont peu dire pour monstrier la grandeur n'a fervy que d'un argument aux autres pour conclure la misere, puisque c'est estre d'autant plus miserable qu'on est tombé de plus haut, & les autres au contraire. Ils se font portez les uns sur les autres par un cercle sans fin, estant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumiere, ils trouvent & grandeur & misere en l'homme. En un mot l'homme connoist qu'il est miserable. Il est donc miserable puisqu'il l'est, mais il est bien grand puisqu'il le connoist.

¶ L'homme ne fait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré & tombé de son vray lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquietude & sans succés dans des tenebres impenetrables.

¶ Malgré la veue de toutes nos miseres, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons reprimer qui nous eleve.

¶ *Grandeur de l'homme.* — Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en estre mesprisés, & de n'estre pas dans l'estime d'une ame, & toute la felicité des hommes consiste dans cette estime.

¶ La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence, car quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé & commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelqu'avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce desir, & c'est la qualité la plus inefaçable du cœur de l'homme.

Et ceux qui méprisent le plus les hommes, & les égalent aux bestes, encore veulent-ils en être admirez & crus, & se contredisent à eux mêmes par leur propre sentiment, leur nature qui est plus forte que tout les convaincant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse.

¶ Bassesse de l'homme jusques à se soumettre aux bestes, jusques à les adorer.

¶ Instinct & raison, marques de deux natures.

¶ Description de l'homme. Dependance, desir d'indépendance, besoin.

¶ Contradiction. Mépris de notre être, mourir pour rien, haine de notre être.

¶ L'homme n'est ni ange ni beste, & le mal-

heur veut que qui veut faire l'ange fait la beste.

¶ Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoy n'est il heureux qu'en Dieu ?

Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoy est il si contraire à Dieu ?

¶ Contrarietés. L'homme est naturellement credule, incredule, timide, temeraire.

¶ *Nature corrompue.* — L'homme n'agit point par la raison qui fait son estre.

¶ La nature de l'homme est toute nature, *omne animal.*

Il n'y a rien qu'on ne rende naturel, il n'y a naturel qu'on ne face perdre.

¶ La vraye nature estant perdue, tout devient sa nature. Comme le veritable bien estant perdu, tout devient son veritable bien.

¶ *Misere.* — Salomon & Job ont le mieux connu & le mieux parlé de la misere de l'homme, l'un le plus heureux & l'autre le plus malheureux, l'un connoissant la vanité des plaisirs par experience, l'autre la realité des maux.

¶ Il est dangereux de trop faire veoir à l'homme combien il est egal aux bestes sans luy montrer sa grandeur, & il est encore dangereux de luy trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de luy laisser ignorer l'un & l'autre. Mais il est très avantageux de luy representer l'un & l'autre.

¶ D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas & un esprit boiteux nous irrite? A cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitions, sans cela nous en aurions pitié & non colere.

Epictete demande bien plus fortement : « Pourquoi ne nous faschons nous pas si on dit que nous avons mal à la teste, & que nous nous faschons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal ou que nous choisissons mal. » Ce qui cause cela est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la teste & que nous ne sommes pas boiteux, mais nous ne sommes pas si asseurés que nous choisissons le vray, de sorte que n'en ayant d'affurance qu'à cause que nous le voyons de toute nostre veue, quand un autre voit de toute sa veue le contraire, cela nous met en suspens & nous estonne, & encore plus quand mille autres se moquent de nostre choix, car il faut preferer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardy & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

L'homme est ainſy fait qu'à force de luy dire qu'il est un sot, il le croit, & à force de se le dire à soy mesme, on se le fait croire. Car l'homme fait luy seul une conversation interieure, qu'il importe de bien regler.

Corrumpunt bonos mores colloquia prava.
Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, & ne s'entretenir que de Dieu qu'on fait estre la verité; & ainſy on ſe la perſuade à foy meſme.

¶ Je ne ſouffrirois point qu'il repoſe en luy ny en l'autre, afin qu'eſtant ſans affiete & ſans repos...

¶ S'il ſe vante, je l'abaiſſe, ſ'il ſ'abaiſſe, je le vante & le contredis toujours, juſques à ce qu'il comprenne qu'il eſt un monſtre incomprehenſible.

¶ Penſée fait la grandeur de l'homme.

¶ *Rofeau penſant.* — Ce n'eſt point de l'eſpace que je dois chercher ma dignité, mais c'eſt du reglement de ma penſée, je n'auray pas d'avantage en poſſedant des terres. Par l'eſpace l'Univers me comprend & m'engloutit comme un point, par la penſée je le comprends.

¶ L'homme n'eſt qu'un roſeau, le plus foible de la nature, mais c'eſt un roſeau penſant, il ne faut pas que l'Univers entier ſ'arme pour l'ecraſer, une vapeur, une goutte d'eau ſuffit pour le tuer. Mais quand l'Univers l'ecraſeroit, l'homme ſeroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſçait qu'il meurt & l'avantage que l'Univers a ſur lui. L'Univers n'en fait rien.

¶ Toute noſtre dignité conſiſte donc en la

pensée, c'est de là qu'il faut nous relever & non de l'espace & de la durée, que nous ne sçaurions remplir. Travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale.

¶ La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable.

C'est donc estre misérable que de se connoître misérable, mais c'est estre grand que de connoître qu'on est misérable.

Toutes ces misères là mesmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roy depossédé.

¶ La grandeur de l'homme est si visible qu'elle se tire mesme de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme, par où nous reconnoissons que sa nature étant aujourd'huy pareille à celle des animaux, il est decheu d'une meilleure nature qui luy estoit propre autrefois.

Car qui se trouve malheureux de n'estre pas Roy, sinon un Roy depossédé? Trouvoit-on Paul Emile malheureux de n'estre plus consul, au contraire tout le monde trouvoit qu'il estoit heureux de l'avoir esté, parce que sa condition n'estoit pas de l'estre toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'estre plus Roy, parce que sa condition estoit de l'estre toujours, qu'on trouvoit estrange de ce qu'il supportoit la vie. Qui se trouve

malheureux de n'avoir qu'une bouche, & qui ne se trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil, on ne s'est peut estre jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux, mais on est inconsolable de n'en point avoir.

¶ *Perfée, Roy de Macedoine.* — Paul Émile en reprochoit à Perfée de ce qu'il ne se tuoit pas.

¶ On n'est pas misérable sans sentiment, une maison ruinée ne l'est pas. Il n'y a que l'homme de misérable. *Ego vir videns.*

¶ C'est donc la pensée qui fait l'estre de l'homme, & sans quoi on ne peut le concevoir. Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? est-ce le bras? est-ce la chair? est-ce le sang? on verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

¶ Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, teste, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la teste est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce seroit une pierre ou une brute.

¶ L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité & tout son mérite, & tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soy & par son auteur & sa fin.

Or à quoy pense le monde, jamais à cela, mais à dancer, à jouer du luth, à chanter, à

faire des vers, à courir la bague, &c., à se battre, à se faire Roy, sans penser à ce que c'est qu'estre Roy & qu'estre homme.

¶ *Pensée.* — Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée, qu'elle est fotte?

¶ La pensée est donc une chose admirable & incomparable par sa nature. Il falloit qu'elle eust d'estranges defauts pour estre mesprisable, mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule.

Qu'elle est grande par sa nature, qu'elle est basse par ses defauts!

¶ *Contrariétés.* (*Après avoir montré la bassesse & la grandeur de l'homme.*) — Que l'homme maintenant s'estime son prix, qu'il s'ayme, car il y a en luy une nature capable de bien, mais qu'il n'ayme pas pour cela les bassesses qui y sont, qu'il se mesprise, parce que cette capacité est vuide, mais qu'il ne mesprise pas pour cela cette capacité naturelle; qu'il se hayße, qu'il s'ayme, il a en lui la capacité de connoître la verité & d'estre heureux, mais il n'a point de verité ou constante ou satisfaisante.

Je voudrois donc porter l'homme à desirer d'en trouver, à estre prest & degagé des passions pour la suivre où il la trouvera, sçachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions. Je voudrois bien qu'il

haït en soy la concupiscence qui le determine d'elle mesme, afin qu'elle ne l'aveuglast point pour faire son choix, & qu'elle ne l'arrestast point quand il aura choisy.

¶ Je blasme egalement & ceux qui prennent party de louer l'homme & ceux qui le prennent de le blâmer & ceux qui le prennent de se divertir, & je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gemissant.

¶ Les stoïques disent : « Rentrez au dedans de vous mesmes, c'est là où vous trouverez vostre repos. » Et cela n'est pas vray. Les autres disent : « Sortez en dehors, recherchez le bonheur en vous divertissant. » Et cela n'est pas vray. Les maladies viennent.

Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous. Il est en Dieu & hors & dans nous.





DES PUISSANCES TROMPEUSES.
DE L'IMAGINATION.



Es puissances trompeuses. — L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle & ineffaçable sans la grace. Rien ne luy montre la verité. Tout l'abuse, ces deux principes de verités, la Raïson & les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincerité, s'abusent reciproquement l'un l'autre, les sens abusent la raïson par de fausses apparences, & cette mesme piperie qu'ils apportent à la raïson, ils la recoivent d'elle à leur tour, elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens & leur font des impressions fausses. Ils mentent & se trompent à l'envy.

Mais outre ces erreurs qui viennent par accident & par un manque d'intelligence, avec ces facultés heterogenes... (*Il faut com-*

mencer par là le chapitre des puissances trompeuses.)

¶ *Imagination.* — C'est cette partie decevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur & de fausseté, & d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle seroit regle infaillible de verité, si elle l'estoit infaillible du mensonge. Mais estant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du mesme caractère le vray & le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages, & c'est parmy eux que l'imagination a le grand dont de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaist à la controller & à la dominer, pour monstrier combien elle peut en toutes choses, a estably dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, elle fait croire, douter, nyer la raison; elle suspend les sens, elle les fait sentir, elle a ses fous & ses sages, & rien ne nous depite davantage que de voir qu'elle remplit ses hostes d'une satisfaction bien autrement pleine & entiere que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux mesmes que les prudents ne se

peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse & confiance, les autres avec crainte & défiance, & cette gayeté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend heureux, à l'envy de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation, qui donne le respect & la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux loix, aux grands, sinon cette faculté imaginative? Combien toutes les richesses de la terre [sont] insuffisantes sans son consentement.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure & sublime, & qu'il juge des choses dans leur nature sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant l'égalité, la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prest à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paroître, que la nature lui aye donné une voix enrouée & un tour de visage bizarre,

que son barbier l'ayt mal rasé, si le hazard l'a encore barbouillé de furecroyt, quelque grandes verités qu'il anonce, je parie la perte de la gravité de nostre senateur.

Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au deffous un precipice, quoyque sa raison le convainque de sa seureté, son imagination prevaudra. Plusieurs n'en scauroyent soutenir la pensée sans pâlir & suer.

Je ne veux pas rapporter tous ses effets. Qui ne sçait que la vue de chats, de rats, l'ecrasement d'un charbon, &c., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages & change un discours & un poeme de force.

L'affection ou la haine changent la justice de face. Et combien un avocat bien payé par avance trouve-il plus juste la cause qu'il plaide, combien son geste hardy le faict-il paroistre meilleur aux juges dupés par cette apparence! Plaissante raison qu'un vent manie, & à tout sens.

Je rapporterois presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par ses secouffes. Car la raison a esté obligée de ceder, & la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a temerairement introduits en chaque lieu.

Nos magistrats ont bien connu ce mis-

tere. Leurs robes rouges, leur hermine, dont ils s'emaillottent en chafourés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste estoit fort nécessaire, & si les medecins n'avoient des soutanes & des mules, & que les docteurs n'eussent des bonnets quarrés & des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroient dupé le monde, qui ne peut resister à cette monstre si authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas deguifés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'establissent par la force, les autres par grimasse.

C'est ainfi que nos Roys n'ont pas recherché ces deguifements, ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paroître tels, mais ils se sont accompagnés de gardes, de halebardes. Ces trognes armées qui n'ont de mains & de force que pour eux, les trompettes & les tambours qui marchent au devant, & ces legions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudroit avoir une raison bien epurée pour regarder comme un autre homme le grand Seigneur environné dans son superbe ferrail de quarante mil janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane & le bonnet en teste, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

/ S'ils avoyent la véritable justice & si les medecins avoyent le vray art de guerir, ils n'auroyent que faire de bonnets quarrés, la majesté de ces sciences seroit assez venerable d'elle mesme, mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments, qui frappent l'imagination à laquelle ils ont afaire, & par là en effet ils s'attirent le respect.

— L'imagination dispose de tout, elle fait la beauté, la justice, & le bonheur qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connois que le tiltre, qui vaut luy seul bien des livres : *d'ell opinione Regina d'el mondo*. J'y souscris sans le connoître sauf le mal s'il y en a.

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous estre donnée exprés pour nous induire à une erreur necessaire. Nous en avons bien d'autres principes.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser, les charmes de la nouveauté ont le mesme pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir temerairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu? qu'il paroisse & qu'il le prouve. Il n'y a principe quelque naturel qu'il puisse estre mesme depuis l'enfance, qu'on ne fasse

subtiles que nos instrumens sont trop mouffes pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe & appuyent tout autour plus sur le faux que sur le vray.

¶ Guerre intestine de l'homme entre la raison & les passions.

S'il n'avoit que la raison sans passions...

S'il n'avoit que les passions sans raison...

Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut estre sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Ainſy il est toujours divisé & contraire à luy meſme.

¶ La couſtume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers & de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect & la terreur, fait que leur viſage, quand il est quelques fois seul & sans ses accompagnemens, imprime dans leurs ſujets le respect & la terreur, parce qu'on ne ſepare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs ſuites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde qui ne ſçait pas que ceſt effect vient de ceſte couſtume, croit qu'il vient d'une force naturelle & de là viennent ces mots : « Le caractère de la divinité est empraint sur son viſage, &c. »

¶ La puissance des Roys est fondée sur la raison & sur la folie du peuple, & bien plus sur la folie. La plus grande & importante

chose du monde a pour fondement la foiblesse, & ce fondement là est admirablement feur, car il n'y a rien de plus feur que cela, que le peuple fera foible, ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

¶ Le chancelier est grave & revestu d'ornemens, car son poste est faux, & non le Roy, il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, medecins, &c., n'ont que l'imagination.

¶ L'empire fondé sur l'opinion & l'imagination regne quelque temps, & cest empire est doux & volontaire, celui de la force regne toujours. Ainsi l'opinion est comme la Reine du monde, mais la force en est le Tiran.

¶ La force est la Reine du monde & non pas l'opinion, mais l'opinion est celle qui use de la force.

C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle, selon nostre opinion. Pourquoi, parce que qui voudra danser sur la corde fera seul, & je feray une cabale plus forte de gens, qui diront que cela n'est pas seant.

¶ Les cordes qu'attache le respect des uns envers les autres, en general sont cordes de necessité, car il faut qu'il y ayt differends degrés, tous les hommes voulants dominer & tous ne le pouvans pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençants à se former. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus foible, & qu'enfin il y ayt un party dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maistres qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succedera comme il plaist, les uns le remettent à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, &c.

Et c'est là où l'imagination commence à jouer son roolle, jusques là le pouvoir force le fait, icy c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain party, en France des gentilshommes, en Suisse des roturiers, &c.

Ces cordes qui attachent donc le respect à tel & à tel en particulier sont des cordes d'imagination.

¶ Notre imagination nous grossit si fort le tems present à force d'y faire des reflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire reflexion, que nous faisons de l'éternité un neant, & du neant une éternité, & tout cela a ses racines si vives en nous, que toute nostre raison ne nous en peut défendre & que...

¶ L'imagination grossit les petits objets jusqu'à en remplir nostre ame, par une estimation fantastique, & par une insolence

temeraire, elle amoindrit les grands jusques à sa mesure comme en parlant de Dieu.

¶ Les choses qui nous tiennent le plus comme de cacher son peu de bien, ce n'est souvent presque rien. C'est un neant que nostre imagination grossit en montagne, un autre tour d'imagination nous le fait decouvrir sans peine.

¶ Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

¶ Les enfans qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé, ce sont des enfans, mais le moyen que ce qui est si foible estant enfant soict bien fort estant plus agé. On ne fait que changer de fantaisie.

¶ Tout ce qui se perfectionne par progrès, perit aussi par progrès. Tout ce qui a esté foible ne peut jamais estre absolument fort. On a beau dire : *Il est cru, il est changé.* Il est aussi le mesme.

¶ Ma fantaisie me fait hayr un qui souffre en mangeant. La fantaisie a grand poids. Que profiterez-vous de là, que vous suivrez ce poids à cause qu'il est naturel? Non. Mais que vous y resisterez.

¶ *La prevention induisant en erreur.* — C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne deliberer que des moyens, & point de la fin. Chacun songe comme il s'aquitera de sa

condition, mais pour le choix de la condition & de la patrie, le sort nous le donne.

C'est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d'heretiques, d'infidelles suivre le train de leurs peres, par cette seule raison qu'ils ont esté prevenus chacun que c'est le meilleur. Et c'est ce qui determine chacun à chaque condition de ferrurier, soldat, &c.

C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Provence.

¶ *Ferox gens, nullam esse vitam sine armis rati.* Ils ayment mieux la mort que la paix, les autres ayment mieux la mort que la guerre.

Toute opinion peut estre preferable à la vie, dont l'amour paroist si fort & si naturel.

¶ *Pensées.* — Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme, que de vocations! & par quel hazard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouy estimer. Talon bien tourné.

¶ *Talon de foulie.* — O que cela est bien tourné, que voilà un habile ouvrier, que ce soldat est hardy! Voilà la source de nos inclinations & du choix des conditions. Que celui là boit bien, que celui là boit peu, voilà ce qui fait les gens sobres & ivrognes, soldats, poltrons, &c.

¶ *La gloire.* — L'admiration gaste tout dès l'enfance. O que cela est bien dit, o qu'il a bien fait, qu'il est sage, &c.

Les enfans de P. R. auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie & de gloire, tombent dans la nonchallance.

¶ *Gloire.* — Les bestes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point son compaignon, ce n'est pas qu'il n'y ayt entre eux de l'emulation à la course, mais c'est sans consequence, car, estant à l'estable, le plus pesant & plus mal taillé n'en cede pas son avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur face. Leur vertu se satisfait d'elle même.

¶ Premier degré : estre blasmé en faisant mal, & loué en faisant bien. Second degré : n'estre ni loué ni blasmé.

¶ Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire (comme page 184) elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas esté tout affait cachées, puisqu'elles ont esté sceües, & quoy qu'on ayt fait ce qu'on a pu pour les cacher, ce peut par où elles ont parues gaste tout, car c'est là le plus beau de les avoir voulu cacher.

¶ Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous & en nostre propre estre, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir & à conserver cet estre imaginaire, & nous negligons le véritable.

Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empresserons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination, nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre, & nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui là feroit infame.

¶ *Mestiers.* — La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque objet qu'on l'attache même à la mort, on l'aime.

¶ Le mal est aisé, il y en a une infinité, le bien presque unique. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien, & souvent on fait passer pour bien à cette marque ce mal particulier. Il faut même une grandeur extraordinaire d'ame pour y arriver, aussi bien qu'au bien.

¶ Nous sommes si presomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains, que l'estime de 5 ou 6 personnes qui nous environnent nous amuse & nous contente.

¶ La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cui-

finier, un crocheteur se vante & veut avoir ses admirateurs, & les philosophes mesme en veulent. Et ceux qui escrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien escrit, & ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir leu, & moy qui escrits cecy, ay peut-estre cette envie, & peut-estre que ceux qui le liront...

¶ Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y estre estimé. Mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps fault-il? Un temps proportionné à nostre durée vaine & chetive.

¶ Condition de l'homme : inconstance, ennuy, inquietude.

¶ Qui voudra connoistre à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considerer les causes & les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sçay quoy* (Corneille), & les effets en sont effroyables. Ce *je ne sçay quoy*, si peu de chose qu'on ne peut le reconnoistre, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.

Le nez de Cleopatre, s'il eust esté plus court, toute la face de la terre auroit changé.

¶ Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considerer quelle cause & quels effets de l'amour, car tout l'univers en est changé, le nez de Cleopatre.

¶ *Vanité.* — La cause & les effets de l'amour. Cleopatre.

¶ L'orgueil contrepose & emporte toutes les miseres. Voilà un etrange monstre, & un egarement bien visible. Le voilà tombé de sa place, il la cherche avec inquietude. C'est ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée.

¶ *Contradiction.* — Orgueil, contreposant toutes les miseres. Ou il cache ses miseres; ou s'il les decouvre, il se glorifie de les connoître.

¶ *Du desir d'estre estimé de ceus avec qui on est.* — L'orgueil nous tient d'une possession sy naturelle au milieu de nos miseres, erreurs, &c. Nous perdons encore la vie avec joie, pourveu que on en parle.

Vanité, jeu, chasse, visite, comedies faulses, perpetuité de nom.

¶ *Orgueil.* — Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyageroit pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire & pour le seul plaisir de voir, sans esperence d'en jamais communiquer.





*DE LA JUSTICE.
COUTUMES ET PREJUGÉS.*



UR quoy fondera il l'économie du monde qu'il veut gouverner? Sera ce sur le caprice de chaque particulier? quelle confusion. Sera ce sur la justice? il l'ignore.

Certainement s'il la connoissoit, il n'auroit pas establi cette maxime, la plus generale de toutes celles qui sont parmy les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays, l'éclat de la véritable équité auroit assujetti tous les peuples, & les législateurs n'auroient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies & les caprices des Perses & Alemants. On la verroit plantée par tous les États du monde & dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité, en changeant de cli-

mat. Trois degrés d'elevation du pole renversent toute la jurisprudence, un meridien decide de la verité, en peu d'années de possession, les loix fondamentales changent, le droit a ses epoques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une riviere borne! Verité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coustumes, mais qu'elle reside dans les loix naturelles connues en tous pays. Certainement ils le soutiendroyent opiniastrément, si la temerité du hazard qui a semé les loix humaines en avoit rencontré au moins une qui fut universelle, mais la plaisanterie est telle, que le caprice des hommes s'est si bien diversifié, qu'il n'y en a point.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfans & des peres, tout a eu sa placè entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisants, qu'un homme ayt droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau, & que son prince a querelle contre le mien, quoyque je n'en aye aucune avec luy? Il y a sans doute des loix naturelles, mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil anplius nostrum est, quod nostrum dicimus, artis est. Ex senatusconsultis & plebiscitis crimina exercentur. Ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur, l'autre la commodité du souverain, l'autre la coutume présente, & c'est le plus seur : rien suivant la seule raison n'est juste de foy, tout branle avec le temps, la coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue. C'est le fondement mystique de son autorité, qui la ramene à son principe, l'aneantit. Rien n'est si fautif que ces loix qui redressent les fautes. Qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loy : elle est toute ramassée en foy, elle est loy & rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si foible & si léger, que, s'il n'est accoustumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siecle luy ayt tant acquis de pompe & de reverence. L'art de fronder, bouleverser les Estatz, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité & de justice. Il faut, dit-on, recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Estat, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu seur pour tout perdre, rien ne sera juste à cette balance, cependant le peuple presse aysement l'oreille à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le reconnoissent, & les grands en profitent à

la ruine, & à celle de ces curieux examinateurs des coustumes receues. C'est pourquoy le plus sage des législateurs disoit que pour le bien des hommes il faut souvent les piper, & un autre bon politique : *Cum veritatem qua liberetur ignoret, expedit quod fallatur*. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation, elle a esté introduitte autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle & en cacher le commencement si on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin.

¶ J'ay passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avoit une justice, & en cela je ne me trompois pas; car il y en a selon que Dieu nous la veult reveler. Mais je ne le prenois pas ainſy, & c'est en quoy je me trompois; car je croyois que nostre justice estoit essentiellement juste & que j'avois de quoy la connoître & en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faulte de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moy, & puis des autres. J'ai veu en tous les pays des hommes changeants, & ainſy après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ay connu que nostre nature n'estoit qu'un continuel changement & je n'ay plus changé depuis; & si je changeois, je confirmerois mon opinion. Le pirronien Archefilas qui redevint dogmatique.

¶ Les choses du monde les plus deraïso-

nables deviennent les plus raisonnables à cause du dereglement des hommes. Qu'i a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un estat le premier fils d'une reyne, l'on ne choisit pas pour gouverner un bateau celuy des voyageurs qui est de meilleure maison, cette loi seroit ridicule & injuste, mais parce qu'ils le font & le feront tousjours, elle devient raisonnable & juste, car qui choisira-on, le plus vertueux & le plus habille? Nous voilà incontinent aux mains, chacun pretend estre ce plus vertueux & ce plus habille. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roy. Cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux.

¶ Ceux qui sont dans le dereglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'esloignent de la nature & ils la croient suivre, comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuyent. Le langage est pareil de tous costés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau, mais où prendrons-nous un port dans la morale?

¶ Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le debordement, nul n'y semble aller, celuy qui s'arreste fait

remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

¶ La justice est ce qui est estably & ainſy toutes nos loix establies ſeront neceſſairement tenues pour juſtes ſans eſtre examinées, puis- qu'elles ſont establies.

Justice. — Comme la mode fait l'agrée- ment, auſſy fait-elle la juſtice.

¶ Qu'eſt-ce que nos principes naturels, ſinon nos principes accouſtumés? Et dans les enfans ceux qu'ils ont reçu de la couſtume de leurs peres, comme la chaſſe dans les animaux?

Une differente couſtume en donnera d'autres principes naturels. Cela ſe voit par experience, & ſ'il y en a d'ineffaçables à la couſtume, il y en a auſſi de la couſtume contre la nature, ineffaçables à la nature & à une ſeconde couſtume. Cela deſpend de la diſpoſition.

¶ Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne ſ'efface. Quelle eſt donc cette nature ſujette à eſtre effacée? La couſtume eſt une ſeconde nature qui deſtruit la premiere. Mais qu'eſt-ce que nature, pourquoy la couſtume n'eſt-elle pas naturelle? J'ai grand peur que cette nature ne ſoit elle meſme qu'une premiere couſtume, comme la couſtume eſt une ſeconde nature.

¶ Montagne a tort, la couſtume ne doit

estre suivie que parce qu'elle est coustume, & non parce qu'elle soit raisonnable ou juste, mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste. Sinon il ne la suivroit plus, quoyqu'elle fut coustume. Car on ne veut estre assujetty qu'à la raison ou à la justice. La coustume sans cela passeroit pour tyrannie, mais l'empire de la raison & de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la delectation. Ce sont les principes naturels à l'homme.

Il seroit donc bon qu'on obeit aux loix & coustumes, parce qu'elles sont loix, qu'il sceut qu'il n'y en a aucune vraie & juste à introduire, que nous n'y connoissons rien & qu'ainsy il faut seulement suivre les regees, par ce moyen on ne les quitteroit jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine, & ainsy comme il croit que la verité se peut trouver, & qu'elle est dans les loix & coustumes, il les croit, & prend leur antiquité comme une preuve de leur verité (& non de leur seule autorité sans verité). Ainsy il y obeit, mais il est sujet à se revolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien, ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain costé.

¶ *Injustice.* — La jurisdiction ne se donne pas pour [le] juridiciant, mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple,

mais le peuple a trop de croyance en vous, cela ne luy nuira pas & peut vous servir. Il faut donc le publier. *Pasce oves meas, non tuas.* Vous me devez pasture.

¶ *Injustice.* — Il est dangereux de dire au peuple que les loix ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoy il luy faut dire en mesme temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont loix, comme il faut obéir aux superieurs, non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont superieurs. Par là voilà toute sedition prevenue, si on peut faire entendre cela, & [ce] que [c'est] proprement que la deffinition de la justice.

¶ Si Dieu nous donnoit des maîtres de sa main, o! qu'il leur faudroit obéir de bon cœur! La necessité & les evenemens en sont infailliblement.

¶ La coustume est nostre nature. Qui s'accoustume à la foy la croit, & ne peut plus mesme craindre l'enfer, & ne croit autre chose. Qui s'accoustume à croire que le roy est terrible..., &c. Qui doute donc que, nostre ame estant accoustumée à voir nombre, espace, mouvement, croye cela & rien que cela?

¶ *Veri juris;* nous n'en avons plus, si nous en avons, nous ne prendrions pas pour regle de justice de suivre les mœurs de son pays.

C'est là que ne pouvant trouver le juste, on a trouvé le fort, &c.

¶ C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature, s'en sont faits eux mêmes auxquelles ils obeissent exactement, comme par exemple les soldats de Mahomet, les voleurs, les here-tiques, &c, & ainsy les logiciens...

Il semble que leur licence doive estre sans aucunes bornes ny barrières, voyant qu'ils en ont tant franchy de sy justes & de sy saintes.

¶ *Foiblesse.* — Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien, & ils ne scau-roient avoir de tiltre pour monstrier qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fan-taisie des hommes ny force pour le posséder seurement. Il en est de mesme de la science, car la maladie l'oste. Nous sommes incapables & de vray & de bien.

¶ Les Suisses s'offencent d'estre dits gentil-hommes, & prouvent leur roture de race pour estre jugés dignes de grands emplois.

¶ Quand il est question de juger si on doit faire la guerre & tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge & encore intéressé, ce devroit estre un tiers indifferant.

¶ « Pourquoi me tuez-vous? — Et quoy ne demeurez vous pas de l'autre costé de l'eau,

mon amy? Si vous demeuriez de ce costé, je serois un assassín & cela seroit injuste de vous tuer de la forte, mais puisque vous demeurez de l'autre costé, je suis un brave & cela est juste. »

¶ *Justice, force.* Il est juste que ce qui est juste soit suivy, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivy.

La justice sans la force est inpuissante, la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des mechans, la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice & la force, & pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnoissable & sans dispute. Ainſy on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice & a dit qu'elle estoit injuste & a dit que c'estoit elle qui estoit juste. Et ainſy ne pouvant faire que ce qui est juste fust fort, on a fait que ce qui est fort fust juste.

¶ Les seules regles universelles sont les loix du pays aux choses ordinaires, & la pluralité aux autres. D'où vient cela, de la force qui y est.

Et de là vient que les Roys, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

Sans doute l'égalité des biens est juste, mais ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste & le fort fussent ensemble & que la paix fût, qui est le souverain bien.

¶ Pourquoi fuit on la pluralité? est ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force.

Pourquoi fuit on les anciennes loix & anciennes opinions? est ce qu'elles sont les plus saines? non, mais elles sont uniques & nous ostent la racine de la diversité.

¶ *Summum jus, summa injuria.*

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible & qu'elle a la force pour se faire obéir. Cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si l'on avoit pu, l'on auroit mis la force entre les mains de la justice, mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force, & ainsi on appelle juste ce qu'il est force d'observer.

De là vient le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable droit.

Autrement on verroit la violence d'un côté

& la justice de l'autre. Fin de la 12 Provinciale.

De là vient l'injustice de la Fronde, qui eleve sa pretendue justice contre la force.

Il n'en est pas de mesme dans l'Eglise, car il y a une justice veritable & nulle violence.

¶ *Injustice.* — Que la presumption soit jointe à la misère, c'est une extreme injustice.

¶ La tyrannie consiste au desir de domination universel & hors de son ordre.

Diverses chambres de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun regne chez soy, non aylleurs. Et quelquefois il se rencontre, & le fort & le beau se battent sottement à qui fera le maistre l'un de l'autre, car leur maistrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, & leur faute est de vouloir regner partout. Rien ne le peut, non pas mesme la force, elle ne faict rien au Royaume des savans, elle n'est maistresse que des actions extérieures.

Tyrannie. — Ainſy ces discours sont faux & tyranniques : « Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aymer. Je suis... »

// La tyrannie est de vouloir avoir par une voye ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend differents devoirs aux differens merites, devoir d'amour à l'agrement, devoir de crainte à la force, devoir de creance à la science.

On doit rendre ces devoirs là, on est injuste de les refuser, & injuste d'en demander d'autres. Et c'est de mesme estre faux & tyrannique de dire : « Il n'est pas fort, donc je ne l'estimeray pas, il n'est pas habile, donc je ne le craindray pas. »

¶ Il est nécessaire qu'il y ayt de l'inegalité parmy les hommes, cela est vray. Mais cela estant accordé, voilà la porte ouverte non-seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie.

Il est nécessaire de relascher un peu l'esprit, mais cela ouvre la porte aux plus grands debordements.

Qu'on en marque les limites. — Il n'y a point de bornes dans les choses, les loix y en veulent mettre, & l'esprit ne peut le souffrir.

¶ *Mien, tien.* — « Ce chien est à moy, disoyent ces pauvres enfants, c'est là ma place au soleil. » Voilà le commencement & l'image de l'usurpation de toute la terre.

¶ Que la noblesse est un grand avantage, qui dès 18 ans met un homme en passe, connu & respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à 50 ans. C'est 30 ans gagnés sans peine.

¶ C'est l'effect de la force, non de la coustume. Car ceux qui sont capables d'inventer sont rares, les plus forts en nombre ne

veullent que suivre, & refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions, & s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir & à mespriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneroient des coups de bastons. Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité, ou qu'on se contente en soy mesme.

¶ *Raison des effets.* — Cela est admirable, on ne veut pas que j'honore un homme vestu de brocatelle, & suivy de sept ou 8 laquais ! Et quoy il me fera donner les estrivieres, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. C'est bien de mesme que un cheval bien enharnaché à l'egard d'un autre. Montagne est plaissant de ne pas voir quelle difference il y a & d'admirer qu'on y en trouve & d'en demander la raison : « *De vray*, dict-il, *d'où vient, &c....* »

¶ Quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet quarré d'un premier president, & le fait voler par la fenestre.

// ¶ *Injustice.* — Ils n'ont pas trouvé d'autre moyen de satisfaire la concupiscence sans faire tort aux autres.

¶ Grandeur de l'homme dans sa concupiscence mesme, d'en avoir sceu tirer un reglement admirable & en avoir fait un tableau de la charité.

¶ *Grandeur.* — Les raisons des effets mar-

quent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre.

¶ *Raison des effets.* — La concupiscence & la force sont les sources de toutes nos actions. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

¶ On a fondé & tiré de la concupiscence des regles admirables de police, de morale & de justice.

Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum*, n'est que couvert, il n'est pas ôté.

¶ Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servy comme on a peu de la concupissance pour la faire servir au bien public, mais ce n'est que feinte & une fausse image de la charité, car au fond ce n'est que haine.

¶ Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence. Au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce tesmoignage d'amitié & à s'attirer la reputation de tendresse sans rien donner.

Le peuple a les opinions très saines. Par exemple :

1. D'avoir choisi le divertissement & la chasse plustost que la poésie. Les demy savans s'en moquent & triomphent à monstrier là dessus la folie du monde, mais par une raison qu'ils ne penetrent pas, on a raison.

2. D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien. Le monde triomphe encore à montrer combien cela est deraisonnable, mais cela est très raisonnable. (Cannibales se rient d'un enfant Roy.)

3. De s'offencer pour avoir reçu un soufflet, ou de tant desirer la gloire.

Mais cela est très souhaitable à cause des autres biens essentiels qui y sont joints, & un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures & de nécessités.

4. Travailler pour l'incertain, aller sur la mer, passer sur une planche.

¶ *Opinions du peuple saines.* — Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont seures, si on veut récompenser les merites, car tous diront qu'ils meritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand ni si seur.

¶ *Opinions du peuple saines.* — Être brave n'est pas trop vain, car c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour foy. C'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, &c.; par son rabat, le fil, le passément, &c. Or, ce n'est pas une simple superficie ni un simple har-nois, d'avoir plusieurs bras.

Plus on a de bras, plus on est fort. Être brave, c'est montrer sa force.

¶ *Raison des effets.* — Renversement continu du pour au contre.

Nous avons donc montré que l'homme est vain, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles. Et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, & qu'ainsi toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit. Et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisoit celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, & montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ces opinions soient saines, parce que il n'en sent pas la vérité où elle est, & que la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très fausses & très malsaines.

¶ *Raison des effets.* — Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion, car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa teste, car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent.

Ainsi, il est vrai qu'il faut honorer les gentilhommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, &c.

¶ *Raison des effets.* — Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les

demy habiles les mesprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hazard. Les habiles les honorent non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derriere. Les devots qui ont plus de zele que de science les mesprisent malgré cette consideration qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumiere que la pieté leur donne, mais les Chrestiens parfaits les honorent par une autre lumiere superieure. Ainsy se vont les opinions fucedants du pour au contre, selon qu'on a de lumiere.

¶ Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'exterieur, plustost que par les qualitez interieures! Qui passera de nous deux? qui cederà la place à l'autre? Le moins habile? mais je suis aussy habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ay qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moy à ceder, & je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

¶ Le respect est : « Incomodez-vous. » Cela est vain en apparence, mais très juste; car c'est dire : « Je m'incomoderois bien si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve. » Outre que le respect est pour distinguer les grands. Or si le respect estoit d'estre en fautueil, on respecteroit tout

le monde & ainſy on ne diſtingeroit pas, mais eſtant incommodé, on diſtinge fort bien.

¶ *Raiſon des effets.* — Il faut avoir une penſée de derriere & juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple.

¶ *Roy & tyran.* — J'auray auſſy mes penſées de derriere la teſte. Je prendray garde à chaque voyage.

¶ *Raiſon des effets.* — Epictete. Ceux qui diſent : « Vous avez mal à la teſte, » ce n'eſt pas de meſme. On eſt aſſeuré de la ſanté & non pas de la juſtice & en effet la ſienne eſtoit une niaiserie.

Et cependant il la croyoit demonſtrative en diſant : ou en noſtre puiſſance ou non.

Mais il ne s'apercevoit pas qu'il n'eſt pas en noſtre pouvoir de regler le coeur & il avoit tort de le conclure de ce qu'il y avoit des Chreſtiens.

¶ *Raiſon des effets.* — La foibleſſe de l'homme eſt la cauſe de tant de beautés qu'on eſtablit, comme de ſçavoir bien jouer du luth.

Ce n'eſt un mal qu'à cauſe de noſtre foibleſſe.





FOIBLESSE, INQUIETUDE
ET DÉFAUTS DE L'HOMME.



ISERE de l'homme. — Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hafter son cours; ou nous rapelons le passé, pour l'arrester comme trop prompt, si imprudens que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, & ne pensons point au seul qui nous appartient & si vains que nous songeons à celui qui n'est plus rien, & eschapons sans reflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse, nous le cachons à nostre vue, parce qu'il nous afflige, & s'il nous est agreable, nous regrettons de le voir eschaper, nous taschons de le soutenir par l'avenir, & pensons à disposer les choses qui ne sont pas en nostre puissance, pour un temps où

nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, & si nous y pensons ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin, le passé & le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, & nous disposants toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

¶ Nous sommes si malheureux que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal, ce que mille choses peuvent faire & font à toute heure. [Qui] auroit trouvé le secret de se rejouir du bien sans se fâcher du mal contraire auroit trouvé le point, c'est le mouvement perpétuel.

¶ Notre nature est dans le mouvement, le repos entier est la mort.

¶ Quand on se porte bien, on admire comment on pourroit faire si on estoit malade, quand on l'est on prend médecine gayement, le mal y refout. On n'a plus les passions & les desirs de divertissements & de promenades, que la santé donnoit & qui sont incompatibles avec les nécessitez de la maladie. La nature donne alors des passions & des

desirs conformes à l'estat present. Il n'y a que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes & non pas la nature, qui nous troublent, parce qu'elles joignent à l'estat où nous sommes les passions de l'estat où nous ne sommes pas.

La nature nous rendant tousjours malheureux en tous estats, nos desirs nous figurent un estat heureux parce qu'ils joignent à l'estat où nous sommes les plaisirs de l'estat où nous ne sommes pas, & quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres desirs conformes à ce nouvel estat.

Il faut particulariser cette proposition generale...

¶ Quelle difference entre un foldat & un chartreux, quant à l'obeissance? Car ils sont également obeissants & dependants & dans des exercices également penibles, mais le foldat espere toujours devenir maistre & ne le devient jamais, car les capitaines & princes mêmes sont toujours esclaves & dependants, mais il l'espere toujours & travaille toujours à y venir, au lieu que le chartreux fait veu de n'estre jamais que dependant. Ainsy ils ne different pas dans la servitude perpetuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'esperance, que l'un a toujours & l'autre jamais.

¶ L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a

pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intemperants. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que luy, & il semble excusable de n'être pas plus vicieux que luy. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes quand on se voit dans les vices de ces grands hommes, & cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple, car quelque élevés qu'ils soyent, si sont ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tous abstraits de nostre société, non, non. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la teste plus élevée, mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau & s'appuyent sur la même terre, & par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bestes.

¶ Les grands & les petits ont mêmes accidens & mêmes faiblesses & mêmes passions, mais l'un est au haut de la roue & l'autre près du centre, & ainsi moins agité par les mêmes mouvements.

¶ Qui auroit eu l'amitié du Roy d'Angleterre, du Roy de Poulogne & de la Reine de Suede, auroit il cru manquer de retraite & d'asile au monde?

¶ L'homme est plein de besoins. Il n'ayme que ceux qui peuvent les remplir tous. « C'est un bon mathématicien, » dit-on. Mais je n'ay que faire de mathématiques, il me prendroit pour une proposition. « C'est un bon guerrier. » Il me prendroit pour une place assiégée. Il faut donc un honneste homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement.

¶ Ils disent que les éclipses presagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires, de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent, au lieu que s'ils disoient qu'elles presagent bonheur, ils mentiroient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares, ainſy ils manquent peu souvent à deviner.

¶ Nous sommes plaisans de nous reposer dans la société de nos semblables, misérables comme nous, impuissans comme nous, ils ne nous ayderont pas, on mourra seul. Il faut donc faire comme si on estoit seul, & alors bastiroit on des maisons superbes, &c. ? On chercheroit la vérité sans hésiter, & si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes, que la recherche de la vérité.

¶ Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la teste, & en voilà pour jamais.

¶ Je sens que je puis n'avoir point esté, car le moy consiste dans ma pensée ; donc moy qui pense n'aurois point esté, si ma mere eût esté tuée avant que j'eusse esté animé. Donc je ne suis pas un estre nécessaire. Je ne suis pas aussy eternal, ny infiny, mais je vois bien qu'il y a dans la nature un estre nécessaire, eternal & infiny.

¶ Comme les duchés & Royautés & magistratures sont reelles & nécessaires (à cause de ce que la force regle tout), il y en a partout & toujours. Mais parce que ce n'est que fantaisie qui fait qu'un tel ou telle le soit, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier, &c.

¶ Cromvueil alloit ravager toute la Chrestienté, la famille royale estoit perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretaire. Rome mesme alloit trembler sous luy, mais ce petit gravier s'estant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix & le roy restably.

¶ *Pyrrhonisme.* — L'extreme esprit est accusé de folie, comme l'extreme défaut. Rien que la mediocrité n'est bon. C'est la pluralité qui a estably cela, & qui mord quiconque s'en eschappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstineray pas, je consens bien qu'on m'y mette, & me refuse d'estre au bas bout, non pas parce qu'il est

bas, mais parce qu'il est bout, car je refuserois de mesme qu'on me mist au haut. C'est fortir de l'humanité que de fortir du milieu. La grandeur de l'ame humaine consiste à favoir s'y tenir, tant s'en faut que la grandeur soit à en fortir, qu'elle est à n'en point fortir.

¶ Les discours d'humilité sont matiere d'orgueil aux gens glorieux & d'humilité aux humbles. Ainſy ceux de pyrronisme sont matiere d'affirmation aux affirmatifs, peu parlent de l'humilité humblement, peu de la chasteté chastement, peu du pyrronisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, & nous cachons & nous deguifons à nous mesmes.

¶ Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui en ostant le tronc s'emportent comme des branches.

¶ Car il ne faut pas se meconnoistre, nous sommes automate autant qu'esprit & de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule demonstration. Combien y a il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit, la coustume fait nos preuves les plus fortes & les plus crues, elle incline l'automate, qui entraïne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a desmontré qu'il sera demain jour, & que nous mourrons & qu'y a il de plus cru ? C'est

donc la coutume qui nous en persuade, c'est elle qui fait tant de Chrestiens, c'est elle qui fait les Turcs, les payens, les mestiers, les soldats, &c. Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu où est la verité, afin de nous abreuver & nous teindre de cette creance, qui nous eschappe à toute heure, car d'en avoir toujours les preuves presentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquerir une creance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre ame y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, & que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pieces, l'esprit par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie, & l'automate par la coustume, & en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire.

Inclina cor meum, Deus.

¶ L'esprit croit naturellement & la volonté ayme naturellement, de sorte que faute de vrays objets il faut qu'ils s'attachent aux faux.

¶ *Eritis sicut dii, scientes bonum & malum.*
Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela est bon ou mauvais, & s'affligeant ou se rejouissant trop des evenements.

¶ Quoyque les personnes n'ayent point d'intereſt à ce qu'elles diſent, il ne faut pas conclure de là abſolument qu'ils ne mentent point, car il y a des gens qui mentent ſimplement pour mentir.

¶ Les hommes ſont ſi neceſſairement fous, que ce ſeroit eſtre fou par un autre tour de folie de n'eſtre pas fou.

¶ On ne ſ' imagine Platon & Ariſtote qu'avec de grandes robes de pedants. C'eſtoient des gens honneſtes & comme les autres, rians avec leurs amys, & quand ils ſe ſont divertis à faire leur *Loi* & leur *Politique*, ils l'ont fait en ſe jouant, c'eſtoit la partie la moins philoſophe & la moins ſerieuſe de leur vie, la plus philoſophe eſtoit de vivre ſimplement & tranquillement. S'ils ont eſcrit de politique, c'eſtoit comme pour regler un hoſpital de foux, & ſ'ils ont fait ſemblant d'en parler comme d'une grande choſe, c'eſt qu'ils ſavoient que les fous à qui ils parloyent penſoient eſtre Roys & empereurs. Ils entroient dans leurs principes pour moderer leur folie au moins mal qu'il ſe pouvoit.

¶ La choſe la plus importante à toute la vie eſt le choix du meſtier, le hazard en diſpoſe. La couſtume fait les maſſons, ſoldats, couvreurs. « C'eſt un excellent couvreur, » dit on, & en parlant des ſoldats : « Ils ſont bien fous, » dit on. Et les autres

au contraire : « Il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. » A force d'ouïr louer en l'enfance ces mestiers & mespriser tous les autres, on choisit, car naturellement on aime la verité & on hait la folie. Ces mots nous emeuvent, on ne peche qu'en l'application. Tant est grande la force de la coustume, que de ceux que la nature n'a fait qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes. Car des pays sont tous de massons, d'autres tous de soldats, &c. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coustume qui fait donc cela, car elle contraint la nature, & quelquefois la nature la surmonte, & retient l'homme dans son instinct, malgré toute coustume bonne ou mauvaise.

¶ Hommes naturellement couvreur & de toutes vocations, hormis en chambre.

¶ On n'apprend pas aux hommes à estre honnestes hommes & on leur apprend tout le reste, & ils ne se piquent jamais tant de sçavoir rien du reste comme d'estre honnestes hommes. Ils ne se piquent de sçavoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

¶ Il faut qu'on n'en puisse dire ny il est mathématicien, ny predicateur, ny eloquent, mais il est honneste homme. Cette qualité universelle me plaist seule. — Quand en

voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe. Je voudrois qu'on ne s'aperçeut d'aucune qualité que par la rencontre & l'occasion d'en user. *Ne quid nimis*, de peur qu'une qualité ne l'emporte, & ne fasse baptiser. Qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y songe alors.

¶ On ne passe point dans le monde pour se cognoître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poëte, de mathematicien, &c. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne & ne mettent guere de difference entre le mestier de poëte & celui de brodeur.

Les gens universels ne sont appelés ny poëtes ni geometres, &c.; mais ils sont tout cela & juges de tous ceus là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plustost que d'une autre, hors de la necessité de la mettre en usage. Mais alors on s'en souvient, car il est esgalement de ce caractere qu'on ne dise point d'eus qu'ils parlent bien, quant il n'est point question du langage; & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quant il en est question.

C'est donques une faulse louange qu'on donne à un homme quant on dict de luy lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poesie, & c'est une mauvaise marque, quand on n'a pas re-

cours à un homme quant il s'agit de juger de quelques vers.

¶ *Inconstance.* — Les choses ont diverses qualités & l'ame diverses inclinations, car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit d'une mesme chose.

¶ *Grandeur d'establiſſement, respect d'establiſſement.*

Le plaisir des grands est de pouvoir faire des heureux.

Le propre de la richesse est d'estre donnée libéralement.

Le propre de chaque chose doit estre cherché. Le propre de la puissance est de protéger.

¶ *St. Augustin* a veu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, &c., mais il n'a pas veu la regle des partis, qui demonstre qu'on le doit. *Montaigne* a veu qu'on s'offense d'un esprit boiteux & que la coustume peut tout, mais il n'a pas veu la raison de cet effet.

Toutes ces personnes ont veu les effects, mais ils n'ont pas veu les causes. Ils sont à l'egard de ceux qui ont decouvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'egard de ceux qui ont l'esprit. Car les effects sont comme sensibles, & les causes sont visibles

seulement à l'esprit. Et quoyque ces effets là se voyent par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporelz à l'égard de l'esprit.

¶ Un homme qui se met à la fenestre pour voir les passans, si je passe par là, puis je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non, car il ne pense pas à moy en particulier. Mais celuy qui ayme quelqu'un à cause de sa beauté, l'ayme-t-il? Non, car la petite verole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aymera plus. Et si on m'ayme pour mon jugement, pour ma memoire, m'ayme-t-on, moy? Non; car je puis perdre ces qualitez sans me perdre moy mesme. Où est donc ce *moy*, s'il n'est ny dans le corps ny dans l'ame, & comment aymer le corps ou l'ame, sinon pour ces qualitez, qui ne sont point ce qui fait le *moy*, puisqu'elles sont perissables, car aymeroit-on la substance de l'ame d'une personne abstraictement, & quelques qualitez qui y fussent? Cela ne se peut & feroit injuste. Or n'ayme donc jamais personne, mais seulement des qualitez. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges & des offices, car on n'ayme personne que pour des qualitez empruntées.))

¶ Le temps guairit les douleurs & les querelles, parce qu'on change, on n'est plus la

mesme personne. Ni l'offensant ni l'offencé ne sont plus eux mesmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit après deux generations. Ce sont encore les François, mais non les mesmes.

¶ *Inconstance & bizarrerie.* — Ne vivre que de son travail, & regner sur le plus puissant estat du monde, sont choses très opposées. Elles sont unies dans la personne du grand seigneur des Turcs.

¶ Prince à un Roy plait, parce qu'il diminue sa qualité.

¶ *Epigrammes de Martial.* — L'homme aime la malignité, mais ce n'est pas contre les borgnes ou les malheureux, mais contre les heureux superbes. On se trompe autrement.

Car la concupiscence est la source de tous nos mouvements, & l'humanité, &c.

Il faut plaire à ceux qui ont les sentimens humains & tendres.

Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les console pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien.

Ambitiosa recidet ornamenta.

¶ Je mets en fait que si tous les hommes sçavoient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y auroit pas 4 amys dans le monde, cela paroît par les querelles que causent les

rappports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

¶ Ceux qui dans de facheuses affaires ont tousjours bonne esperance, & se resjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'estre bien aises de la perte de l'affaire, & sont ravis de trouver ces pretextes d'esperance pour monstrier qu'ils s'y interessent & couvrir par la joye qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

¶ Quand la malignité a la raison de son costé, elle devient fiere, & estale la Raison en tout son lustre.

¶ Quand l'austerité ou le choix severe n'a pas reussy au vray bien, & qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fiere par ce retour.

¶ Diseur de bons mots, mauvais caractere.

¶ Voulez-vous qu'on croye du bien de vous, n'en dites pas.

¶ On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des defauts, car ils mortifient, ils apprenent qu'on a esté mesprisé, ils n'empeschent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres defauts pour l'estre. Ils preparent l'exercice de la correction, & l'exemption d'un defaut.

¶ Quand on veut reprendre avec utilité & monstrier à un autre qu'il se trompe, il

faut observer par quel costé il envisage la chose, car elle est vraye ordinairement de ce costé là & luy avouer cette verité, mais luy decouvrir le costé par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompoit pas & qu'il manquoit seulement à voir tous les costés; or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas estre trompé & peut estre que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, & de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le costé qu'il envisage, comme les apprehensions des sens sont toujours vrayes.

¶ J'avois passé longtems dans l'estude des sciences abstraites & le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avoit degousté. Quand j'ay commencé l'estude de l'homme, j'ay veu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme, & que je m'egarois plus de ma condition en y penetrant que les autres en l'ignorant. J'ay pardonné aux autres d'y peu sçavoir. Mais j'ay creu trouver au moins bien des compagnons en l'estude de l'homme, & que c'est la vraye estude qui luy est propre. J'ay esté trompé. Il y en a encore moins qui l'estudient que la geometrie. Ce n'est que manque de sçavoir estudier cela qu'on cherche le reste. Mais n'esce pas que ce n'est pas encore là la science que

l'homme doit avoir, & qu'il luy est meilleur de s'ignorer pour estre heureux?

¶ *Vanité des sciences.* — La science des choses exterieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction, mais la science des meurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences exterieures.

¶ Il y a des herbes sur la terre, nous les voyons, de la lune on ne les verroit pas. Et sur ces herbes des poils & dans ces poils de petits animaux, mais après cela, plus rien. O, presomptueux. Les mixtes sont composés d'elements, & les elements, non. O presomptueux, voicy un traict delicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas, il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux.

¶ Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle qui est la vraye sagesse de l'homme. Les sciences ont deux extremités qui se touchent, la premiere est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extremité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayants parcouru tout ce que les hommes peuvent sçavoir trouvent qu'ils ne sçavent rien; & se rencontrent en cette mesme ignorance d'où ils estoient partis, mais c'est une ignorance savante qui se connoist. Ceux

d'entre deux, qui font sortis de l'ignorance naturelle & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & font les entendus. Ceux là troublent le monde, & jugent mal de tout. Le peuple & les habiles composent le train du monde, ceux là le méprisent & sont méprisés, ils jugent mal de toutes choses, & le monde en juge bien.

¶ La nature a mis toutes ses vérités chacune en foy même. Notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel. Chacune tient sa place.

¶ *Spongia solis.* — Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il fera demain jour, &c. Mais souvent la nature nous dement, & ne s'affujettit pas à ses propres règles.

¶ La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures, les espaces de même & les nombres font bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini & d'éternel, ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini & éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment.

Ainsi il n'y a ce me semble que le nombre qui les multiplie qui soit infini.

¶ La nature s'imité. Une graine jetée en

bonne terre produit. Un principe jetté dans un bon esprit produict.

Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si differente.

Tout est fait & conduit par un mesme maistre, la racine, les branches, les fruits, les principes, les consequences.

¶ La nature agit par progrès, *itus & reditus*. Elle passe & revient, puis va plus loing, puis deux fois moins, puis plus que jamais, &c.

Le flux de la mer se fait ainfy, le soleil semble marcher ainfy.

¶ Chacun est un tout à foy mesme, car luy mort, le tout est mort pour foy. Et de la vient que chacun croit estre tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

¶ Le *moy* est hayssable, vous, Mitton, le couvrez, vous ne l'ostez pas pour cela, vous estes donc toujours hayssable.

— Point, car en agissant, comme nous le faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous hair. — Cela est vray, si on ne haïssoit dans le *moy* que le deplaisir qui nous en revient.

Mais si je le hay parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le hairay toujours.

| En un mot le *moy* a deux qualités, il est

injuste en foy, en ce qu'il se fait centre du tout, il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir, car chaque *moy* est l'ennemy & voudroit estre le tiran de tous les autres. Vous en ostez l'incomodité, mais non pas l'injustice, & ainſy vous ne le rendez pas aymable à ceux qui haïſſent l'injustice : vous ne le rendez aymable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennuy. Et ainſy vous demeurez injuste & ne pouvez plaire qu'aux injustes.

De l'Amour propre. — La nature de l'amour propre & de ce *moi* humain est de n'aimer que ſoi & de ne conſiderer que ſoi. Mais que fera il? Il ne ſçauroit empecher que cet objet qu'il aime ne ſoit plein de defauts & de miſeres, il veut être grand & il ſe voit petit, il veut être heureux & il ſe voit miſerable, il veut être parfait & il ſe voit plein d'imperfections, il veut être l'objet de l'amour & de l'eſtime des hommes & il voit que ſes defauts ne meritent que leur averſion & leur mepris. Cet embarras où il ſe trouve produit en lui la plus injuste & la plus criminelle paſſion qu'il ſoit poſſible de ſ'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette verité qui le reprend & qui le convainc de ſes defauts. Il deſireroit de l'aneantir, & ne pouvant la detruire en elle-même, il la detruit autant qu'il peut dans ſa connoiſſance & dans celle des autres, c'eſt-

à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts & aux autres & à soi-même, & qu'il ne peut souffrir qu'on les luy fasse voir ny qu'on les voye.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts, mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein & de ne les vouloir pas reconnoître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne meritent, il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions & que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne meritons.

Ainsi lorsqu'ils ne decouvrent que des imperfections & des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause, & qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous delivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connoissent & qu'ils nous mesprisent, étant juste & qu'ils nous connoissent pour ce que nous sommes, & qu'ils nous meprisent, si nous sommes meprisables.

Voilà les sentimens qui naîtroient d'un cœur qui seroit plein d'équité & de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre, en y

voyant une disposition toute contraire? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité & ceux qui nous la disent, & que nous aimons qu'ils se trompent à nôtre avantage & que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à decouvrir ses pechés indifferemment à tout le monde, elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes, mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de decouvrir le fond de son cœur & de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de defabufer & elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connoissance est dans luy comme si elle n'y estoit pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable & de plus doux? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi, & c'est une des principales raisons qui a fait revolter contre l'Eglise une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste & de-raisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il seroit juste en quelque sorte qu'il fît à l'égard de tous les hommes? Car est-il juste que nous les trompions?

Il y a differens degrés dans cette averfion pour la verité, mais on peut dire qu'elle eft dans tous en quelque degré, parce qu'elle eft infeparable de l'amour propre. C'eft cette mauvaife delicateffe qui oblige ceux qui font dans la neceffité de reprendre les autres de choifir tant de detours & de temperamens pour eviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos defauts, qu'ils faffent feffemblant de les excufer, qu'ils y mettent des louanges & des temoignages d'affection & d'eftime. Avec tout cela, cette medecine ne laiffe pas d'être amere à l'amour propre. Il en prend le moins qu'il peut & toujours avec degout & fouvent même avec un fecret depit contre ceux qui la lui prefentent.

Il arrive de là que, fi on a quelque interêt d'être aimé de nous, on s'eloigne de nous rendre un office qu'on fait nous être defa- greable, on nous traite comme nous voulons être traités, nous haiffons la verité, on nous la cache, nous voulons être flattés, on nous flatte, nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'eft ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous eleve dans le monde nous eloigne davantage de la verité, parce qu'on apprehende plus de bleffer ceux dont l'affec- tion eft plus utile & l'averfion plus dange- reufe. Un prince fera la fable de toute l'Eu-

rope, & lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas, dire la vérité est utile à celui à qui on l'a dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent, & ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand & plus ordinaire dans les plus grandes fortunes, mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle, on ne fait que s'entre-tromper & s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie, & peu d'amitiés subsisteroient, si chacun savoit ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement & sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge & hypocrisie & en soi-même & à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres, & toutes ces dispositions, si éloignées de la justice & de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

FELICITÉ DE L'HOMME
AVEC DIEU

ou

QU'IL Y A UN REPARATEUR
PAR L'ESCRITURE



PRÉFACE

DE LA SECONDE PARTIE.



ARLER de ceus qui ont traité de ceste matiere.

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'estonnerois pas de leur entreprise s'ils adressoient leurs discours aux fidelles, car il est certain [que ceus] qui ont la foy vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui ceste lumiere c'est esteinte, & dans lesquels on a dessein de la faire revivre ces personnes destituées de foy &, de grace, qui recherchant de toute leur lumiere

tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à ceste cognoissance, ne trouvent qu'obscurité & tenebres, dire à ceux là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, & qu'ils y verront Dieu à decouvert & leur donner pour toute preuve de ce grant & important sujet le cours de la lune & des planettes, & pretendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de nostre Religion sont bien foibles, & je vois par raison & par experience que rien n'est plus propre à leur en faire naistre le mespris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Escripture, qui cognoist mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché, & que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par J. C., hors duquel toute communication avec Dieu est ostée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, & cui Filius voluerit revelare.*

C'est ce que l'Escripture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceus qui cherchent Dieu le trouvent. Ce n'est point de ceste lumiere qu'on parle, *comme le jour en plain midi*. On ne dit point que ceus qui cherchent le jour en plain midi ou de l'eau dans la mer en trouveront, & ainsi il faut bien que l'evidence de Dieu ne soit pas

telle dans la nature. Auffy elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus.*

¶ Les preuves de Dieu methaphisiques sont si esloignées du raisonnement des hommes & si impliquées, qu'elles frappent peu, & quand cela serviroit à quelques-uns, cela ne serviroit que pendant l'instant qu'ils voyent ceste demonstration, mais une heure apres ils craignent de s'estre trompés.

Quod curiositate cognoverit, superbia amiserunt.

C'est ce que produit la connoissance de Dieu qui se tire sans J. C, qui est de communiquer sans mediateur avec le Dieu qu'on a connu sans mediateur.

Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par mediateur connoissent leur misere.

¶ J. C. est l'objet de tout & le centre où tout tend. Qui le connoist connoist la raison de toutes choses.

Ceux qui s'egarent ne s'egarent que manque de voir une de ces deux choses. On peut donc bien connoistre Dieu sans sa misere & sa misere sans Dieu; mais on ne peut connoistre J. C. sans connoistre tout ensemble & Dieu & sa misere.

Et c'est pourquoy je n'entreprendray pas icy de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu ou la Trinité ou l'immortalité de l'ame, ny aucune des choses de cette

nature, non seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoy convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connoissance sans J. C. est inutile & sterile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des veritez immaterielles, eternelles & dependantes d'une premiere verité en qui elles subsistent & qu'on appelle Dieu, je ne le trouveray pas beaucoup avancé pour son salut.

Le Dieu des Chrestiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des veritez geometriques & de l'ordre des elemens, c'est la part des Payens & des Epicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui'exerce sa providence sur la vie & sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent, c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chrestiens, est un Dieu d'amour & de consolation, c'est un Dieu qui remplit l'ame & le cœur de ceux qu'il possède, c'est un Dieu qui leur fait sentir interieurement leur misere & sa misericorde infinie, qui s'unit au fonds de leur ame, qui la remplit d'humilité, de joye, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que de luy mesme.

¶ Tous ceux qui cherchent Dieu hors de J. C., & qui s'arrestent dans la nature, ou ils

ne trouvent aucune lumiere qui les satisfasse ou ils arrivent à se former un moyen de connoître Dieu & de le servir sans mediateur, & par là ils tombent ou dans l'athéisme ou dans le deïsme, qui sont deux choses que la Religion chrestienne abhorre presqu'également.

¶ Le Dieu des Chrestiens est un Dieu qui fait sentir à l'ame qu'il est son unique bien, que tout son repos est en luy, qu'elle n'aura de joye qu'à l'aymer, & qui lui fait en mesme temps abhorrer les obstacles qui la retiennent & l'empeschent d'aymer Dieu de toutes ses forces. L'amour propre & la concupiscence qui l'arrestent luy sont insupportables. Ce Dieu luy fait sentir qu'elle a ce fonds d'amour propre qui la perd & que luy seul la peut guerir.

¶ La connoissance de Dieu sans celle de sa misere fait l'orgueil. La connoissance de sa misere sans celle de Dieu fait le desespoir. La connoissance de J. C. fait le milieu, parce que nous y trouvons & Dieu & notre misere.





NECESSITÉ DE RECHERCHER
LA VÉRITÉ.



SECONDE partie. Que l'homme sans la foy ne peut connoître le vray bien ny la justice.

Tous les hommes recherchent d'estre heureux. Cela est sans exception, quelque differens moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre & que les autres n'y vont pas, est ce mesme desir qui est dans tous les deux, accompagné de differentes veües. La volonté ne fait jamais la moindre demarche que vers cet object. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années jamais personne, sans la foy, n'est arrivé à ce point où tous visent continuelle-

ment. Tous se plaignent, princes, sujets, nobles, roturiers, vieux, jeunes, forts, faibles, sçavans, ignorans, sains, malades, de tous pays, de tous les temps, de tous âges & de toutes conditions.

Une espérance si longue, si continuelle & si uniforme, devoit bien nous convaincre de nostre impuissance d'arriver au bien par nos efforts, mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque delicate différence, & c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre; & ainsi, le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience nous pipe, & de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité & cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque & la trace toute vuide, & qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini & immuable, c'est à dire que par Dieu même.

Lui seul est son véritable bien, & depuis

qu'il l'a quitté, c'est une chose estrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ayt esté capable de luy en tenir la place, aistres, ciel, terre, elementz, plantes, choux, poirreaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fiebvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste. Et depuis qu'il a perdu le vray bien, tout egalement peut luy paroistre tel, jusqu'à sa destruction propre, quoyque si contraire à Dieu, à la raison & à la nature tout ensemble.

Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités & dans les sciences, les autres dans les voluptez. D'autres, qui en ont en effect plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes desirent, ne soit dans aucune des choses particulieres qui ne peuvent estre possédées que par un seul, & qui estant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'ilz n'ont pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qu'il luy appartient. Ils ont compris que le vray bien devoit estre tel, que tous pussent le posseder à la fois, sans diminution & sans envie, & que personne ne le put perdre contre son gré. Et leur raison est que ce desir estant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, & qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent...

¶ *Infiny, rien.* — Notre ame est jectée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension. Elle raisonne là dessus, & appelle cela nature, nécessité & ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infiny ne l'augmente de rien, non plus que un pied à une mesure infinie. Le finy s'aneantyt en presence de l'infiny & devient un pur neant. Ainsy nostre esprit devant Dieu, ainsy nostre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre nostre justice & celle de Dieu qu'entre l'unité & l'infiny.

Il faut que la justice de Dieu soit enorme comme sa miséricorde. Or, la justice envers les reprovés est moins enorme & doit moins choquer que la miséricorde envers les esleus.

Nous connoissons qu'il y a un infin y & ignorons sa nature. Comme nous sçavons qu'il est faux que les nombres soyent finys, donc il est vray qu'il y a un infin y en nombre, mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit inpair, car, en adjoustant l'unité, il ne change point de nature; cependant c'est un nombre & tout nombre est pair ou inpair, il est vray que cela s'entend de tout nombre finy.

Ainsy on peut bien connoistre qu'il y a un Dieu sans sçavoir ce qu'il est.

Nous connoissons donc l'existence & la

nature du finy, parce que nous sommes finys & estendus comme luy.

Nous connoissons l'existence de l'infiny & ignorons sa nature, parce qu'il a estendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connoissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce que il n'a ny estendue, ni bornes.

Mais par la foy nous connoissons son existence, par la gloire nous connoissons sa nature. Or, j'ay déjà monsté qu'on peut bien connoistre l'existence d'une chose sans connoistre sa nature.

Parlons maintenant selon les lumieres naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incomprehensible, puisque n'ayant ny parties ni bornes, il n'a nul rapport avec nous. Nous sommes donc incapables de connoistre ni ce qu'il est ni s'il est, cela estant, qui osera entreprendre de resoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à luy.

Qui blasmera donc les Chrestiens de ne pouvoir rendre raison de leur creance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison, ils declarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*, & puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas. S'ils la prouvoyent, ils ne tiendroyent pas parole : c'est en manquant de

preuves qu'ils ne manquent pas de sens. — Ouy, mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, & que cela les oste de blasme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent. — Examinons donc ce point & disons : « Dieu est, ou il n'est pas. » Mais de quel costé pencherons nous ? La raison n'y peut rien determiner. Il y a un cahos infiny qui nous separe. Il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile, que gagnerez-vous ? Par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre, par raison, vous ne pouvez defendre nul des deux.

Ne blasmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en savez rien. — Non, mais je les blasmeray d'avoir fait, non ce choix, mais un choix, car encore que celui qui prend croix & l'autre soyent en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier. —

Ouy, mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous estes anbarqué. Lequel prendrez vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous interesse le moins. Vous avez deux choses à perdre, le vray & le bien, & 2 choses à engager, vostre raison & vostre volonté, vostre connoissance & vostre beatitude, & vostre nature a deux choses à fuir, l'erreur & la misere. Vostre raison n'est pas plus blessée en choisissant l'un que l'autre,

puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé, mais votre beatitude? Pesons le gain & la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces 2 cas. Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — Cela est admirable. Ouy, il faut gager, mais je gage peut-être trop. — Voyons. Puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager, mais s'il y en avoit 3 à gagner, il faudroit jouer (puisque vous estes dans la nécessité de jouer), & vous seriez imprudent, lorsque vous estes forcé à jouer, de ne pas hazarder votre vie pour en gagner 3 à un jeu où il y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a une éternité de vie & de bonheur. Et cela étant, quand il y auroit une infinité de hazards dont un seul feroit pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, & vous agiriez de mauvais sens étant obligé à jouer de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hazards il y en a un pour vous, s'il y avoit une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a icy une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hazard de gain contre un nombre finy de hazards de perte, & ce que vous jouez est finy; cela est tout party. Partout où est

l'infiny & où il n'y a pas infinité de hazards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainſy quand on eſt forcé à jouer, il faut renoncer à la raiſon, pour garder la vie pluſtoſt que de la hazarder pour le gain infinſy, auſſy preſt à arriver que la perte du neant.

Car il ne ſert de rien de dire qu'il eſt incertain ſi on gagnera, & qu'il eſt certain qu'on hazarde, & que l'infinie diſtance qui eſt entre la *certitude* de ce qu'on s'expoſe & l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, egale le bien finſy qu'on expoſe certainement à l'infinſy qui eſt incertain. Cela n'eſt pas, auſſy tout joueur hazarde avec certitude pour gagner avec incertitude, & neantmoins il hazarde certainement le finſy pour gagner incertainement le finſy ſans pecher contre la raiſon. Il n'y a pas infinité de diſtance entre cette certitude de ce qu'on s'expoſe & l'incertitude du gain, cela eſt faux. Il y a à la verité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner eſt proportionnée à la certitude de ce qu'on hazarde, ſelon la proportion des hazards de gain & de perte, & de là vient que ſ'il y a autant de hazards d'un coſté que d'autre, le parti eſt à jouer egal contre egal. Et alors la certitude de ce qu'on s'expoſe eſt egale à l'incertitude du gain, tant ſ'en faut qu'elle en

soit infiniment distante. Et ainſy noſtre propoſition eſt dans une force infinie, quand il y a le finy à hazarder à un jeu où il y a pareils hazards de gain que de perte, & l'infiny à gagner. Cela eſt demonſtratif & ſi les hommes ſont capables de quelque verité, celle là l'eſt.

Je le confeſſe, je l'avoue. Mais encore n'y a-il point moyen de voir le deſſous du jeu? — Ouy, l'Eſcriture, & le reſte, &c.

— Ouy, mais j'ay les mains liées & la bouche muette, on me force à parier, & je ne ſuis pas en liberté, on ne me relaſche pas & je ſuis fait d'une telle ſorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je face?

Il eſt vray. Mais aprenez au moins voſtre impuiſſance à croire, puis que la raiſon vous y porte & que neantmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos paſſions. Vous voulez aller à la foy, & vous n'en ſavez pas le chemin, vous voulez vous gairir de l'inſidelité, & vous en demandez le remede. Apprenez de ceux qui ont eſté liés comme vous, & qui parient maintenant tout leur bien, ce ſont gens qui ſavent ce chemin que vous voudriez fuivre, & gairis d'un mal dont vous voulez gairir. Suivez la maniere par où ils ont commencé, c'eſt en faiſant tout comme s'ils croyoient, en prenant de l'eau beniſte, en

faisant dire des messes, &c. Naturellement mesme cela vous fera croire & vous abestira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoy? qu'avez-vous à perdre?

Mais pour vous monstrier que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grans obstacles, &c. —

O, ce discours me transporte, me ravit, &c. — Si ce discours vous plaist & vous semble fort, sçachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant & apres pour prier cet estre infiny & sans parties. auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vostre pour vostre propre bien & pour sa gloire, & qu'ainfy la force s'accorde avec cette bassesse.

Fin de ce discours. — Or, quel mal vous arrivera-il en prenant ce party? Vous ferez fidelle, honneste, humble, reconnoissant, bien-faisant, amy, sincere, veritable. A la verité vous ne ferez pas dans les plaifirs empestez, dans la gloire, dans les delices, mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, & que à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain & tant de neant de ce que vous hazardez, que vous connoistrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

¶ *Objection.* — Ceux qui esperent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contre poids la crainte de l'enfer.

Responſe. — Qui a plus de ſujet de craindre l'enfer, ou celui qui eſt dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude de damnation s'il y en a; ou celui qui eſt dans une certaine perſuaſion qu'il y a un enfer, & dans l'eſperance d'eſtre ſauvé s'il eſt?

¶ « J'aurois bien toſt quitté les plaiſirs, diſent-ils, ſi j'avois la foy. » Et moy, je vous diſ : « Vous auriez bien toſt la foy, ſi vous aviez quitté les plaiſirs. Or, c'eſt à vous à commencer. Si je pouvois je vous donneroſ la foy, je ne puis le faire ni partant eſprouver la verité de ce que vous dittes. Mais vous pouvez bien quitter les plaiſirs, & eſprouver ſi ce que je diſ eſt vray. »

¶ *Partys.* — Il faut vivre autrement dans le monde ſelon ces diverſes ſuppoſitions :

1. Si on pouvoit y eſtre toujours. 2. S'il eſt ſeur qu'on n'y fera pas longtemps, & incertain ſi on y fera une heure. Cette derniere ſuppoſition eſt la noſtre.

¶ *Ecoulement.* — C'eſt une choſe horrible de ſentir ſ'écouler tout ce qu'on poſſede.

¶ Par les partys, vous devez vous mettre en peine de rechercher la verité, car ſi vous mourez ſans adorer le vray principe, vous eſtes perdu. « Mais, dittes-vous, s'il avoit

voulû que je l'adorasse. il m'auroit laissé des signes de sa volonté. » Auffy a-il fait, mais vous les negligez. Cherchez les donc, cela le vaut bien.

¶ *Cachot.* — Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic, mais cecy :

Il importe à toute la vie de sçavoir si l'ame est mortelle ou immortelle.

¶ *Fascinatio nugacitatis.* — Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avoit que 8 jours de vie.

Si on doit donner huit jours, on doit donner toute la vie.

¶ Que me promettez-vous enfin, sinon dix ans d'amour propre à bien essayer de plaire sans y reussir, outre les peines certaines ! Car dix ans, c'est le parti.

¶ Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnez à la mort, dont les uns estans chaque jour egorgez à la veue des autres, ceux qui restent voyent leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans esperance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

¶ Il faut se connoître soy mesme, quand cela ne serviroit pas à trouver le vray, cela au moins sert à regler sa vie, & il n'y a rien de plus juste.

¶ Il n'y a que trois fortes de personnes, les unes qui servent Dieu l'ayant trouvé, les autres qui s'employent à le chercher, ne l'ayant pas trouvé, les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables & heureux, les derniers sont fous & malheureux, ceux du milieu sont malheureux & raisonnables.

¶ Il est sans doute qu'il n'y a point de bien sans la cognoissance de Dieu, qu'à mesure qu'on en approche on est heureux & que le dernier bonheur est de le cognoître avec certitude, qu'à mesure qu'on s'en esloigne on est malheureux & que le dernier malheur feroit la certitude du contraire.

¶ Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. « Ne pensez pas aux passages du Messie, » disoit le Juif à son fils. Ainsi sont les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions, & la vraie même à l'égard de beaucoup de gens.

Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, & qui songent d'autant plus qu'on l'aura défendu. Ceux-là se défont des fausses religions & de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

¶ S'il ne falloit rien faire que pour le certain, on ne devroit rien faire pour la Religion, car elle n'est pas certaine. Mais com-

bien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne faudroit rien faire du tout, car rien n'est certain, & qu'il y a plus de certitude à la Religion, que non pas que nous voyons le jour de demain. Car il n'est pas certain que nous voyons demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyons pas. On n'en peut pas dire autant de la Religion. Il n'est pas certain qu'elle soit, mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or quand on travaille pour demain & pour l'incertain, on agit avec raison.

Car on doit travailler pour l'incertain, par la regle des partis qui est demonstrée.

¶ Nous connoissons la verité non seulement par la raison, mais encore par le cœur, c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes, & c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pirrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous sçavons que nous ne résolvons point quelque impuissance où nous faisons de le prouver par raison; cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de nostre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos cognoissances, comme ils le prétendent. Car la cognoissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace. temps. mouvement. nombres*

font aussi fermes qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent. Et c'est sur ces cognoissances du cœur & de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace & que les nombres sont infinis, & la raison desmontre ensuite qu'il n'y a point deus nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent & le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile & aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il seroit ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle desmontre pour vouloir les recevoir.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudroit juger de tout, mais non pas à combattre nostre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Pleust à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous cogneussions toutes choses par instinct & par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien, elle ne nous a au contraire donné que très peu de cognoissance de cette sorte, toutes les autres ne peuvent estre acquises que par raisonnement.

Et c'est pourquoy ceus à qui Dieu a donné la Religion par sentiment du cœur sont bien heureux & bien legitiment persuadés. Mais [à] ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoy la foy n'est qu'humaine & inutile pour le salut.

¶ Ceux à qui Dieu a donné la Religion par sentiment de cœur sont bien heureux & bien persuadés. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui meme dans le cœur, sans quoi la foi est inutile pour le salut.

¶ Est-ce donc que l'ame est encore un sujet trop noble pour ses foibles lumieres. Abaissons la donc à la matiere, voyons si elle sçait de quoy est fait le propre corps qu'elle anime & les autres qu'elle contemple & qu'elle remue à son gré. Qu'en ont-ils connu ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien ?

Harum sententiarum.

Cela suffiroit sans doute si la raison estoit raisonnable. Elle l'est bien assez pour avouer qu'elle n'a pu encore trouver rien de ferme, mais elle ne desespere pas encore d'y arriver, au contraire, elle est aussi ardente que jamais dans cette recherche & s'assure d'avoir en foy

les forces nécessaires pour cette conquête.

Il faut donc l'achever, & après avoir examiné ses puissances dans leurs effets, reconnoissons-les en elles mêmes, voyons si elle a quelques forces & quelques prises capables de saisir la vérité.

¶ L'Ecclesiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout & dans un malheur inevitable. Car c'est estre malheureux que de vouloir & ne pouvoir. Or il veut estre heureux & assuré de quelque vérité, & cependant il ne peut ni savoir, ni ne desirer point de savoir. Il ne peut même douter.

¶ Voilà ce que je voy & ce qui me trouble, je regarde de toutes parts & je ne voy partout qu'obscurité, la nature ne m'offre rien qui ne soit matiere de doute & d'inquietude. Si je n'y voyois rien qui marquast une Divinité, je me determinerois à la negative, si je voyois partout les marques d'un Createur, je reposerois en paix dans la foy; mais voyant trop pour nier & trop peu pour m'asseurer, je suis en un estat à plaindre, & où j'ay souhaitté cent fois que si un Dieu la soustient elle le marquât sans equivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait, qu'elle dit tout ou rien afin que je visse quel party je dois suivre. Au lieu qu'en l'estat où je suis, ignorant ce que je suis & ce que je dois faire, je ne

connois ny ma condition ny mon devoir, mon cœur tend tout entier à connoître où est le vray bien pour le fuivre, rien ne me feroit trop cher pour l'éternité.





DES PHILOSOPHES.



ES principales forces des pyrroniens, je laisse les moindres, font que nous n'avons aucune certitude de la verité de ces principes hors la foy & la revelation. finon en [ce] que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur verité, puisque n'y ayant point de certitude hors la foy si l'homme est créé par un Dieu bon, par un demon mechant ou à l'avanture, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou veritables, ou faux, ou incertains selon nostre origine.

De plus que personne n'a d'affurance hors de la foy s'il veille ou s'il dort, veu que durant le sommeil on croit veiller aussy fer-

mement que nous faisons, on croit voir les espaces, les figures, les mouvemens, on sent couler le temps, on le mesure, & enfin on agit de mesme qu'eveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil, par nostre propre aveu où quoyqu'il nous en paroisse nous n'avons aucune idée du vray, tous nos sentimens estant alors des illusions, qui sçait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu different du premier dont nous nous eveillons quand nous pensons dormir?

Et qui doute que si on revoit en compagnie & que par hazard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire, & qu'on veillast en solitude, on ne crust les choses renversées? Enfin comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, il se peut aussy bien faire que cette vie n'est elle mesme qu'un songe, sur lequel les autres sont entés, dont nous nous eveillons à la mort, pendant laquelle nous avons aussy peu les principes du vray & du bien que pendant le sommeil naturel, ces differentes pensées qui nous y agitent n'estant peut-estre que des illusions pareilles à l'escoulement du temps, & aux vaines fantesies de nos songes...

Voilà les principales forces de part & d'autre, je laisse les moindres, comme les discours que font les pirroniens contre les

impressions de la coustume, de l'éducation, des mœurs, du pays, & les autres choses semblables qui quoyqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes comuns, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondemens, sont renversés par le moindre souffle des pyrroniens. On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé on le deviendra bien vite, & peut-être trop.

Je m'arreste à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foy & sincèrement, on ne peut douter des principes naturels.

Contre quoy les pyrroniens opposent en un mot l'incertitude de nostre origine, qui enferme celle de nostre nature. A quoy les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure.

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne party & se range nécessairement ou au dogmatisme ou au pyrronisme, car la neutralité qui est le party des sages est le plus ancien dogme de la cabale pyrronienne. Qui pensera demeurer neutre sera pyrronien par excellence. Cette neutralité est l'essence de la cabale, qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux, ils ne sont pas pour eux mêmes, ils sont neutres, indifferens, suspendus à tout sans s'excepter.

Que fera donc l'homme en cet estat, douter-il de tout, douter-il s'il veille, si on le pince, si on le brule, douter-il s'il doute, douter-il s'il est. On n'en peut venir là, & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrronien effectif parfait, la nature soutient la raison impuissante & l'empesche d'extravaquer jusqu'à ce point.

Dira-il donc au contraire qu'il possède certainement la verité, luy qui si peu qu'on le pousse ne peut en monstrier aucun tiltre & est forcé de lascher prise?

Quelle chimere est-ce donc que l'homme, quelle nouveauté, quel monstre, quel cahos, quel sujet de contradiction, quel prodige, juge de toutes choses, imbecille, ver de terre, depositaire du vray, cloaque d'incertitude & d'erreur, gloire & rebut de l'Univers.

Qui demeslera cet embrouillement? Certainement cela passe le dogmatisme & pyrronisme & toute la philosophie humaine. L'homme passe l'homme. Qu'on accorde donc aux pyrroniens ce qu'ils ont tant crié, que la verité n'est pas de nostre portée ny de nostre gibbier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est domestique du ciel, qu'elle loge dans le sein de Dieu, & que l'on ne la peut connoître qu'à mesure qu'il lui plaist de la reveler. Aprenons donc de la verité increée & incarnée nostre veritable nature.

La nature confond les pyrroniens & la raison confond les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô hommes qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle, vous ne pouvez fuir une de ces sectes ny subsister dans aucune.

Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous estes à vous même. Humiliez-vous, raison inpuissante, taisez vous, nature imbecille, aprenez que l'homme passe infiniment l'homme, & entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Escoutez Dieu.

Car enfin, si l'homme n'avoit jamais esté corrompu, il jouiroit dans son innocence & de la vérité & de la félicité avec assurance, & si l'homme n'avoit jamais esté que corrompu, il n'auroit aucune idée ny de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes & plus que s'il n'y avoit point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur & ne pouvons y arriver, nous sentons une image de la vérité & ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument & de sçavoir certainement, tant il est manifeste que nous avons esté dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement decheus !

Chose estonnée cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connoissance, qui

est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus nostre raison que de dire que le péché du premier homme ayt rendu coupables ceux qui estants si éloignés de cette source semblent incapables d'y participer, cet ecolement ne nous paroist pas seulement impossible, il nous semble mesme tres-injuste, car qu'il y a il de plus contraire aux regles de nostre miserable justice que de damner eternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paroist avoir si peu de part, qu'il est commis six mil ans avant qu'il fut en estre? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine, & cependant sans ce mystere le plus inconprehenfible de tous, nous sommes inconprehenfibles à nous mêmes. Le nœud de nostre condition prend ses replis & ses tours dans cet abîsme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme.

D'où il paroist que Dieu, voulant nous rendre la difficulté de nostre estre intelligible à nous mêmes, en a caché le nœud si haut, ou pour mieux dire si bas, que nous estions bien incapables d'y arriver, de sorte que ce n'est pas par les superbes agitations

de nostre raison, mais par les simples soumissions de la raison que nous pouvons véritablement nous connoître.

Ces fondemens solidement establis sur l'autorité inviolable de la Religion nous font connoître qu'il y a deux verités de foy également constantes, l'une, que l'homme dans l'estat de la Creation ou dans celui de la grace est élevé au-dessus de toute la nature, rendu comme semblable à Dieu & participant de sa divinité, l'autre qu'en l'estat de corruption & de péché, il est dechu de cet estat & rendu semblable aux bestes. Ces deux propositions sont également fermes & certaines. L'Ecriture nous le declare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Effundam spiritum meum super omnem carnem. Dii estis, &c.*, & qu'elle dit en d'autres, *Omnis caro fœnum. Homo assimilatus est jumentis insipientibus & similis factus est illis. Dixi in corde meo de filiis hominum...* (Eccles. 3.)

Par où il paroît clairement que l'homme par la grace est rendu comme semblable à Dieu & participant de sa divinité, & que sans la grace il est comme semblable aux bestes brutes, &c.

¶ *Pirronisme.* — J'écriray icy mes pensées sans ordre, & non pas peut-être dans une confusion sans dessein, c'est le véritable ordre

& qui marquera toujours mon objet par le desordre mesme.

Je ferois trop d'honneur à mon sujet si je le traitois avec ordre, puisque je veux monst-
trer qu'il en est incapable.

¶ *Pirronisme.* — Chaque chose est icy
vraye en partie, fausse en partie. La verité
essentielle n'est pas ainſy, elle est toute pure
& toute vraye, ce meſlange la deſhonore
& l'aneantit, rien n'est purement vray, & ainſy
rien n'est vray en l'entendant du pur vray.
On dira qu'il est vray que l'homicide est mau-
vais, ouy, car nous connoiſſons bien le mal
& le faux, mais que dira on qui ſoit bon? La
chaſteté? Je dis que non, car le monde fini-
roit. Le mariage? Non, la continence vaut
mieux. De ne point tuer? Non, car les deſ-
ordres ſeroient horribles, & les meſchants
tueroient tous les bons. De tuer? Non, car
cela deſtruit la nature. Nous n'avons ni vray
ni bien qu'en partie & meſlé de mal & de
faux.

¶ Si nous revions toutes les nuits la meſme
choſe, elle nous affecteroit autant que les
objectſ que nous voyons tous les jours. Et ſi
un artiſan eſtoit ſeur de reſver toutes les nuits
douze heures durant qu'il eſt Roy, je croy
qu'il ſeroit preſque auſſy heureux qu'un Roy
qui reveroit toutes les nuits douze heures
durant qu'il ſeroit artiſan.

Si nous revions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis & agités par ces fantômes pénibles, & qu'on passât tous les jours en diverses occupations comme quand on fait voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, & on apprehenderoit le dormir, comme on apprehende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il feroit à peu près les mêmes maux que la réalité.

Mais parce que les songes sont tous différents & qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue & égale qu'elle ne change aussi mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage, & alors on dit, « il me semble que je rêve ; » car la vie est un songe un peu moins inconstant.

¶ *Instinct, Raison.* — Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pirronisme.

¶ Rien ne fortifie plus le pirronisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pirroniens, si tous l'étoient, ils auroient tort.

¶ Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis, car la faiblesse de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la

connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent.

¶ *Contre le pirronisme.* — Nous supposons que tous les conçoivent de même sorte, mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je voy bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes voyent un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même object par le même mot, en disant l'un & l'autre qu'il s'est meu, & de cette conformité d'application, on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée. Mais cela n'est pas absolument convainquant de la dernière conviction, quoyqu'il y ayt bien à parier pour l'affirmative, puisqu'on sçait qu'on tire souvent les mêmes conséquences de suppositions différentes.

Cela suffit pour embrouiller au moins la matiere, non que cela esteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses, les academiciens auroyent gagné, mais cela la ternit & trouble les dogmatistes à la gloire de la cabale pirronienne, qui consiste à cette ambiguïté ambigüe & dans une certaine obscurité douteuse, dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté ny nos lumieres naturelles en chasser toutes les tenebres.

¶ *Le bon sens.* — Ils sont contraints de dire :
« Vous n'agissez pas de bonne foy, nous ne

dormons pas, &c. Que j'ayme à voir cette superbe raison humiliée & suppliante. Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, & qui le defend les armes & la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foy, mais il punit cette mauvaise foy par la force.

¶ Il se peut faire qu'il y ait de vrayes demonstrations, mais cela n'est pas certain. Ainsy cela ne montre autre chose, sinon qu'il n'est pas certain que tout soit incertain à la gloire du pirronisme.

¶ *Ex senatusconsultis & plebiscitis scelera exercentur. Sen.*

Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum. *Divin.* Quibusdam destinatis sententiis consecrati quæ non probant coguntur defendere. *Cic.*

Ut omnium rerum sic litterarum quoque intemperantiâ laboramus. *Senec.*

Id maxime quemque decet quod est cujusque suum maxime.

Hos natura modos primum dedit. *Georg.*

Paucis opus est litteris ad bonam mentem.

Si quando turpe non sit, tamen non est non turpe quum id a multitudine laudetur.

Mihi sic usus est, tibi ut opus est facto, fac. *Ter.*

¶ Fausseté des philosophes qui ne discu-

toyent pas l'imortalité de l'ame. Fauffeté de leur dilemme dans Montagne.

¶ Il est indubitable que, que l'ame soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une difference entiere dans la morale. Et cependant les philosophes ont conduit leur morale independemment de cela. Ils deliberent de passer une heure.

Platon, pour disposer au christianisme.

¶ Immaterialité de l'ame. Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matiere l'a pu faire?

¶ Les athées doivent dire des choses parfaitement claires, or il n'est point parfaitement clair que l'ame soit materielle.

¶ Atheisme marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement.

¶ *Contre les philosophes qui ont Dieu sans J. C.* — Ils croient que Dieu est seul digne d'estre aymé & d'estre admiré, & ont désiré d'estre aymés & admirés des hommes, & ils ne connoissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aymer & l'adorer, & qu'ils y trouvent leur joye principale, qu'ils s'estiment bons à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent repugnans, s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir establis dans l'estime des hommes & que pour toute perfection ils facent seulement que sans forcer les hommes ils leur facent trouver

leur bonheur à les aymer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoy, ils ont connu Dieu, & n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aymassent, mais que les hommes s'arrestassent à eux. Ils ont voulu estre l'objet du bonheur volontaire des hommes.

¶ Tous leurs principes sont vrais, des pyrroniens, des stoïques, des athées, &c.; mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

¶ Mais peut estre que ce sujet passe la portée de la raison, examinons donc ses inventions sur les choses de sa force. S'il y a quelque chose où son interest propre ayt deu la faire appliquer de son plus serieux, c'est à la recherche de son souverain bien. Voyons donc où ces ames fortes & clairvoyantes l'ont placé & si elles en sont d'accord.

L'un dit que le souverain bien est en la vertu, l'autre le met en la volupté, l'un en la science de la nature, l'autre en la verité : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, l'autre en l'ignorance totale. l'autre en l'indolence, d'autres à résister aux apparences, l'autre à n'admirer rien, *nihil mirari prope res una quæ possit facere & servare beatum*, & les vrais pyrroniens en leur ataraxie, doute & suspension perpétuelle & d'autres plus sages pensent trouver un peu mieux. Nous voilà bien payés.

Si faut il voir, si cette belle philosophie n'a rien aquis de certain par un travail si long & si tendu, peut estre qu'au moins l'ame se connoistra soy mesme. Escoutons les regents du monde sur ce sujet. Qu'ont-ils pensé de la substance?

Ont ils esté plus heureux à la loger?

Qu'ont ils trouvé de son origine, de la durée & de son depart?

¶ *Recherche du vray bien.* — Le commun des hommes met le bien dans la fortune & dans les biens du dehors ou au moins dans le divertissement. Les Philosophes ont montré la vanité de tout cela & l'ont mis où ils ont pu.

¶ Pour les Philosophes deux cent quatre-vingt-huit souverains biens.

¶ *Le souverain bien. Dispute du souverain bien.* — *Ut sis contentus temetipso & ex te nascentibus bonis.* Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh, quelle vie heureuse, dont on se delivre comme de la peste!

¶ Il est bon d'estre lassé & fatigué par l'inutile recherche du vray bien, afin de tendre les bras au Libérateur.

¶ *Conversation.* — Grands mots : la Religion. Je le nie.

Conversation. — Le pyrronisme fert à la Religion.

¶ *Philosophes.* — Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors.

l'instinct nous fait sentir qu'il faut chasser notre bonheur hors de nous, nos passions nous poussent au dehors quand mesme les objets ne s'offriroyent pas pour les exciter, & les objets du dehors nous tentent d'eux mesmes & nous appellent quand mesme nous n'y pensons pas, & ainſy les philosophes ont dit : « Retirez vous en vous mesmes, vous y trouverez vostre bien, » on ne les croit pas, & ceux qui les croient sont les plus vuides & les plus sotz.

¶ Cette guerre interieure de la Raïson contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix ce sont partagés en deux sectes, les uns ont voulu renoncer aux passions & devenir dieux, les autres ont voulu renoncer à la raïson & devenir bestes brutes. (Des Barreaux.) Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres, & la raïson demeure toujours qui accuse la bassesse & l'injustice des passions & qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent & les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

¶ *Stoïques.* — Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, & que puisque le desir de la gloire fait bien faire à ceux qu'il possède quelque chose, les autres le pourront bien aussy.

Ce sont des mouvements fiebvreux que la santé ne peut imiter.

Epictete conclud de ce qu'il y a des Chrétiens constants que chacun le peut bien estre.

¶ Les 3 concupiscences ont fait trois sectes, & les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences.

¶ Ce que les stoïques proposent est si difficile & si vain.

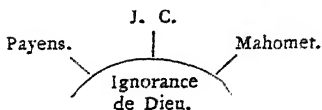
Les stoïques posent [que] tous ceux qui ne sont point au haut degré de sagesse sont également frivoles & vicieux, comme ceux qui sont à deux doigts dans l'eau...

¶ *Philosophes.* — La belle chose, de crier à un homme qui ne se connoist pas, qu'il aille de luy mesme à Dieu. Et la belle chose de le dire à un homme qui se connoist.





PENSÉES SUR MAHOMET
ET SUR LA CHINE.



¶ *Fondement de nostre foy.* — La religion paienne est sans fondement aujourd'uy. On dict qu'autrefois elle en a eu par les oracles qui ont parlé, mais quels sont les livres qui nous en assurent? Sont-ils si dignes de foy par la vertu de leurs auteurs, sont-ils conservés avec tant de soin qu'on puisse s'assurer qu'ils ne sont point corrompus?

La religion mahometane a pour fondement l'Alchoran & Mahomet. Mais ce prophete, qui devoit estre la derniere attente du monde, a-il esté predict, quelle marque a-il, que n'ait aussy tout homme qui se voudra dire

prophete, quels miracles dit-il luy mesme avoir faicts, quel mystere a-il enseigné, selon la tradition mesme, quelle morale & quelle felicité?

La religion juive doit estre regardée differamment dans la tradiçtion des livres saints & dans la tradition du peuple. La morale & la felicité en est ridicule dans la tradiçtion du peuple, mais elle est admirable dans celle de leurs saints. Le fondement en est admirable, c'est le plus ancien livre du monde & le plus authentique; & au lieu que Mahomet pour faire subsister le sien a deffandu de le lire, Moise pour faire subsister le sien a ordonné à tout le monde de le lire. Et toute Religion est de mesme, car la chretienne est bien differente dans les livres saints & dans les casuistes.

Nostre religion est si divine, qu'une autre religion divine n'en a esté que le fondement.

¶ *Difference entre J. C. & Mahomet.* — Mahomet non predict; J. C. predict.

Mahomet en tuant, J. C. en faisant tuer les siens.

Mahomet en defendant de lire, les apostres en ordonnant de lire.

¶ Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voye de reussir humainement, J. C. a pris celle de perir humainement, & qu'au lieu de conclure que puisque Mahomet a

reussy, J. C. a bien pu reussir, il faut dire que puisque Mahomet a reussy, J. C. devoit perir.

¶ Les pseaumes chantés par toute la terre.

Qui rend tesmoignage de Mahomet? luy-mesme. J. C. veut que son tesmoignage ne soit rien.

La qualité de tesmoins fait qu'il faut qu'ils foyent tousjours & partout, & miserable il est seul.

¶ *Fausseté des autres religions.* — Mahomet sans autorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

Que dit il donc, qu'il faut le croire.

¶ Tout homme peut faire ce qu'a faict Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point esté presdict, nul homme ne peut faire ce qu'a faict J. C.

¶ *Contre Mahomet.* — L'Alcoran n'est pas plus de Mahomet que l'Évangile de saint Mathieu, car il est cité de plusieurs auteurs de siecle en siecle, les ennemys mesmes, Celse & Porphire, ne l'ont jamais defavoué.

L'Alcoran dit que S. Mathieu estoit homme de bien, donc il estoit faux prophete ou en apelant gens de bien des mechants, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de J. C.

¶ Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet & qu'on peut faire passer pour un sens misterieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis & par le reste, c'est en cela qu'il est ridicule. Et c'est pourquoy il n'est pas juste de prendre ses obscurités pour des misteres, veu que ses clartés sont ridicules.

Il n'en est pas de mesme de l'Ecriture. Je veux qu'il y ayt des obscurités qui soyent aussy bizarres que celles de Mahomet, mais il y a des clartés admirables & des propheties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas egalle. Il ne faut pas confondre & egaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité & non pas par la clarté, qui merite qu'on revere les obscurités.

¶ De deux personnes qui disent de fots comptes, l'un qui a double sens entendu dans la cabale, l'autre qui n'a que ce sens, si quelqu'un n'estant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera mesme jugement. Mais si ensuitte dans le reste du discours, l'un dit des choses angeliques & l'autre toujours des choses plattes & communes, il jugera que l'un parloit avec mystere & non pas l'autre, l'un ayant assez monsté qu'il est incapable de telle sottise & capable d'estre misterieux, l'autre, qu'il est incapable de mystere & capable de sottise.

Le Vieux Testament est un chiffre.

¶ *Histoire de la Chine.* — Je ne crois que les histoires dont les tefmoins se feroient egorger.

Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dis qu'il y a de quoy aveugler & de quoy eclairer.

Par ce mot feul, je ruine tous vos raisonnemens. « Mais la Chine obscurcit, » dittes-vous; & je reponds : « La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver, cherchez-la. »

Ainsy tout ce que vous dittes fait à un des desseins & rien contre l'autre. Ainsy cela sert & ne nuit pas.

Il faut donc voir cela en detail, il faut mettre papiers sur table.

¶ Contre l'histoire de la Chine, les historiens de Mexico. Des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cens ans.





DU PEUPLE JUIF.



Je vois la Religion chrestienne fondée sur une Religion precedente, & voicy ce que je trouve d'effectif.

Je ne parle pas icy des miracles de Moyse, de J. C. & des Apostres, parce qu'ils ne paroissent pas d'abord convaincants & que je ne veux que mettre icy en evidence tous les fondemens de cette Religion chrestienne qui sont indubitables, & qui ne peuvent estre mis en doute par quelque personne que ce soit. Il est certain que nous voyons en plusieurs endroits du monde un peuple particulier separé de tous les autres peuples du monde, qui s'appelle le peuple Juif.

Je vois donc des foisons de Religions en plusieurs endroits du monde & dans tous les

temps, mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter, & qu'ainſy j'aurois refusé également & la religion de Mahomet & celle de la Chine & celle des anciens Romains & celle des Egyptiens. par cette ſeule raiſon que l'une n'ayant pas plus [de] marques de vérité que l'autre, ni rien qui me déterminât neceſſairement, la raiſon ne peut pencher pluſtoſt vers l'une que vers l'autre.

Mais en conſiderant ainſy cette inſtante & bizarre variété de meurs & de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, ſeparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous & dont les hiſtoires précédent de pluſieurs ſiècles les plus anciennes que nous ayons.

Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, fort d'un ſeul homme, qui adore un ſeul Dieu, & qui ſe conduit par une loy qu'ils diſent tenir de ſa main. Ils ſoutiennent qu'ils ſont les ſeuls du monde auxquels Dieu a revelé ſes miſteres, que tous les hommes ſont corrompus & dans la diſgrace de Dieu, qu'ils ſont tous abandonnés à leur ſens & à leur propre eſprit, & que de là viennent les eſtranges egarements & les changements continuels qui arrivent entre eux & de Religions & de couſtumes, au lieu qu'ils demeurent

rent inébranlables dans leur conduite; mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libérateur pour tous, qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes, qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs & les herauts de ce grand événement, & pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

¶ *Avantages du peuple juif.* — Dans cette recherche le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables & singulières qui y paroissent.

Je vois d'abord que c'est un peuple tout composé de frères, & au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui cy quoyque si étrangement abondant est tout fort d'un seul homme, & étant ainsi tous une même chair & membres les uns des autres, [ils] composent un puissant état d'une seule famille, cela est unique.

Cette famille ou ce peuple est le plus ancien qui soit en la connoissance des hommes, ce qui me semble luy attirer une vénération particulière & principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux cy qu'il faut recourir pour en avoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement confidérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de Grece & d'Italie, de Lacedemone, d'Athenes, de Rome & les autres qui sont venus si long-temps après, foyent peris il y a si longtemps, ceux cy subsistent toujours, & malgré les entreprises de tant de puissants Roys qui ont cent fois essayé de les faire perir, comme leurs histoires le temoignent, & comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils ont toujours esté conservés neantmoins, & s'estendans depuis les premiers temps jusques aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loy par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loy du monde, la plus parfaite & la seule qui ayt toujours esté gardée sans interruption dans un estat. C'est ce que Josèphe montre admirablement, *contre Appion*, & Philon Juifs en divers lieux, où ils font voir qu'elle est si ancienne, que le nom mesme de loy n'a esté connu des plus anciens que plus de mille ans après, en sorte que Homere qui a escrit de l'histoire de tant d'Estats ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de sa perfection

par la simple lecture, où l'on voit qu'on a pourveu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement que les plus anciens législateurs Grecs & Romains en ayants eu quelque lumière en ont emprunté leurs principales lois, ce qui paroît par celle qu'ils appellent des 12 Tables & par les autres preuves que Joseph en donne.

Mais cette loi est en même temps la plus sévère & la plus rigoureuse de toutes, en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeants ce peuple pour le retenir dans son devoir à mille observations particulières & pénibles sous peine de la vie, de sorte que c'est une chose bien étonnante qu'elle se soit toujours conservée si constamment durant tant de siècles par un peuple rebelle & impatient comme celui-ci, pendant que tous les autres états ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles.

Le livre qui contient cette loi, la première de toutes, est lui-même le plus ancien livre du monde, ceux d'Homère, d'Hésiode & les autres n'étant que six ou sept cents ans depuis.

¶ *Fausseté des autres Religions.* — Ils n'ont point de témoins. Ceux-ci en ont. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques : Is. 43, 9, -44, 8.

¶ Ceci est effectif. Pendant que tous les

philosophes se separent en différentes sectes, il se trouve en un coing du monde des gens qui sont les plus anciens du monde, declarant que tout le monde est dans l'erreur, que Dieu leur a revelé la verité, qu'elle sera toujours sur la terre. En effet, toutes les autres sectes cessent, celle-là dure toujours & depuis 4,000 ans. Ils declarent qu'ils tiennent de leurs ancestres que l'homme est decheu de la communication avec Dieu, dans un entier éloignement de Dieu, mais qu'il a promis de les racheter, que cette doctrine seroit toujours sur la terre;

Que leur loy a double sens, que durant 1600 ans ils ont eu des gens qu'ils ont cru prophetes, qui ont predit le temps & la maniere ;

Que 400 ans après ils ont esté espars partout, parce que J. C. devoit estre anoncé partout, que J. C. est venu en la maniere & au temps predit;

Que depuis les Juifs sont epars partout en malediction & subsistant neantmoins.

¶ La creation & le deluge estant passez & Dieu ne devant plus destruire le monde, non plus que le recreer, ny donner de ces grandes marques de luy, il commença d'establir un peuple sur la terre formé exprés, qui devoit durer jusqu'au peuple que le Messie formeroit par son esprit.

¶ Les Juifs qui ont esté appelés à dompter les

nations & les Roys ont esté esclaves du peché, & les Chrestiens dont la vocation a esté à servir & à estre subjets sont les enfants libres.

¶ Le diable a troublé le zele des Juifs avant J. C., parce qu'il leur eust esté salutaire, mais non pas après.

Le peuple Juif moqué des Gentils, le peuple Chrestien persecuté.

¶ *Republique.* — La Republique Chrestienne & mesme judaïque n'a eu que Dieu pour maistre, comme remarque Philon juit, *De la monarchie.*

Quand ils combattoient, ce n'estoit que pour Dieu, [ils] n'esperoyent principalement que de Dieu, ils ne confideroyent leurs villes que comme estans à Dieu & les conservoyent pour Dieu. I *Paralip.*, 19, 13.

¶ Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babilonne à cause que le retour estoit promis & predict.

¶ Un mot de David ou de Moysé, comme que Dieu circonciera les cœurs, fait juger de leur esprit. Que tous leurs autres discours foyent equivoques & douteux d'estre Philosophes ou Chrestiens, enfin un mot de cette nature determine tous les autres, comme un mot d'Epictete determine tout le reste au contraire. Jusque là l'ambiguité dure & non pas après.

¶ Tandis que les prophetes ont esté pour

maintenir la loy, le peuple a esté negligent, mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophetes, le zele a succédé.

Zeile du peuple juif pour sa loy & principalement depuis qu'il n'y a plus eu de prophetes.

¶ Machabées, depuis qu'ils n'ont plus de prophetes. Maffor, depuis J. C.





AUTHENTICITE
DES LIVRES SAINTS.



RINCIPE. — Moyse estoit habile homme. Si donc il se gouvernoit par son esprit, il ne devoit rien [dire] nettement qui fust directement contre l'esprit.

Ainsy toutes les foibleſſes tres apparentes ſont des forces. Exemple : les 2 genealogies de S^t Matthieu & S^t Luc. Qu'y a-il de plus clair que cela n'a pas eſté faiçt de concert.

¶ *Preuve de Moyſe.* — Pourquoi Moyſe va il faire la vie des hommes ſi longue & ſi peu de generations?

Parce que[ce n'eſt] pas la longueur des années, mais la multitude des generations qui rendent les choſes obſcures.

Car la vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses, les plus memorables qui se foyent jamais imaginées, savoir la creation & le deluge, si proches qu'on y touche.

¶ *Autre preuve.* — La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires des choses passées se perdissent, servoit au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancestres, est que l'on n'a jamais gueres vécu avec eux, & qu'ils sont morts souvent avant que l'on eust atteint l'âge de raison. Or lorsque les hommes vivoient si longtemps, les enfants vivoient longtemps avec leurs peres. Ils les entretenoient longtemps. Or de quoy les eussent ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancestres, puisque toute l'histoire estoit reduite à celle là, qu'ils n'avoient point d'estudes ni de sciences ni d'arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie. Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avoient un soin particulier de conserver leurs genealogies.

¶ Sem, qui a veu Lamech, qui a veu Adam, a veu aussi Jacob, qui a veu ceus qui ont veu Moïse, donc le deluge & la creation sont vrais. Cela conclud entre de certaines gens qui l'entendent bien.

¶ Jofephe cache la honte de fa nation.
Moyfe ne cache pas fa honte propre ni...
Quis mihi det ut omnes prophetent?
Il eftoit las du peuple.

¶ La creation du peuple commençant à s'eloigner, Dieu a pourveu d'un hiftorien unique contemporain & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette hiftoire fut la plus authentique du monde, & que tous les hommes puffent apprendre par là une chofe fi neceffaire à fçavoir & qu'on ne put la fçavoir que par là.

¶ Si la fable d'Efdras eft croyable, donc il faut croire que l'Efcriture eft efcriture fainte. Car cette fable n'eft fondée que fur l'authorité de ceux qui difent celle des 70, qui monftre que l'Efcriture eft fainte.

Donc fi ce conte eft vray, nous avons noftre compte par là, finon nous l'avons d'ailleurs. Et ainfy ceux qui voudroyent ruiner la verité de noftre Religion, fondée fur Moyfe, l'eftabliffent par la mefme autorité par où ils l'attaquent. Ainfy par cette providence elle fubfifte toujours.

¶ *Sur Efdras.* — Fable : Les livres ont efté brulés avec le temple. Faux par les Mach. : *Jeremie leur donna la loy.*

Fable qu'il recita tout par cœur. Jofephe & Efdras marquent *qu'il leut le livre.* Baron., *Ann.. 180 : Nullus penitus Hebreorum*

antiquorum reperitur qui tradiderit libros periisse & per Esdram esse restitutos, nisi in 4 Esdræ.

Fable qu'il changea les lettres.

Philo, *in vita Moyfis* : *Illa lingua ac caractere quo antiquitus scripta est lex, sic permanfit usque ad 70.*

Joseph dit que la loy estoit en hebreu quand elle fut traduite par les 70.

Sous Antiochus & Vespasien, où l'on a voulu abolir les livres & où il n'y avoit point de prophete, on ne l'a pu faire, & sous les Babiloniens, où nulle persecution n'a esté faite, & où il y avoit tant de prophetes, l'auroient ils laissé brusler?

Josephe se moque des Grecs qui ne souffrioyent...

¶ Tertul. — *Perinde potuit abolefactam eam violentia cataclysmi in spiritu rursus reformare, quemadmodum & Hierosolymis Babylonia expugnatione deletis, omne instrumentum Judaicæ litteraturæ per Esdram constat restauratum.* Tert. liv. I. *De cultu fæmin.* c. 3.

Il dit que Noé a pu aussy bien reftablir en esprit le livre d'Enoch perdu par le deluge, que Esdras a pu reftablir les Escriptions perdues durant la captivité.

Θεὸς ἐν τῇ ἐπὶ Ναβουκοδονόσορ αἰχμαλωσίᾳ τοῦ λαοῦ διαφθαρεισῶν τῶν γραφῶν, ἐνέπνευσε Ἐσδράᾳ

τῷ ἱερεῖ ἐκ τῆς φυλῆς Λεοὶ τοῦς τῶν προγεγονότων προφητῶν πάντα ἀναταξάσται λόγους, καὶ ἀποκαταστήσαι τῷ λαῷ τὴν διὰ Μωσέως νομοθεσίαν. Il alegue cella pour prouver qu'il n'est pas incroyable que les 70 aient expliqué les Escriptions saintes avec cette uniformité que l'on admire en eux. Euseb., liv. v, *Hist.*, cap. 8. Et il a pris cella dans saint Irenée.

S. Hilaire, dans la preface sur les Pseaumes, dict qu'Esdra a mis les Pseaumes en ordre.

L'origine de cette tradition vient du 14^e chapitre du 4^e livre d'Esdra.

Deus glorificatus est, & Scripturæ veræ divinæ creditæ sunt, omnibus eandem & eisdem verbis & eisdem nominibus recitantibus ab initio usque ad finem, uti & præsentēs gentes cognoscerent quoniam per inspirationem Dei interpretatæ sunt Scripturæ, & non esset mirabile Deum hoc in eis operatum, quando in ea captivitate populi quæ facta est a Nabuchodonosor corruptis Scripturis & post 70 annos Judæis descendantibus in regionem suam, & post deinde temporibus Artaxerxis Persarum regis inspiravit Esdræ sacerdoti tribus Levi præteritorum prophetarum omnes rememorare sermones & restituere populo eam legem quæ data est per Moysen.

¶ Contre la fable d'Esdra. 2. Mach. 2. Jôsephe, *Ant.* II, 1. — Cyrus prit sujet de la prophetie d'Isaïe de relâcher le peuple. Les

Juifs avoient des possessions paisibles sous Cyrus en Babylone, donc ils pouvoient bien avoir la loi.

Josephe, en toute l'histoire d'Esdras, ne dit pas un mot de ce retablisement. 4 *Rois*, 17, 27.

¶ L'Ecriture a pourveu de passages pour consoler toutes les conditions, & pour intimider toutes les conditions.

La nature semble avoir fait la mesme chose par ses deux infinis naturels & moraux, car nous aurons toujours du dessus & du dessous, de plus habiles & de moins habiles, de plus elevés & de plus miserables, pour abaisser nostre orgueil & relever nostre abjection.

¶ *L'ordre, contre l'objection que l'Ecriture n'a pas d'ordre.* — Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principe & demonstration, le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit estre aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour, cela seroit ridicule.

J. C., St Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit, car ils vouloient echauffer, non instruire, St Augustin de meme. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la monstrier toujours.

¶ Dieu & les apostres, prevoyant que les semences d'orgueil feroient naistre les here-

fies & ne voulant pas leur donner occasion de naître par des termes propres, a mis dans l'Ecriture & les prieres de l'Eglise des mots & des sentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps.

De mesme qu'il donne dans la morale la charité qui produit des fruits contre la concupiscence.

Celuy qui sçait la volonté de son maistre fera battu de plus de coups, à cause du pouvoir qu'il a par la connoissance. *Qui justus est justificetur adhuc*, à cause du pouvoir qu'il a par la justice. A celuy qui a le plus reçu fera le plus grand compte demandé à cause du pouvoir qu'il a par le secours.

Il y a une difference universelle & essentielle entre les actions de la volonté & toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la creance, non qu'elle forme la creance, mais parce que les choses sont vrayes ou fausses selon la face par où on les regarde, la volonté qui se plaist à l'une plus qu'à l'autre, detourne l'esprit de comprendre les qualités de celle qu'elle n'ayme pas à voir, & ainfy l'esprit marchant d'une piece avec la volonté s'arreste à regarder la face qu'elle ayme & ainfy il en juge par ce qu'il en voit.

¶ Tout tourne en bien pour les esleus, jusqu'aux obscurités de l'Ecriture, car ils les

honorent à cause des clartés divines. Et tout tourne en mal pour les autres jusqu'aux clartés, car ils les blasphement à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

¶ Combien les lunettes nous ont elles decouvert d'astres qui n'estoyent point pour nos philosophes d'auparavant. On entreprenoit franchement l'Ecriture sainte sur le grand nombre des estoiles, en disant : « Il n'y en a que 1022, nous le sçavons. »

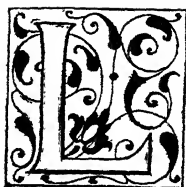
¶ Un mesme sens change selon les parolles qui l'expriment. Les sens reçoivent des parolles leur dignité au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples.

¶ Les mots diversement rangés font un divers sens. Et les sens diversement rangés font differents effets.





PROPHETIES.



A plus grande des preuves de J. C. sont les propheties. C'est aussy à quoy Dieu a le plus pourveu, car l'evenement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusques à la fin. Aussy Dieu a suscité des prophetes durant 1600 ans, & pendant 400 ans après il a dispersé toutes ces propheties, avec tous les Juifs qui les portoient dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a esté la preparation à la naissance de J. C., dont l'Esvangile devant estre creu de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des propheties pour le faire croire, mais que ces propheties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

Propheties. — Quand un seul homme auroit fait un livre des prediCTIONS de J. C. pour le temps & pour la maniere, & que J. C. seroit venu conformément à ces propheties, ce seroit une force infinie.

Mais il y a bien plus icy, c'est une suite d'hommes durant 4000 ans qui constamment & sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre predire ce meme avenement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce & qui subsiste depuis 4000 années, pour rendre en corps tesmoignage des assurances qu'ils en ont, & dont ils ne peuvent estre divertis par quelques menaces & persecutions qu'on leur face, cecy est tout autrement considerable.

¶ Mais ce n'estoit pas asses que les propheties fussent, il falloit qu'elles fussent distribuées par tous les lieux & conservées dans tous les temps. Et afin qu'on ne prist point ce concert pour un effect de hazard, il falloit que cela fut predit.

Il est bien plus glorieux au Messie qu'ils foyent les spectateurs & mesme les instrumens de sa gloire, outre que Dieu l'avoit conservé.

¶ *Preuve.* — Prophetie avec l'accomplissement.

Ce qui a precedé & ce qui a suivi J. C.

¶ Les propheties meslées des choses particulieres & de celles du Messie, afin que les

prophetes du Messie ne fussent pas sans preuves & que les prophetes particulieres ne fussent pas sans fruit.

¶ *Non habemus regem nisi Cesarem.* Donc J. C. estoit le Messie, puisqu'ils n'avoient plus de Roy qu'un estranger & qu'ils n'en vouloyent point d'autre.

¶ Le Regne eternel de la race de David, 2 Chron., par toutes les prophetes, & avec ferment. Et n'est point accompli temporellement, Jer., 33, 20.

¶ *Sophonie*, 3, 9. — Je donneray mes paroles aux Gentils afin que tous me servent d'une seule epaule.

Ezechiel, 37, 25. — David mon serviteur fera eternellement prince sur eux.

Exode, 4, 22. — Israël est mon fils premier né.

¶ On pourroit peut estre penser que quand les prophetes ont predit que le sceptre ne fortiroit point de Juda jusqu'au Roy eternel, ils auroient parlé pour flatter le peuple & que leur prophetie se feroit trouvée fautive à Herodes. Mais pour monstrier que ce n'est pas leur sens, & qu'ils sçavoient bien au contraire que ce Royaume temporel devoit cesser, ils disent qu'ils seront sans Roy & sans prince & longtemps durant. Ozée.

¶ *Prophetes.* — Que J. C. fera à la droite, pendant que Dieu luy assujettira ses ennemis.

Donc il ne les assujettira pas luy mesme.

¶ Le temps du premier advenement est predit, le temps du second ne l'est point, parce que le premier devoit estre caché, le second devoit estre eclattant & tellement manifeste que ses ennemys mesmes le devoient reconnoître. Mais comme il ne devoit venir qu'obscurément & que pour estre connu de ceux qui fonderoyent les Escritures...

¶ Les propheties doivent estre inintelligibles aux impies, Da., 12, Osée, ult., 10, mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.

Les propheties qui le representent pauvre, le representent maistre des nations. Is., 52, 16, &c.; 53. Zach., 9, 9.

Les propheties qui predisent le temps, ne le predisent que maistre des gentils & souffrant, & non dans les nuées ni juge. Et celles qui le representent ainſy jugeant & glorieux, ne marquent point le temps.

¶ Les propheties citées dans l'Eſvangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire? Non, c'est pour vous eloigner de croire.

¶ *Propheties.* — Le temps, predit par l'estat du peuple juif, par l'estat du peuple payen, par l'estat du temple, par le nombre des années.

Il faut estre hardy pour predire une mesme

chose en tant de manieres. Il falloit que les 4 monarchies idolatres ou payennes, la fin du regne de Juda & les 70 semaines arrivaient en mesme temps & le tout avant que le 2 temple fut destruit.

¶ *Propheties.* — Les 70 semaines de Daniel sont equivoques pour le terme du commencement à cause des termes de la prophetie & pour le terme de la fin à cause des diversités des cronologiftes. Mais toute cette difference ne va qu'à 200 ans.

¶ On n'entend les propheties que quand on voit les choses arrivées, ainſy les preuves de la retraitte & de la discretion, du ſilence, &c., ne ſe prouvent qu'à ceux qui les ſçavent & les croient.

Joſeph fi interieur dans une loy toute exterieure.

Les penitences exterieures diſpoſent à l'interieure, comme les humiliations à l'humilité. Ainſy les...

¶ Plus je les examine, plus j'y trouve de verités, ce qui a precedé & ce qui a ſuivy, & cette ſynagogue qui eſt predite, & ces miſerables qui la ſuivent, & qui, eſtant nos ennemis, ſont d'admirables temoins de la verité de ces propheties, où leur miſere & leur aveuglement meſme eſt predict.

Je trouve cet enchainement, cette Religion toute divine dans ſon autorité, dans

sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets.

Les tenebres des Juifs effroyables & prédites : *Eris palps in meridie. Dabitur liber scienti litteras, & dicet : Non possum legere.*

¶ Os., 1, 9 : « Vous ne serez plus mon peuple & je ne feray plus vostre Dieu, après que vous serez multipliés de la dispersion. Les lieux où l'on n'appelle pas mon peuple, je l'appelleray mon peuple. »

¶ *Predictions.* — Qu'en la 4 monarchie, avant la destruction du 2 temple, avant que la domination des Juifs fust ostée, en la 70 sepmaine de Daniel, pendant la durée du 2 temple, les payens seroyent instruits & amenés à la connoissance du Dieu adoré par les Juifs, que ceux qui l'ayment seroyent délivrés de leurs ennemys, remplis de sa crainte & de son amour.

Et il est arrivé qu'en la 4 monarchie, avant la destruction du 2 temple, &c., les payens en foule adorent Dieu & menent une vie angelique. Les filles consacrent à Dieu leur virginité & leur vie, les hommes renoncent à tous plaisirs, ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis & si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants par la vertu de peu de parolles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison delicate de leurs peres pour aller dans l'austerité d'un desert, &c. (Voyez Philon, juif). Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a esté predict si longtemps auparavant. Depuis 2000 années aucun payen n'avoit adoré le Dieu des Juifs & dans le temps predict la foule des payens adore cet unique Dieu. Les temples sont destruits, les Roys mesme se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'esprit de Dieu qui est repandu sur la terre.

¶ *Sainteté.* — *Effundam spiritum meum.* — Tous les peuples estoient dans l'infidelité & dans la concupiscence, toute la terre fut ardante de charité. Les princes quittent leurs grandeurs, les filles souffrent le martir. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé, voilà l'effect & les marques de sa venue.

¶ *Predictions.* — Il est predict qu'au temps du Messie, il viendrait establir une nouvelle alliance, qui feroit oublier la sortie d'Egipe, Jer., 23, 5, Is., 43, 16, qui mettroit sa loy, non dans l'exterieur, mais dans les cœurs, que J. C. mettroit sa crainte qui n'avoit esté qu'au dehors dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi Chrestienne en tout cela?

¶ *Propheties.* — Que les Juifs reprouveroient J. C. & qu'ils seroient reprouvez de

Dieu, par ceste raifon, que la vigne eflue ne donneroit que du verjuft, que le peuple choifi feroit infidelle, ingrat & incredule, *populum non credentem & contradicentem*, que Dieu les frappera d'aveuglement & qu'ils tatonneroient en plein midi comme les aveugles, qu'un precurfeur viendrait avant luy.

¶ « ... Qu'alors on n'enseignera plus fon prochain, difant: Voicy le Seigneur, *car Dieu fe fera sentir à tous, vos fils prophetiferont*. Je mettrai mon eſprit & ma crainte *en voſtre cœur*. »

Tout cela eſt la meſme choſe. Prophetifer, c'eſt parler de Dieu, non par preuve du dehors, mais par ſentiment interieur & *immediat*.

¶ *Propheties*. — *Transfixerunt*, Zach., 12, 10.

Qu'il devoit venir un liberateur, qui ecraseroit la teſte au demon, qui devoit delivrer ſon peuple de ſes pechés, *ex omnibus iniquitatibus*. Qu'il devoit y avoir un nouveau teſtament, qui ſeroit eternal, qu'il devoit y avoir une autre preſtriſe ſelon l'ordre de Melchifedech, que celle la ſeroit eternelle, que le Chriſt devoit eſtre glorieux, puiſſant, fort & neantmoins ſi miſerable, qu'il ne ſeroit pas reconnu, qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il eſt, qu'on le rebuterait, qu'on le tueroit, que ſon peuple qui l'auroit renié

ne seroit plus son peuple, que les idolatres le recevroient & auroient recours à lui, qu'il quitteroit Sion pour regner au centre de l'idolatrie, que neantmoins les Juifs subsisteroient toujours, qu'il devoit estre de Juda, & quand il n'y auroit plus de Roy.

¶ Que J. C. seroit petit en son commencement & croistroit ensuite. La petite pierre de Daniel.

¶ Qu'il enseigneroit aux hommes la voye parfaite,

Et jamais il n'est venu ni devant ni après aucun homme qui ayt enseigné rien de divin aprochant de cela.

¶ Qu'alors l'idolatrie seroit renversée, que ce Messie abatroit toutes les idoles & seroit entrer les hommes dans le culte du vray Dieu.

Que les temples des idoles seroyent abattus & que parmy toutes les nations & en tous les lieux du monde luy seroit offerte une hostie pure, non pas des animaux.

Qu'il seroit roy des Juifs & des Gentils, & voilà ce Roy des Juifs & des Gentils, opprimé par les uns & les autres qui conspirent à sa mort, dominateur des uns & des autres, & destruisant & le culte de Moyse dans Jerusalem qui en estoit le centre, dont il fait sa premiere Eglise, & le culte des idoles dans Rome, qui en estoit le centre & dont il fait sa principale Eglise.

¶ Nul payen depuis Moyse jusqu'à J. C. selon les Rabins mêmes. La foule des payens après J. C. croit en les livres de Moyse & en observe l'essence & l'esprit, & n'en rejette que l'inutile.

¶ *Omnis Judæa regio, & Jerosolomitæ universi, & baptisabantur.* — A cause de toutes les conditions d'hommes qui y venoient.

Des pierres *peuvent* estre enfans d'Abraham.

¶ Is. 1, 21. Changement de bien en mal & vengeance de Dieu.

Is. 10, 1. Væ qui condunt leges iniquas.

Is. 26, 20. Vade, populus meus, intra in cubicula tua, claude ostia tua super te, abscondere modicum ad momentum, donec pertranseat indignatio.

Is. 28, 1. Væ coronæ superbiæ.

Miracles. — Is. 23, 9. Luxit & elanguit terra, confusus est Libanus & obsorduit, &c.

Nunc confurgam, dicit Dominus, nunc exaltabor, nunc sublevabor.

Is. 40, 17. Omnes gentes quasi non sint.

Is. 41, 26. Quis annuntiavit ab exordio ut sciamus & a principio ut dicamus : Justus es?

Is. 43, 13. Operabor & quis avertet illud?

Jer. 11, 21. Non prophetabis in nomine Domini & non morieris in manibus nostris.

Propterea hæc dicit Dominus.

Jer. 15, 2. Quod si dixerint ad te : Quo

egrediemur? dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Qui ad mortem, ad mortem, & qui ad gladium, ad gladium, & qui ad famem, ad famem, & qui ad captivitatem, ad captivitatem.

Jer. 17, 9. Pravum est cor omnium & inscrutabile : quis cognoscet illud? (c'est à dire, qui en connoitra toute la malice, car il est déjà connu qu'il est meschant). Ego Dominus scrutans cor & probans renes.

Et dixerunt : Venite & cogitemus contra Jeremiam cogitationes, non enim peribit lex a sacerdote, neque sermo a propheta.

Jer. 17, 17. Non sis tu mihi formidini, tu spes mea in die afflictionum.

¶ *Fiance aux sacrifices extérieurs.*

Jer. 7, 14. Faciam domui huic in qua invocatum est nomen meum & in qua vos habetis fiduciam, & loco quem dedi vobis & patribus vestris, sicut feci Silo.

L'essentiel n'est pas le sacrifice extérieur.

Tu ergo noli orare pro populo hoc.

Jer. 7, 22. Quia non sum locutus cum patribus vestris & non præcepi eis in die qua eduxi eos de terra Egypti, de verbo holocaustatum & victimarum.

Sed hoc verbum præcepi eis dicens : Audite vocem meam & ero vobis Deus, & vos eritis mihi populus, & ambulate in omni via quam mandavi vobis ut bene sit vobis. Et non audierunt.

L'essentiel n'est pas le sacrifice extérieur.

Jer. 11, 13. Secundum numerum enim civitatum tuarum erant Dei tui Juda, & secundum numerum viarum Jerusalem posuisti aras confusionis, tu ergo noli orare pro populo hoc.

Multitudo de doctrines.

Is. 44, 20. Neque dicet : Forte mendacium est in dextera mea.

Is. 44, 21, &c. Memento horum, Jacob & Israel, quoniam servus meus es tu. Formavi te, servus meus es tu, Israel, ne obliviscaris mei.

Delevi ut nubem iniquitates tuas, & quasi nebulam peccata tua, revertere ad me quoniam redemi te.

44, 23, 24. Laudate cœli quoniam misericordiam fecit Dominus..., quoniam redemit Dominus Jacob, & Israel gloriabitur. Hæc dicit Dominus redemptor tuus & formator tuus ex utero : Ego sum Dominus faciens omnia & extendens cœlos, solus, stabiliens terram & nullus mecum.

Is. 54, 8. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te & in misericordia sempiterna misertus sum tui, dixit redemptor tuus Dominus.

Is. 63, 12. Qui eduxit ad dexteram Moysen brachio majestatis suæ, qui scidit aquas ante eos ut faceret sibi nomèn sempiternum.

14. Sic adduxisti populum tuum ut faceres tibi nomen gloriæ.

Is. 63, 16. Tu enim pater noster, & Abraham nescivit nos & Israel ignoravit nos.

Is. 63, 17. Quare... indurasti cor nostrum ne timeremus te?

Is. 66, 17. Qui sanctificabantur & mundos se putabant, simul confumentur dicit Dominus.

Jer. 2, 35. Et dixisti : Absque peccato & innocens ego sum, & propterea avertatur furor tuus a me.

Ecce ego iudicio contendam tecum eo quod dixeris : Non peccavi.

Jer. 4, 22. Sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt.

Jer. 4, 23, 24. Aspexi terram, & ecce vacua erat & nihili, & cœlos, & non erat lux in eis.

Vidi montes & ecce movebantur, & omnes colles conturbati sunt.

Intuitus sum & non erat homo, & omne volatile cœli recessit. Aspexi & ecce Carmelus desertus & omnes urbes ejus destructæ sunt a facie Domini, & a facie iræ furoris ejus.

Hæc enim dicit Dominus : Deserta erit omnis terra, sed tamen consummationem non faciam.

Jer. 5, 4. Ego autem dixi : Forsitan pauperes sunt & stulti ignorantes viam Domini, iudicium Dei sui.

Ibo ad optimâtes & loquar eis, ipsi enim

cognoverunt viam Domini, & ecce magis hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula. Idcirco percussit eos leo de sylva, pardus vigilans super civitates eorum.

Jer. 5, 29. Numquid super his non visitabo, dicit Dominus? Aut super gentem hujusmodi non ulciscetur anima mea?

Jer. 5, 30. Stupor & mirabilia facta sunt in terra.

Jer. 5, 31. Prophetæ prophetabant mendacium, & sacerdotes applaudebant manibus, & populus meus dilexit talia : quid igitur fiet in novissimo ejus?

Jer. 6, 16. Hæc dicit Dominus : State super vias, & videte & interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona et ambulate in ea; & invenietis refrigerium animabus vestris. Et dixerunt : Non ambulabimus.

Et constitui super vos speculatores, audite vocem tubæ. Et dixerunt : Non audiemus.

Ideo audite, gentes, quanta ego faciam eis. Audi terra : ecce ego adducam mala, &c.

Jer. 23, 15. A prophetis enim Hierusalem egressa est pollutio super omnem terram.

Jer. 23, 17. Dicunt his qui blasphemant me : Locutus est Dominus : Pax erit vobis; & omni qui ambulat in pravitate cordis sui dixerunt : Non veniet super vos malum.

¶ Juifs tesmoins de Dieu. Is. 43, 9, 44, 8.

Propheties accomplies. — Malach. 1, 11.

Le sacrifice des Juifs reprouvé & le sacrifice des payens (mesme hors de Jerusalem) & en tous les lieux.

— Moyse predit la vocation des Gentils avant que de mourir, 32, 21, & la reprobation des Juifs.

Moyse predit ce qui doit arriver à chaque tribu.

Prophetie. — Amos & Zakarie. Ils ont vendu le juste & pour cela ne seront jamais rapelés.

— J. C. trahy.

On n'aura plus memoire d'Egipte. Voyez Is. 43, 16, 17, 18, 19. Jerem. 23, 6, 7.

Les Juifs seront respandus partout. Is. 27, 6. Loy nouvelle. Jer. 31, 32.

Malachie. Groffius. — Le 2. temple glorieux. J. C. y viendra. Agg. 2, 7, 8, 9, 10... Vocation des Gentils. Joel. 2, 28. Ofée. 2, 24. Deut. 32, 21. Mal. 1, 11.

¶ Moyse d'abord enseigne la trinité, le peché originel, le Messie.

David, grand tesmoing.

Roy, bon, pardonnant, belle ame, bon esprit, puissant. Il prophetise & son miracle arrive. Cela est infiny.

Il n'avoit qu'à dire qu'il estoit le Messie, s'il eust eu de la vanité, car les propheties sont plus claires de luy que de J. C. Et S^t Jehan de mesme.

¶ *Predictions des choſes particulieres.* — Ils eſtoient eſtrangers en Egipte, ſans aucune poſſeſſion en propre ni en ce pays là ni ailleurs, lorſque Jacob mourant & beniſſant ſes 12 enfans leur declare qu'ils ſeront poſſeſſeurs d'une grande terre, & predit particulierement à la famille de Juda que les Roys qui les gouverneroyent un jour ſeroyent de ſa race, & que tous ſes freres ſeroyent ſes ſujets.

Ce meſme Jacob diſpoſant de cette terre future comme s'il en euſt eſté maïſtre, en donna une portion à Joſeph plus qu'aux autres : « *Je vous donne, dit-il, une part plus qu'à vos freres,* » & beniſſant ſes deux enfans, Ephraïm & Manaffé, que Joſeph luy avoit préſentés, l'aiſné, Manaffés à ſa droite, & le jeune Ephraïm à la gauche, il met ſes bras en croix, & poſant ſa main droite ſur la teſte d'Ephraïm, & la gauche ſur Manaffé, il les beniſt en cette ſorte, & ſur ce que Joſeph lui repreſente qu'il préfere le jeune, il lui reſpond avec une fermeté admirable : « *Je le ſay bien, mon fils, je le ſay bien, mais Ephraïm croiſtra tout autrement que Manaffés,* » ce qui a eſté en effet ſi véritable dans la ſuite qu'eſtant ſeul preſque auſſy abondant que deux lignées entieres qui compoſoyent tout un Royaume, elles ont eſté ordinairement appelées du ſeul nom d'Ephraïm.

Ce meſme Joſeph en mourant recommande

à ses enfans d'emporter ses os avec eux quand ils iront en cette terre, où ils ne furent que 200 ans après.

Moyse, qui a écrit toutes ces choses si long temps avant qu'elles fussent arrivées, a fait luy mesme à chaque famille les partages de cette terre avant que d'y entrer, comme s'il en eust esté maistre.

Il leur donne les arbitres qui en feront le partage, il leur prescrit toute la forme du gouvernement politique qu'ils y observeront, les villes de refuge qu'ils y bastiront, &...

¶ « Daniel, 2. Tous vos devins & vos sages ne peuvent vous decouvrir le mystere que vous demandez.

« Mais il y a un Dieu au ciel, qui le peut, & qui vous a revelé dans vostre songe les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. (*Il falloit que ce songe luy tinst bien au cœur.*)

« Et ce n'est point par ma propre science que j'ay eu la connoissance de ce secret, mais par la revelation de ce mesme Dieu, qui me l'a decouverte pour la rendre manifeste en vostre presence.

« Vostre songe estoit donc de cette sorte. Vous avez veu une statue grande, haute & terrible, qui se tenoit debout devant vous. La teste en estoit d'or, la poitrine & les bras estoient d'argent, le ventre & les cuisses

estoyent d'airin, & les jambes estoyent de fer, mais les pieds estoient meslés de fer & de terre (*argille*).

« Vous la contempriez toujours en cette forte, jusqu'à ce que la pierre taillée sans mains a frappé la statue par les pieds meslés de fer & de terre & les a esclafés.

« Et alors s'en sont allés en poussière & le fer, & la terre, & l'airin, & l'argent, & l'or, & se sont dissipés en l'air, mais cette pierre, qui a frappé la statue, est crue en une grande montagne & elle a rempli toute la terre. Voilà quel a esté vostre songe, & maintenant je vous en donneray l'interprétation.

« Vous qui estes le plus grand des Roys & à qui Dieu a donné une puissance si estendue, que vous estes redoutable à tous les peuples, vous estes représenté par la teste d'or de la statue que vous avez veue.

« Mais un autre empire succedera au vostre, qui ne sera pas si puissant, & ensuite il en viendra un autre d'airin, qui s'estendra par tout le monde.

« Mais le quatriesme sera fort comme le fer, & de mesme que le fer brise & perse toutes choses, ainſy cet empire brisera & ecrasera tout.

« Et ce que vous avez veu que les pieds & les extremités des pieds estoyent composés en partie de terre & en partie de fer, cela

marque que cet empire fera divisé & qu'il tiendra en partie de la fermeté du fer, & en partie de la fragilité de la terre.

« Mais comme le fer ne peut s'allier solidement avec la terre, de même ceux qui sont représentés par le fer & par la terre ne pourront faire d'alliance durable, quoiqu'ils s'unissent par des mariages.

« Or ce sera dans le temps de ces monarques que Dieu suscitera un Royaume qui ne sera jamais détruit, ny jamais transporté à un autre peuple.

« Il dissipera & finira tous ces autres empires, mais pour luy il subsistera éternellement, selon ce qui vous a été révélé de cette pierre qui n'étant pas taillée de main, est tombée de la montagne & a brisé le fer, la terre & l'argent & l'or. Voilà ce que Dieu vous a découvert des choses qui doivent arriver dans la suite des temps. Ce songe est véritable & l'interprétation en est fidèle. — Lors Nabuchodonosor tomba le visage contre terre, &c. »

¶ « Daniel, 8. Daniel ayant vu le combat du belier & du bouc, qui le vainquit & qui domina sur la terre, duquel la principale corne étant tombée, quatre autres en estoient forties vers les quatre vents du ciel, de l'une desquelles étant sortie une petite corne, qui s'agrandit vers le midy, vers l'orient & vers la terre d'Israël, & s'éleva contre l'armée du

ciel, en renversa des estoiles & les foula aux pieds, & enfin abatit le prince, & fit cesser le sacrifice perpetuel, & mit en desolation le sanctuaire.

« Voilà ce que vit Daniel. Il en demandoit l'explication, & une voix cria en cette sorte : *Gabriel, faites luy entendre la vision qu'il a eue.* Et Gabriel luy dit :

« Le bellier que vous avez veu est le Roy des Medes & des Perles & le bouc est le Roy des Grecs, & la grande corne qu'il avoit entre les yeux est le premier Roy de cette monarchie.

« Et ce que cette corne estant rompue, quatre autres sont venues en la place, c'est que quatre Roys de cette nation lui succederont, mais non pas en la mesme puissance.

« Or sur le declin de ces Royaumes, les iniquités estant accrues, il s'elevera un Roy insolent & fort, mais d'une puissance empruntée, auquel toutes choses succederont à son gré, & il metra en desolation le peuple saint, & reussissant dans ses entreprises avec un esprit double & trompeur, il en tuera plusieurs, & s'elevera enfin contre le prince des princes, mais il perira malheureusement, & non pas neantmoins par une main violente. »

Daniel, 9, 20.

« Comme je priois Dieu de tout mon cœur & qu'en confessant mon peché & celui de tout mon peuple, j'estois prosterné devant mon

Dieu, voicy que Gabriel, lequel j'avois veu en vision dès le commencement, vint à moy & me toucha au temps du sacrifice du vespre & me donnant l'intelligence me dit : Daniel, je suis venu à vous pour vous ouvrir la connoissance des choses. Dès le commencement de vos prieres, je suis venu pour vous decouvrir ce que vous desirez, parce que vous estes l'homme de desirs. Entendes donc la parole & entres dans l'intelligence de la vision. Soixante-dix semaines sont prescrites & desterminées sur vostre peuple & sur vostre sainte cité, pour expier les crimes, pour mettre fin aus pechés & abolir l'iniquité & pour introduire la justice eternelle, pour accomplir les visions & les propheties & pour oindre le saint des saints.

(Après quoy ce peuple ne fera plus vostre peuple, ni cette cité la sainte Cité. Le temps de colere sera passé, les ans de grace viendront pour jamais.)

« Sçaches donc & entendes. Depuis que la parole sortira pour reftablir & reedifier Jerusalem, jusqu'au prince Messie, il y aura 7 semaines & 62 semaines après que la place & les murs seront edifiés dans un temps de trouble & d'affliction.

(Les Hebreux ont accoustumé de diviser les nombres & de mettre le petit le premier, ces 7 & 62 font donc 69. De ces 70 il en restera donc la 70^e, c'est à dire les 7 dernieres années dont

il parlera ensuite.) Et après ces 62 semaines (qui auront suivi les 7 premières,) le Christ sera tué & un peuple viendra avec son prince, qui détruira la ville & le sanctuaire & inondera tout, & la fin de cette guerre consummera la desolation. Le Christ sera donc tué après les 69 semaines, c'est à dire en la dernière semaine).

« Or une semaine (qui est la 70 qui reste) établira l'alliance avec plusieurs & même la moitié de la semaine (c'est à dire les derniers trois ans & demi) abolira le sacrifice & l'hostie & rendra effroyable l'estendue de l'abomination, qui se répandra & durera sur ceux mêmes qui s'en étonneront et durera jusqu'à la consommation. »

Daniel, 11. L'ange dit à Daniel :

« Il y aura encore (après Cyrus, sous lequel cecy est encore) trois Roys de Perse (Cambyse, Smerdis, Darius), & le quatriesme (Xerxès) qui viendra ensuite sera plus puissant en richesses & en forces & élèvera tous ses peuples contre les Grecs. Mais il s'élèvera un puissant Roy (Alexandre) dont l'empire aura une étendue extrême & qui réussira en toutes ses entreprises selon son desir, mais quand sa monarchie sera établie, elle périra & sera divisée en quatre parties vers les quatre vents du ciel (comme il avoit dit auparavant, VII, 6, VIII, 8), mais non pas à des personnes de sa race,

& ſes ſucceſſeurs n'égaleront point ſa puiſſance, car meſme ſon Royaume ſera diſperſé à d'autres outre ceux-ci (ces quatre principaux ſucceſſeurs).

« Et celui de ces ſucceſſeurs qui regnera vers le Midy (Egipte. Ptolemée, fils de Lagus), deviendra puiſſant, mais un autre le ſurmontera (Seleucus, Roy de Sirie), & ſon eſtat ſera un grand eſtat (Appianus dit que c'eſt le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre).

« Et dans la ſuite des années, ils s'alieront, & la fille du Roy du Midy (Berenice, fille de Ptolemée Philadelphie, fils de l'autre Ptolemée), viendra au roi d'Aquilon, pour eſtablir la paix entre ces princes (à Antiochus Deus, Roy de Sirie & d'Aſie, neveu de Seleucus Lagidas).

« Mais ni elle, ni ſes deſcendants n'auront pas une longue autorité, car elle & ceux qui l'avoient envoyée & ſes enfants & ſes amys, ſeront livrés à la mort (Berenice & ſon fils fut tuée par Seleucus Callinicus).

« Mais il s'elevera un rejetton de ſes racines (Ptolemeus Evergetes naiſtra du meſme pere que Berenice), qui viendra avec une puiſſante armée dans les terres du Roy d'Aquilon, où il mettra tout ſous ſa ſujettion, & emmenera en Égipte leurs dieux, leurs princes, leur or, leur argent & toutes leurs plus precieufes depouilles, & ſera quelques années

fans que le Roy d'Aquilon puisse rien contre luy (s'il n'eust pas esté appelé en Egypte par des raisons domestiques, il auroit entierement depouillé Seleucus, dit Justin).

« Et ainſy il reviendra en ſon royaume, mais les enfans de l'autre irrités aſſembleront de grandes forces (Seleucus Ceraunus, Antiochus Magnus).

« Et leur armée viendra & ravagera tout, dont le Roy de Midy eſtant irrité, formera auſſy un grand corps d'armée & livrera bataille, & vaincra (Ptolemeus Philopator contre Antiochus Magnus à Raphia), & ſes troupes en deviendront insolentes, & ſon cœur ſ'en enflera (ce Ptolemeus prophana le temple. Joſephe), il vaincra des milliers d'hommes, mais ſa victoire ne ſera pas ferme.

« Car le Roy d'Aquilon (Antiochus Magnus) viendra avec encore plus de forces que la première fois (le jeune Ptolemée Epiphanes reſſonnant), & alors auſſy un grand nombre d'ennemys ſ'eleveront contre le Roy de Midy, & meſme des hommes apoſtats, violents, de ton peuple ſ'eleveront, afin que les viſions ſoyent accomplies & ils periront (ceux qui avoyent quitté leur religion pour plaire à Evergetes, quand il envoya ſes troupes à Scopas. Car Antiochus reprendra Scopas & les vaincra).

« Et le Roy d'Aquilon deſtruira les remparts

& les villes les mieux fortifiées, & toute la force du Midy ne pourra luy résister, & tout cederà à sa volonté. Il s'arrêtera dans la terre d'Israël, & elle luy cederà.

« Et ainsi il pensera à se rendre maître de tout l'empire d'Égypte (méprisant la jeunesse d'Épiphanes, dit Justin).

« Et pour cela il fera alliance avec luy & luy donnera sa fille (Cléopâtre, afin qu'elle trahisse son mary. (Sur quoy Appianus dit, que se défiant de pouvoir se rendre maître d'Égypte par force, à cause de la protection des Romains, il voulut l'attenter par finesse). Il la voudra corrompre, mais elle ne suivra pas son intention, ainsi il se jettera à d'autres desseins & pensera à se rendre maître de quelques îles (c'est à dire lieux maritimes), & il en prendra plusieurs (comme dit Appianus).

« Mais un grand chef s'opposera à ses conquêtes & arrêtera la honte qui lui en reviendrait (Scipion l'Africain, qui arrêta les progrès de Antiochus Magnus, à cause qu'il offensoit les Romains en la personne de leurs alliés). Il retournera donc dans son Royaume & y périra & ne sera plus. (Il fut tué par les siens.)

« Et celui qui lui succédera sera un tyran, qui affligera d'impôts la gloire du Royaume (qui est le peuple, Seleucus Philopator ou Soter, fils d'Antiochus Magnus), mais en peu de

temps il mourra, & non par sedition, ni par guerre.

« Etil fucedera à sa place un homme mesprisable & indigne des honneurs de la Royauté, qui s'y introduira adroitement & par caresses.

« Toutes les armées flechiront devant luy, il les vaincra & mesme le prince avec qui il avoit fait alliance. Car, ayant renouvelé l'alliance avec luy, il le trompera, & venant avec peu de troupes dans ses provinces calmes & sans crainte, il prendra les meilleures places & fera plus que ses peres n'avoyent jamais fait & ravageant de toutes parts, il formera de grands desseins pendant son temps.

« 25. »

¶ Le zeile des Juifs pour leur loy & leur temple. Josephe & Philon Juif ad Caium.

Quel autre peuple a un tel zeile, il falloit qu'ils l'eussent.

J. C. predit quant au temps & à l'estat du monde. Le duc osté de la cuisse, & la 4^{me} monarchie.

Qu'on est heureux d'avoir cette lumiere dans cette obscurité.

Qu'il est beau de voir par les yeux de la foy, Darius & Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée & Herode agir sans le savoir pour la gloire de l'Evangile!

¶ Beau de voir par les yeux de la foy, l'histoire d'Herode de Cesar...

¶ *Reprobation des Juifs & conversion des Gentils.* — Is., 65 : « Ceux là m'ont cherché qui ne me consultoyent point. Ceux là m'ont trouvé qui ne m'e cherchoyent point. J'ay dit, me voicy, me voicy au peuple qui n'invoquoit pas mon nom.

« J'ay estendu mes mains tout le jour au peuple incredule qui fuit ses desirs & qui marche dans une voye mauvaise, à ce peuple qui me provoque sans cesse par les crimes qu'il commet en ma presence, qui s'est emporté à sacrifier aux idoles, &c.

« Ceux là seront dissipés en fumée au jour de ma fureur, &c.

« J'assembleray les iniquités de vous & de vos peres & vous rendray à tous selon vos œuvres.

« Le Seigneur dit ainſy : Pour l'amour de mes serviteurs, je ne perdray tout Israëſ, mais j'en reſerveray quelques-uns, de meſme qu'on reſerve un grain reſté dans une grappe, duquel on dit : Ne l'arrachez pas, parce que c'eſt benediction.

« Ainſy j'en prendray de Jacob & de Juda pour poſſeder mes montagnes, que mes eſleus & mes serviteurs avoient en heritage, & mes campagnes fertiles & admirablement abondantes, mais j'extermineray tous les autres, parce que vous avez oublié voſtre Dieu pour fuivre des dieux eſtrangers. Je vous ay appelés

& vous n'avez pas répondu, j'ay parlé & vous n'avez pas ouy, & vous avez choisy [les] choses que j'avois defendues.

« C'est pour cela que le Seigneur dit ces choses : Voicy, mes serviteurs seront rassasiés & vous languirez de faim, mes serviteurs seront dans la joye & vous dans la confusion, mes serviteurs chanteront des cantiques de l'abondance de la joye de leur cœur, & vous pousserez des cris & des hurlemens de l'affliction de vostre esprit.

« Et vous laisserez vostre nom en abomination à mes esleus. Le Seigneur vous estimerà & nommera ses serviteurs d'un autre nom, dans lequel celuy qui sera beny sur la terre sera beny en Dieu, &c., parce que les premieres douleurs sont mises en oubly.

« Car voicy, je crée de nouveaux cieux & une nouvelle terre, & les choses passées ne seront plus en memoire, & ne viendront plus en la pensée.

« Mais vous vous rejouyrez à jamais dans les choses nouvelles que je crée, car je crée Jerusalem qui n'est autre chose que joye & son peuple rejouissance. Et je me plairay en Jerusalem & en mon peuple, & on n'y entendra plus de cris & de pleurs.....

« Je l'exauceray avant qu'il demande, je les ouiray quand ils ne feront que commencer à parler. Le loup & l'agneau paistront en-

semble, le lion & le bœuf mangeront la même paille, le serpent ne mangera que la poussière, & on ne commettra plus d'homicide ni de violence en toute ma sainte montagne. »

Is. 56 : « Le Seigneur dit ces choses : Soyez justes & droits, car mon salut est proche, & ma justice va être révélée.

« Bienheureux est celui qui fait ces choses & qui observe mon salut, & garde ses mains de commettre aucun mal.

« Et que les étrangers qui s'attachent à moy ne disent point : Dieu me séparera d'avec son peuple. Car le Seigneur dit ces choses : Quiconque gardera mes sabbats, & choisira de faire mes volontés, & gardera mon alliance, je leur donneray place dans ma maison, & je leur donneray un nom meilleur que celui que j'ay donné à mes enfants, ce sera un nom éternel qui ne périra jamais.....

« C'est pour nos crimes que la justice s'est éloignée de nous, nous avons attendu la lumière & nous ne trouvons que les ténèbres, nous avons espéré la clarté & nous marchons dans l'obscurité, nous avons taillé contre la muraille comme des aveugles & nous avons heurté en plein midi comme au milieu d'une nuit & comme des morts en des lieux ténébreux.

« Nous rugirons tous comme des ours, nous gemirons comme des colombes. Nous avons

attendu la justice & elle ne vient point, nous avons espéré le salut & il s'éloigne de nous.

Is. 66, 18 : « Mais je visiterai leurs œuvres & leurs pensées, quand je viendray pour les assembler avec toutes les nations & les peuples, & ils verront ma gloire.

« Et je leur imposeray un signe, & de ceux qui seront sauvez j'en enverray aux nations, en Affrique, en Lydie, en Italie, en Grece & aux peuples qui n'ont point ouy parler de moy, & qui n'ont point veu ma gloire. Et ils ameneront vos freres. »

Jer., 7. Reprobation du temple :

« Allez en Silo, où j'avois estably mon nom au commencement & voyez ce que j'y ay fait à cause des pechez de mon peuple. Et maintenant, dit le Seigneur, parce que vous avez fait les mesmes crimes, je feray de ce temple où mon nom est invoqué & sur lequel vous vous confiez, & que j'ay moy mesme donné à vos pretres, la mesme chose que j'ay faite de Silo. (Car je l'ay rejetté, & je me suis fait un temple ailleurs.)

« Et je vous rejetteray loing de moy, de la mesme maniere que j'ay rejetté vos freres, les enfans d'Ephraïm. (Rejettés sans retour.)

« Ne priez donc point pour ce peuple.

Jer., 7, 21 : « A quoy vous sert il d'ajouter sacrifice sur sacrifice ? Quand je retiray vos peres hors d'Egipte, je ne leur parlay pas

des sacrifices & des holocaustes, je ne leur en donnay aucun ordre, & le precepte que je leur ay donné a esté en ceste sorte : Soyez obeissants & fideles à mes commandements, & je feray vostre Dieu & vous ferez mon peuple. (Ce ne fut qu'après qu'ils eurent sacrifié aux veaux d'or que je me donnay des sacrifices, pour tourner en bien une mauvaïse coustume.) » — Jer., 7 : « N'ayez point confiance aux paroles de mensonge de ceux qui vous disent, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur sont. »

¶ *Preuves par les Juifs.* — Captivité des Juifs sans retour. Jer., 11, 11 : « Je feray venir sur Juda des maux desquels ils ne pourront estre delivrés. »

Figures. Is., 5 : « Le Seigneur a eu une vigne dont il a attendu des raisins & elle n'a produit que du verjus. Je la dissipéray donc & la destruiray, la terre n'en produira que des espines, & je défendrai au ciel d'y...

« La vigne du Seigneur est la maison d'Israël. Et les hommes de Juda en sont le germe delectable. J'ay attendu qu'ils fissent des actions de justice, & ilz ne produisent qu'iniquités. »

Is., 8 : « Sanctifiez le Seigneur avec crainte & tremblement, ne redoutez que luy, & il vous fera en sanctification, mais il sera en pierre de scandale & en pierre d'achoppement

aux deux maisons d'Israël. Il sera en piège & en ruine au peuple de Jerusalem, & un grand nombre d'entre eux heurteront cette pierre, y tomberont, y seront brisés & seront pris à ce piège & y périront. Voilez mes paroles & couvrez ma loy pour mes disciples.

« J'attendray donc en patience le Seigneur qui se voile & se cache à la maison de Jacob. »

Is., 29 : « Soyez confus & surpris, peuple d'Israël, chancellez, trebuchez & soyez yvres, mais non pas d'une yvresse de vin, trebuchez, mais non pas d'ivresse, car Dieu vous a préparé l'esprit d'affoupissement. Il vous voilera vos yeux, il obscurcira vos princes & vos prophètes qui ont les visions. (Daniel, 12 : « Les mechans ne l'entendront point, mais ceux qui seront bien instruits l'entendront. » — Osée, dernier chapitre, dernier verset, après bien des benedictions temporelles, dit : « Où est le sage & il entendra ces choses, &c. »)

« Et les visions de tous les prophètes seront à vostre egard comme un livre scellé, lequel si on donne à un homme savant, & qui le puisse lire, il repondra : Je ne puis le lire, car il est scellé, & quand on le donnera à ceux qui ne savent pas lire, ils diront : Je ne connois pas les lettres.

« Et le Seigneur m'a dit : Parce que ce peuple m'honore des levres, mais que son cœur est bien loin de moi (en voilà la raison & la cause,

car s'ils adoroyent Dieu de cœur, ils entendraient les propheties), & qu'ils ne m'ont fervy que par des voyes humaines.

« C'est pour cette raison que j'adjousteray à tout le reste d'amener sur ce peuple une merveille estonnante & un prodige grand & terrible, c'est que la sagesse de ses sages perira, & leur intelligence sera... »

Propheties. Preuve de divinité. Is., 41 :
« Si vous estes des dieux, aprochez, annoncez nous les choses futures, nous inclinerons nostre cœur à vos paroles. Aprenez nous les choses qui ont esté au commencement, & prophetisez nous celles qui doivent arriver.

« Par là nous saurons que vous estes des dieux. Faictes le bien ou mal, si vous pouvez. Voyons donc & raisonnons ensemble.

« Mais vous n'estes rien, vous n'estes qu'abomination, &c. Qui d'entre vous nous instruit (par des auteurs contemporains) des choses faictes dès le commencement & l'origine, afin que nous lui disions : Vous estes le juste. Il n'y en a aucun qui nous aprenne, ni qui prédise l'avenir. »

Is. 42 : « Moy qui suis le Seigneur je ne communique pas ma gloire à d'autres. C'est moy qui ay fait predire les choses qui sont arrivées, & qui predis encore celles qui sont à venir. Chantez en un cantique nouveau à Dieu par toute la terre.

« Amene icy ce peuple qui a des yeux & qui ne voit pas, qui a des oreilles & qui est sourd. Que les nations s'affemblent toutes. Qui d'entre elles & leurs dieux vous instruiront des choses passées & futures? Qu'elles produisent leurs tesmoins pour leur justification, ou qu'elles m'escoutent & confessent que la verité est icy.

« Vous estes mes tesmoins, dit le Seigneur, vous & mon serviteur que j'ai esleu, afin que vous me connoissiez & que vous croyez que c'est moy qui suis.

« J'ay predit, j'ay sauvé, j'ay fait moi seul ces merveilles à vos yeux, vous estes mes tesmoins de ma divinité, dit le Seigneur.

« C'est moi qui pour l'amour de vous ay brisé les forces des Babiloniens. C'est moi qui vous ay sanctifiés & qui vous ay créés.

« C'est moy qui vous ay fait passer au milieu des eaux, & de la mer, & des torrens, & qui ay submergé & destruit pour jamais les puissants ennemys qui vous ont résisté.

« Mais perdez la memoire de ces anciens bienfaits, & ne jettez plus les yeux vers les choses passées.

« Voicy, je prepare de nouvelles choses qui vont bientôt paroître, vous les connoistrez, je rendray les deserts habitables & delicieux.

« Je me suis formé ce peuple, je l'ay establi pour annoncer mes louanges, &c.

« Mais c'est pour moy mesme que j'effaceray vos pechés & que j'oublieray vos crimes, car pour vous, repassez en vostre memoire vos ingrattitudes, pour voir si vous avez de quoy vous justifier. Vostre premier pere a peché, & vos docteurs ont tous esté des prevaricateurs. » — Is. 44 : Je suis le premier & le dernier, dit le Seigneur. Qui s'egalera à moy, qu'il raconte l'ordre des choses depuis que j'ay formé les premiers peuples, & qu'il annonce les choses qui doivent arriver. Ne craignez rien, ne vous ay je pas fait entendre toutes ces choses, vous estes mes tesmoins. »

Prediction de Cyrus. — « A cause de Jacob que j'ay esleu, je t'ay appelé par ton nom. » — Is., 45, 21 : « Venez & disputons ensemble. Qui a fait entendre les choses depuis le commencement, qui a predit les choses dès lors? N'est ce pas moy qui suis le Seigneur? »

Is., 46 : « Ressouvenez vous des premiers siecles, & connoissez qu'il n'y a rien de semblable à moy. Qui annonce dès le commencement les choses qui doivent arriver à la fin, en disant dès l'origine du monde: Mes decrets subsisteront & toutes mes volontés seront accomplies. »

Is., 42, 9 : « Les premieres choses sont arrivées comme elles avoyent esté predites, & voicy, maintenant j'en predis de nouvelles

& vous les annonce avant qu'elles foyent arrivées. »

Is., 48, 3 : « J'ay fait predire les premières & je les ay accomplies enfuite, & elles font arrivées en la maniere que j'avois dit, parce que je ſay que vous eſtes dur, que voſtre eſprit eſt rebelle, & voſtre front impudent. Et c'eſt pourquoy je les ay voulu annoncer avant l'évenement, afin que vous ne puiſſiez pas dire que ce fut l'ouvrage de vos dieux & l'effect de leur ordre.

« Vous voyez arrivé ce qui a eſté predict. Ne le raconterez vous pas? Maintenant je vous annonce des choſes nouvelles, que je conſerve en ma puiſſance & que vous n'avez pas encore ſceues, ce n'eſt que maintenant que je les prepare, & non pas depuis longtemps. Je vous les ay tenues cachées, de peur que vous ne vous vantaffiez de les avoir preveues par vous meſmes.

« Car vous n'en avez aucune connoiſſance & perſonne ne vous en a parlé, & vos oreilles n'en ont rien ouy. Car je vous connois, & je ſay que vous eſtes plein de prevarications & je vous ay donné le nom de prevaricateur dès les premiers temps de voſtre origine. »

¶. — *Propheties. En Egipte. — Pug. 659, Talmud.*

C'eſt une tradition entre nous que, quand

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison delicate de leurs peres pour aller dans l'austerité d'un desert, &c. (Voyez Philon, juif). Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a esté predict si longtemps auparavant. Depuis 2000 années aucun payen n'avoit adoré le Dieu des Juifs & dans le temps predict la foule des payens adore cet unique Dieu. Les temples sont destruits, les Roys mesme se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'esprit de Dieu qui est repandu sur la terre.

¶ *Sainteté.* — *Effundam spiritum meum.* — Tous les peuples estoient dans l'infidelité & dans la concupiscence, toute la terre fut ardante de charité. Les princes quittent leurs grandeurs, les filles souffrent le martir. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé, voilà l'effect & les marques de sa venue.

¶ *Predictions.* — Il est predict qu'au temps du Messie, il viendrait establiir une nouvelle alliance, qui feroit oublier la sortie d'Egipte, Jer., 23, 5, Is., 43, 16, qui mettroit sa loy, non dans l'exterieur, mais dans les cœurs, que J. C. mettroit sa crainte qui n'avoit esté qu'au dehors dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi Chrestienne en tout cela?

¶ *Propheties.* — Que les Juifs reprouveroient J. C. & qu'ils feroient reprouvez de

rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a esleu est fidele.

« Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ay exaucé dans les jours de salut & de misericorde, & je t'ay estably pour estre l'alliance du peuple & te mettre en possession des nations les plus abandonnées, afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaisnes : Sortez en liberté, & à ceux qui sont dans les tenebres : Venez à la lumiere & possédez des terres abondantes & fertiles. Ils ne seront plus travaillez ny de la faim, ny de la soif, ny de l'ardeur du soleil, parce que celuy qui a eu compassion d'eux fera leur conducteur, il les menera aux sources vivantes des eaux & aplanira les montagnes devant eux. Voicy, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon & de Midy. Que le ciel en rende gloire à Dieu, que la terre s'en resjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, & qu'il aura enfin pitié des pauvres qui esperent en luy.

« Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a abandonné & n'a plus memoire de moy. Une mere peut elle mettre en oubly son enfant, & peut elle perdre la tendresse pour celuy qu'elle a porté dans son sein? mais quand elle en feroit capable, je ne t'oubliroy pourtant jamais, Syon, je te porte toujours entre mes mains, & tes murs sont toujours

devant mes yeux. Ceux qui doivent te reſta-
blir accourent & tes deſtructeurs feront eloi-
gnez. Leve les yeux de toutes parts & confi-
dere toute cette multitude qui eſt aſſemblée
pour venir à toy. Je jure que tous ces peuples
te feront donnez comme l'ornement duquel
tu ſeras à jamais revestue, tes deſerts & tes
ſolitudes & toutes tes terres qui ſont mainte-
nant deſolées ſeront trop eſtroites pour le
grand nombre de tes habitans & les enfans
qui te naiſtront dans les années de ta ſterilité
te diront : La place eſt trop petite, eſcarte les
frontieres & fais nous place pour habiter.
Alors tu diras en toy-meſme : Qui eſt-ce qui
m'a donné cette abondance d'enfans, moy
qui n'enfantois plus, qui eſtois ſterile, tranſ-
portée et captive, & qui eſt-ce qui me les a
nourris, moy qui eſtois delaiffée ſans ſecours ?
D'où ſont donc venus tous ceux-cy ? Et le
Seigneur te dira : Voicy, j'ay fait paroître ma
puiffance ſur les Gentils, & j'ai élevé mon
eſtendart ſur les peuples, & ils t'apporteront
des enfans dans leurs bras & dans leurs ſeins.
Les rois & les reynes ſeront tes nourriciers,
ils t'adoreront le viſage contre terre, & baife-
ront la pouſſiere de tes pieds, & tu con-
noiſtras que je ſuis le Seigneur, & que ceux
qui eſperent en moy ne ſeront jamais confon-
dus. Car qui peut oſter la proye à celui qui
eſt fort & puiffant ? Mais encore meſme qu'on

la luy put oster, rien ne pourra empescher que je ne sauve tes enfans & que je ne perde tes ennemis, & tout le monde reconnoistra que je suis le Seigneur, ton sauveur & le puissant redempteur de Jacob.

« Le Seigneur dit ces choses : Quel est ce libelle de divorce par lequel j'ay repudié la sinagogue ? & pourquoy l'ay je livrée entre les mains de vos ennemis ? n'est-ce pas pour ses impietez & pour ses crimes que je l'ay repudiée ?

« Car je suis venu & personne ne m'a receu, j'ay appelé & personne n'a escouté. Est-ce que mon bras est accourcy & que je n'ay pas la puissance de sauver ?

« C'est pour cela que je feray paroître les marques de ma colere, je couvriray les cieux de tenebres & les cacheray sous des voiles.

« Le Seigneur m'a donné une langue bien instruite, afin que je sache consoler par ma parole celuy qui est dans la tristesse. Il m'a rendu attentif à ses discours, & je l'ay escouté comme un maistre.

« Le Seigneur m'a revelé ses volonteze & je n'y ay point esté rebelle.

« J'ay livré mon corps aux coups & mes jouës aux outrages, j'ay abandonné mon visage aux ignominies & aux crachats, mais le Seigneur m'a soustenu & c'est pourquoy je n'ai point esté confondu.

« Celuy qui me justifie est avec moy. Qui osera m'accuser, qui se levera pour disputer contre moy & pour m'accuser de péché, Dieu estant luy-mesme mon protecteur?

« Tous les hommes passeront & seront consummez par le temps; que ceux qui craignent Dieu escoutent donc les paroles de son serviteur, que celuy qui languit dans les tenebres mette sa confiance au Seigneur. Mais pour vous vous ne faites qu'embraiser la colere de Dieu sur vous, vous marchez sur les braziers & entre les flammes que vous mesmes avez allumées. C'est ma main qui a fait venir ces maux sur vous, vous perirez dans les douleurs.

« Escoutez moy, vous qui suivez la justice & qui cherchez le Seigneur. Regardez à la pierre d'où vous estes taillez & à la cisterne d'où vous estes tirez. Regardez à Abraham vostre pere & à Sara qui vous a enfantez. Voyez qu'il estoit seul & sans enfant quand je l'ay appelé & que je luy ay donné une posterité si abondante. Voyez combien de benedictions j'ay repandües sur Syon, & de combien de graces & de consolations je l'ay comblée.

« Considerez toutes ces choses, mon peuple, & rendez vous attentif à mes paroles, car une loy sortira de moy, & un jugement qui fera la lumiere des Gentils.

Amos, 8. Le prophete ayant fait un denombrement des peschez d'Israël, dit que Dieu a juré d'en faire la vengeance.

Dit ainfy : « En ce jour là, dit le Seigneur, je feray coucher le soleil à midy, & je couvriray la terre de tenebres dans le jour de lumiere, je changeray vos festes solemnelles en pleurs & tous vos cantiques en plaintes.

« Vous ferez tous dans la tristesse & dans les souffrances, & je mettray cette nation en une desolation pareille à celle de la mort d'un fils unique, & ces derniers temps seront des temps d'amertume. Car voicy, les jours viennent, dit le Seigneur, que j'envoyeray sur cette terre la famine, la faim, non pas la faim & la soif de pain & d'eau, mais la faim & la soif d'ouir les paroles de la part du Seigneur. Ils iront errans d'une mer jusqu'à l'autre, & se porteront d'Aquilon en Orient, ils tourneront de toutes parts en cherchant qui leur annonce la parole du Seigneur, & ils n'en trouveront point.

« Et leurs vierges & leurs jeunes hommes périront en cette soif, eux qui ont suivy les doctes de Samarie, qui ont juré par le dieu adoré en Dan, & qui ont suivy le culte de Berzabée, ils tomberont & ne se releveront jamais de leur chute.

Amos, 3, 3 : « De toutes les nations de la

terre, je n'ay reconnu que vous pour estre mon peuple.

Daniel, 12, 7. Daniel ayant décrit toute l'estandüe du regne du Messie, dit : « Toutes ces choses s'accompliront lorsque la disperſion du peuple d'Israël sera accomplie. »

Aggée, 2, 4 : « Vous qui comparant cette seconde maison à la gloire de la premiere la mesprifez, prenez courage, dit le Seigneur, à vous, Zorobabel, & à vous, Jesus grand prestre, & à vous, tout le peuple de la terre, & ne cessez point d'y travailler. Car je suis avec vous, dit le Seigneur des armées, la promesse subsiste, que j'ay faite quand je vous ay retiré d'Egipte; mon esprit est au milieu de vous. Ne perdez point esperance, car le Seigneur des armées dit ainſy : Encore un peu de temps, & j'ebbranleray le ciel & la terre, & la mer & la terre ferme (façon de parler pour marquer un changement grand & extraordinaire), & j'ebbranleray toutes les nations. Et alors viendra celuy qui est desiré par tous les Gentils, & je rempliray cette maison de gloire, dit le Seigneur.

« L'argent & l'or ſont à moy, dit le Seigneur (c'est à dire que ce n'est pas de cela que je veux estre honoré, comme il est dit ayllieurs : Toutes les bestes des champs ſont à moy, à quoy sert de me les offrir en sacrifice?); la gloire de ce nouveau temple sera bien plus

grande que la gloire du premier, dit le Seigneur des armées, & j'establi ray ma maison en ce lieu cy, dit le Seigneur. »

« En Horeb, au jour que vous y estiez assemblez, & que vous dites : Que le Seigneur ne parle plus luy mesme à nous, & que nous ne voyions plus ce feu, de peur que nous ne mourions. Et le Seigneur me dit : Leur priere est juste, je leur susciteray un prophete tel que vous du milieu de leurs freres, dans la bouche duquel je mettray mes paroles, & il leur dira toutes les choses que je luy auray ordonnées, & il arrivera que quiconque n'obeira point aux paroles qu'il leur portera en mon nom, j'en feray moy mesme le jugement. »

Genese, 49 : « Vous, Juda, vous ferez loué de vos freres & vainqueur de vos ennemis. Les enfans de vostre pere vous adoreront. Juda, faon de lion, vous estes monté à la proye, o mon fils, & vous estes couché comme un lion, & comme une lionneſſe qui s'eveillera.

« Le sceptre ne sera point osté de Juda, ny le legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Scilo vienne, & les nations s'assembleront à luy pour luy obeir. »



DES FIGURES EN GENERAL
ET DE LEUR LEGITIMITÉ.



PREUVE des deux Testamens
à la fois. — Pour prouver
tout d'un coup les deux
[Testamens], il ne faut que
voir si les prophéties de l'un
sont accomplies en l'autre.

Pour examiner les prophéties, il faut les
entendre.

Car si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il
est sûr que le Messie ne sera point venu,
mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il
sera venu en J. C.

Toute la question est donc de savoir si elles
ont deux sens...

Que l'Écriture a deux sens, que J. C.
& les apôtres ont donnés, dont voici les
preuves :

1. Preuve par l'Esriture mesme.
2. Preuves par les Rabins (Moyse Maymon dit qu'elle a deux faces, & que les prophetes n'ont prophetisé que de J. C.)
3. Preuves par la caballe.
4. Preuves par l'interpretation mistique que les rabins mesmes donnent à l'Esriture.
5. Preuves par les principes des rabins, qu'il y a deux sens, qu'il y a deux advenemens du Messie, glorieux ou abject selon leur merite, que les prophetes n'ont prophetisé que du Messie. La loy n'est pas eternelle, mais doit changer au Messie, qu'alors on ne se souviendra plus de la mer Rouge, que les Juifs & les gentils seront meslés.

¶ C'est comme ceux entre lesquels il y a un certain langage obscur.

Ceux qui n'entendroyent pas cela n'y comprendroyent qu'un sot sens.

¶ *Figurat.* — Les termes d'espée, d'escu. *Potentissime.*

¶ Changer de figure, à cause de nostre foiblesse.

¶ *Figures.* — Les prophetes prophetifoyent par figures de ceinture, de barbe et cheveux brulés, &c.

¶ Deux erreurs : 1. Prendre tout litteralement. 2. Prendre tout spirituellement.

¶ Le voile qui est sur ces livres pour les Juifs y est aussi pour les mauvais Chrestiens

& pour tous ceux qui ne se hayssent pas eux-mêmes.

Mais qu'on est bien disposé à les entendre & à connoître J. C. quand on se hait véritablement soy-même !

¶ *Figures.* — Pour monstrier que l'ancien testament n'est que figuratif & que les prophètes entendoient par les biens temporels d'autres biens, c'est : 1 que cela seroit indigne de Dieu, 2 que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels, & qu'ils disent neantmoins que leurs discours sont obscurs & que leur sens ne fera point entendu. D'où il paroît que ce sens secret n'étoit pas celui qu'ils exprimoyent à decouvert, & que par conséquent ils entendoient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, &c. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. Jer., 33, ult.

La 3^e preuve est que leurs discours sont contraires & se détruisent, de sorte que si on pense qu'ils n'ayent entendu par les mots de loy & de sacrifice autre chose que celle de Moïse, il y a contradiction manifeste & grossière. Donc ils entendoient autre chose, se contredisants quelquefois dans un même chapitre.

Or pour entendre le sens d'un auteur....

¶ *Figure porte absence & presence, plaisir & déplaisir.*

Chifre à double sens, un clair & où il est dit que le sens est caché...

¶ Un portrait porte absence & presence, plaisir & deplaisir. La réalité exclut absence & deplaisir.

Figures. — Pour savoir si la loy & les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophetes en parlant de ces choses y arrestoyent leur veue & leur pensée, en sorte qu'ils n'y vissent que cette ancienne alliance, ou s'ils y voyent quelque'autre chose dont elle fust la peinture, car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée & de même des sacrifices, &c.

Le chifre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante, où l'on trouve un sens clair, & où il est dit neantmoins que le sens en est voilé & obscurcy, qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir & qu'on l'entendra sans l'entendre, que doit on penser sinon que c'est un chifre à double sens, & d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral. Combien doit on donc estimer ceux qui nous decouvrent le chifre & nous apprenent à connoître le sens caché, & principalement quand les prin-

cipes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels & clairs. C'est ce qu'a fait J. C. & les apôtres. Ils ont levé le sceaue, il a rompu le voile & a decouvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemys de l'homme sont ses passions, que le Redempteur seroit spirituel & son regne spirituel, qu'il y auroit deux advenemens, l'un de misere pour abaissier l'homme superbe, l'autre de gloire pour elever l'homme humilié, que J. C. seroit Dieu & homme.

Les prophetes ont dit clairement qu'Israël seroit toujours aymé de Dieu & que la loy seroit eternelle, & ils ont dit que l'on n'entendroit point leur sens & qu'il estoit voilé.

¶ *Figures.* — Quand la parolle de Dieu qui est veritable est fausse litteralement, elle est vraye spirituellement. *Sede a dextris meis*, cela est faux litteralement, donc cela est vray spirituellement.

En ces expressions, il est parlé de Dieu à la maniere des hommes, & cela ne signifie autre chose, sinon que l'intention, que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi, c'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa maniere de l'exercuter.

Ainsy quand il dit : « Dieu a receu l'odeur de vos parfums & vous donnera en recompense une terre grasse, » c'est à dire la mesme

intention qu'auroit un homme, qui agreant vos parfums vous donneroit en recompense une terre grasse, Dieu aura la mesme intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la mesme intention qu'un homme a pour celuy à qui il donne des parfums. Ainsy *iratus est*, Dieu jaloux, &c., car les choses de Dieu estant inexprimables, elles ne peuvent estre dites autrement. Et l'Eglise aujourd'huy en use encore : *Quia confortavit seras*, &c.

¶ Différence entre le disner & le souper.

En Dieu la parolle ne differe pas de l'intention, car il est veritable, ni la parolle de l'effet, car il est puissant, ny les moyens de l'effet, car il est sage. Bern. *ult. sermo in Missam*.

Aug. 5, *de Civit.*, 10. Cette regle est generale, Dieu peut tout, hormis les choses lesquelles s'il les pouvoit il ne feroit pas tout puissant, comme mourir, estre trompé & mentir, &c.

Plusieurs evangelistes pour la confirmation de la verité. Leur dissenblance utile.

Eucharistie après la Cene. Verité après figure.

Ruine de Hierusalem, figure de la ruine du monde, 40 ans après la mort de J.

Je ne sçais pas, comme homme ou comme legat. Matt., 24, 36.

J. condamné par les Juifs & Gentils.

Les Juifs & Gentils figurés par les deux fils.

Aug., 20, de Civit., 29.

¶ Les figures de l'Evangile pour l'état de l'ame malade sont des corps malades, mais parce qu'un corps ne peut estre assez malade pour le bien exprimer, il en a fallu plusieurs. Ainſy il y a le ſourd, le muet, l'aveugle, le paralytique, le Lazare mort, le poſſédé, tout cela enſemble eſt dans l'ame malade.

¶ Iſaye, 51. La mer Rouge image de la Redemption.

« *Ut ſciatis quod filius hominis habet po-
testatem remittendi peccata, tibi dico: Surge.* »

Dieu, voulant faire paroître qu'il pouvoit former un peuple ſaint d'une ſainteté invyſible & le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choſes viſibles. Comme la nature eſt une image de la grace, il a fait dans les biens de la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace, afin qu'on jugeaſt qu'il pouvoit faire l'inviſible, puisqu'il faiſoit bien le viſible.

Il a donc ſauvé ce peuple du deluge, il l'a fait naiſtre d'Abraham, il l'a racheté d'entre ſes ennemys & l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'eſtoit pas de ſauver du deluge & de faire naiſtre tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre graſſe.

Et meſme la grace n'eſt que la figure de la

gloire, car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loy & figure elle-même la grace, mais elle en est la figure & le principe ou la cause.

La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction, & ne different qu'en l'objet où ils la placent, ils apelent leurs ennemys ceux qui les en empeschent, &c. Dieu a donc montré le pouvoir qu'il a de donner les biens invisibles, par celui qu'il a montré qu'il avoit sur les visibles.

¶ Et cependant ce Testament, fait pour aveugler les uns & éclairer les autres, marquoit en ceux mêmes qu'il aveugloit la vérité qui devoit être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevoient de Dieu estoient si grands & si divins, qu'il paroissoit bien qu'il estoit puissant de leur donner les invisibles & un Messie.

Car la nature est une image de la grace, & les miracles visibles sont image des invisibles. *Ut sciatis, tibi dico : Surge.*

Isaïe, 51, dit que la Redemption sera comme le passage de la mer Rouge.

Dieu a donc montré en la sortie d'Egipte, de la mer, en la defeatte des roys, en la manne, en toute la genealogie d'Abraham, qu'il estoit capable de sauver, de faire descendre le pain du ciel, &c., de sorte que le peuple ennemy

est la figure & la representation du mesme Messie qu'ils ignorent, &c.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'estoyent que figures, & ce que c'est que vrayement libre, vray Israelite, vraye circoncision, vray pain du ciel, &c.

Dans ces promesses là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les creatures, mais avec cette difference que ceus qui y cherchent les creatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la deffence de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu & de n'aimer que luy, ce qui n'est qu'une meisme chose, & qu'enfin il n'est point venu [de] Messie pour eux, au lieu que ceus qui y cherchent Dieu, le trouvent & sans aucune contradiction, avec commandement de n'aymer que luy, & qu'il est venu un Messie dans le temps predit pour leur donner les biens qu'ils demandent.

Ainsy les Juifs avoient des miracles, des propheties qu'ils voioient accomplir & la doctrine de leur loy estoit de n'adorer & de n'aymer qu'un Dieu, elle estoit aussy perpetuelle. Ainsy elle avoit toutes les marques de la vraye religion, aussy elle l'estoit, mais il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loy des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'estoit pas vraie, quoiqu'elle eust les

miracles, les propheties & la perpetuité, parce qu'elle n'avoit pas cet autre point de n'adorer & n'aymer que Dieu.

¶ *Raison pourquoy figures.*

Ils avoyent à entretenir un peuple charnel & à le rendre depofitaire du Testament fpiri-
tuel.

Il falloit que, pour donner foy au Meffie, il y eust eu des propheties precedentes, & qu'elles fuffent portées par des gens non fufpects, & d'une diligence & fidelité & d'un ze-
le extraordinaire, & connus de toute la terre.

Pour faire reuffir tout cela, Dieu a choify ce peuple charnel, auquel il a mis en depoft les propheties qui predifent le Meffie comme liberateur & difpenfateur des biens charnels que ce peuple aymoît. Et ainſy il a eu une ardeur extraordinaire pour ſes prophetes, & a porté à la veue de tout le monde ces livres qui predifent leur Meffie, aſſeurant toutes les nations qu'il devoit venir, & en la maniere preditte dans les livres, qu'ils tenoyent ou-
verts à tout le monde. Et ainſy ce peuple, deceu par l'avenement ignominieux & pauvre du Meffie, ont eſté ſes plus cruels ennemys. De forte que voilà le peuple du monde le moins ſuſpect de nous favorifer, & le plus exact & zelé qui ſe puiſſe dire pour ſa loy & pour ſes prophetes, qui les porte incor-
rompus.

¶ C'est pour cela que les propheties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple estoit ennemy, sous le charnel dont il estoit amy. Si le sens spirituel eust esté decouvert, ils n'estoyent pas capables de l'aymer, & ne pouvants le porter, ils n'eussent pas eu le zele pour la conservation de leurs livres & de leurs ceremonies, & s'ils auroient aymé ces promesses spirituelles & qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur tesmoignage n'eust pas eu de force, puisqu'ils en eussent esté amys. Voilà pourquoy il estoit bon que le sens spirituel fust couvert, mais d'un autre costé si ce sens eust esté tellement caché qu'il n'eust point du tout paru, il n'eust pu servir de preuve au Messie. Qu'a il donc esté fait? Il a esté couvert sous le temporel en la foule des passages, & a esté decouvert si clairement en quelques-uns, outre que le temps & l'estat du monde ont esté predits si clairement qu'il est plus clair que le soleil, ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il luy est assujetti, pour ne le pas reconnoître.

Voilà donc quelle a esté la conduite de Dieu. Ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits & decouvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte neantmoins

que les lieux où il est caché sont equivoques & peuvent convenir aux deux, au lieu que les lieux où il est decouvert sont univoques & ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvoit induire en erreur, & qu'il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel qui s'y peut mesprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empeschoit d'entendre les veritables biens, sinon leur cupidité, qui determinoit ce sens aux biens de la terre? Mais ceux qui n'avoient de bien qu'en Dieu les rapportoyent uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse estre avec la foy en Dieu, & que la charité ne soit avec les biens de la terre, mais la cupidité use de Dieu & jouit du monde, & la charité au contraire.

Or la derniere fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empesche d'y arriver est apelé ennemy. Ainſy les creatures, quoique bonnes, sont ennemyes des justes, quand elles les detournent de Dieu, & Dieu mesme est l'ennemy de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainſy le mot d'ennemy dependant de la derniere fin, les justes entendoient par là leurs passions, & les charnels entendoient les Babiloniens & ainſy ces termes n'estoient

obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaye : *Signa legem in electis meis*, & que J. C. fera pierre de scandale. Mais, « Bienheureux ceux qui ne feront point scandalisés en luy. » Ozée, *ult.*, le dit parfaitement : « Où est le sage, & il entendra ce que je dis. Les justes l'entendront, car les voyes de Dieu sont droittes, mais les mechants y trebucheront. »

De sorte que ceus qui ont rejeté & crucifié J. C., qui leur a esté en scandale, sont ceus qui portent les livres qui tesmoignent de luy et qui disent qu'il fera rejeté & en scandale, de sorte qu'ils ont marqué que c'estoit luy en le refusant, & qu'il a esté esgalement prouvé & par les justes Juifs qui l'ont receu, & par les injustes qui l'ont rejeté, l'un & l'autre ayant esté predict.

¶ Une des principales raisons pour lesquelles les prophetes ont voilé les biens spirituels qu'ils promettoient sous les figures des biens temporels, c'est qu'ils avoient affaire à un peuple charnel qu'il falloit rendre depositaire du Testament spirituel.

¶ J. C. figuré par Joseph, bien aymé de son pere, envoyé du pere pour voir ses freres, &c., innocent, vendu par ses freres 20 deniers, & par là devenu leur seigneur, leur sauveur & le sauveur des estrangers, & le sauveur du monde, ce qui n'eust point esté sans le dessein

le le perdre, [ſans] la vente & la reprobation qu'ils en firent.

Dans la priſon Joſeph innocent entre deux criminels, J. C. en la croix entre deux larrons. Il predit le ſalut à l'un & la mort à l'autre ſur les mêmes apparences. J. C. ſauve les élus & damne les reprouvés ſur les mêmes crimes. Joſeph ne fait que predire, J. C. fait. Joſeph demande à celui qui ſera ſauvé qu'il ſe ſouvienne de luy quand il ſera venu en ſa gloire & celui que J. C. ſauve lui demande qu'il ſe ſouvienne de luy quand il ſera en ſon Royaume.

¶ *Figures.* — Sauveur, pere, ſacrificateur, hoſtie, nourriture, Roy, ſage, legiſlateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple qu'il devoit conduire, & nourrir, & introduire dans ſa terre.

¶ *Fascination.* *Somnum ſuum. Figura hujus mundi.*

L'Euchariftie. *Comedeſ panem tuum. Panem noſtrum.*

Inimici Dei terram lingent, les peſcheurs lechent la terre, c'eſt à dire ayment les plaiſirs terreſtres.

L'Ancien Teſtament contenoit les figures de la joye future, & le Nouveau contient les moyens d'y arriver.

Les figures eſtoient de joye, les moyens de penitence, & neantmoins l'agneau paſcal eſtoit

mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*.

Singularis sum ego donec transeam. J. C. avant sa mort estoit presque seul de martyr.

¶ Parler contre les trop grands figuratifs.

¶ Il y a des figures claires & demonstratives, mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, & qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Celles là sont semblables aux apocalyptiques, mais la difference qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables, tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils montrent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques unes des nôtres, car ils n'en ont pas de demonstratives comme quelques unes des nôtres. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler & confondre ces choses, parce qu'elles semblent estre semblables par un bout, étant si différentes par l'autre, ce sont les clartés qui meritent quand elles sont divines qu'on reveire les obscurités.

¶ Je ne dis pas que le *mem* est mystérieux.

¶ Il n'est pas permis d'attribuer à l'Ecriture les sens qu'elle ne nous a pas revelé qu'elle a. Ainsi de dire que le *mem* fermé d'Isaye signifie 600, cela n'est pas revelé. Il eust peu dire que les *tsadé* final & les *he deficientes* signifieroient des mysteres. Il n'est donc pas permis de le dire, & encore moins de dire que

c'est la maniere de la pierre philosophale. Mais nous difons que le sens litteral n'est pas le vray, parce que les prophetes l'ont dit eux mesmes.

¶ *Extravagances des apocaliptiques & preadamites, millenaires, &c.* — Qui voudra fonder des opinions extravagantes sur l'Ecriture, en fondera par exemple sur cela :

Il est dit que « *cette generation ne passera point jusqu'à ce que tout cela se face.* » Sur cela je diray qu'après cette generation il viendra une autre generation & toujours succeffivement.

Il est parlé dans les 2 *Paralippomenes* de Salomon & de Roy comme si c'estoyent deux personnes diverses. Je dirai que c'en estoyent deux.

¶ *Contre ceux qui abusent des passages de l'Ecriture, & qui se prevalent de ce qu'ils en trouvent quelqu'un qui semble favoriser leur erreur.*

Le chapitre de vespres, le dimanche de la Passion, l'Oraison pour le roy.

Explication de ces paroles : « Qui n'est pas pour moi est contre moi. » Et de ces autres : « Qui n'est point contre vous est pour vous. » Une personne qui dit : Je ne suis ni pour ni contre, on doit lui repondre... Une des antiennes des vespres de Noël : *Exortum est in tenebris lumen rectis corde.*



*QUE LA LOI DES JUIFS
ESTOIT FIGURATIVE.*



ONTRADICTION. — On ne peut faire une bonne phifionomie qu'en accordant toutes nos contrariétés, & il ne fuffit pas de fuivre une fuite de qualités accordante fans accorder les contraires. Pour entendre le fens d'un auteur, il faut accorder tous les paffages contraires.

Ainfy, pour entendre l'Efcriture, il faut avoir un fens dans lequel tous les paffages contraires s'accordent, il ne fuffit pas d'en avoir un qui convienne à plufieurs paffages accordans, mais d'en avoir un qui accorde les paffages mefme contraires.

Tout auteur a un fens auquel tous les paffages contraires s'accordent, ou il n'a point de fens du tout. On ne peut pas dire cela de

l'Écriture & des prophètes, ils avoient asseurement trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs, mais en J. C. toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne scauroient accorder la cessation de la royauté & principauté prédite par Ozée avec la prophétie de Jacob.

Si on prend la loi, les sacrifices & le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne scauroit pas même accorder les passages d'un même auteur, ny d'un même livre, ny quelquesfois d'un même chapitre, ce qui marque trop quel estoit le sens de l'auteur. Comme quant Ezechiel, chap. 20, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu & qu'on n'y vivra pas.

¶ Il n'estoit point permis de sacrifier hors de Jerusalem, qui estoit le lieu que le Seigneur avoit choisi, ny même de manger ailleurs les dîmes. Deut., 12, 5, &c.; Deut., 14, 23, &c.; 15, 20; 16, 2, 7, 11, 15.

Osée a prédit qu'il seroient sans roy, sans prince, sans sacrifice & sans idole, ce qui est accompli aujourd'uy, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jerusalem.

Figure. — Si la loi & les sacrifices sont la

verité, il faut qu'elle plaise à Dieu & qu'elle ne luy déplaise point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent & desplaisent.

Or dans toute l'Ecriture ils plaisent & desplaisent. Il est dit que la loy sera changée, que le sacrifice sera changé, qu'ils seront sans loy, sans prince & sans sacrifices, qu'il fera faict une nouvelle aliance, que la loy sera renouvelée, que les preceptes qu'ils ont receus ne sont pas bons, que leurs sacrifices sont abominables, que Dieu n'en a point demandé.

Il est dict au contraire que la loy durera eternellement, que cette aliance sera eternelle, que le sacrifice sera eternel, que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roy eternel n'arrive.

Tous ces passages marquent-ils que ce soit realité? Non. Marquent-ils aussy que ce soit figure? Non, mais que c'est realité ou figure. Mais les premiers excluans la realité marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent estre dits de la realité, tous peuvent estre dits de la figure. Donc ils ne sont pas dits de la realité, mais de la figure.

Agnus occisus est ab origine mundi. Juge sacrificateur.

¶ *Figures.* — Dieu voulant se former un peuple saint, qu'il separeroit de toutes les

autres nations, qu'il delivreroit de ses ennemis, qu'il mettroit dans un lieu de repos, a promis de le faire & a predit par ses prophetes le temps & la maniere de sa venue. Et cependant, pour affermir l'esperance de ses esleus dans tous les temps, il leur en a fait voir l'image sans les laisser jamais sans des assurances de sa puissance & de sa volonté pour leur salut. Car dans la creation de l'homme Adam en estoit le tesmoing, & le depositaire de la promesse du sauveur, qui devoit naistre de la femme, lorsque les hommes estoient encore si proches de la creation, qu'ils ne pouvoyent avoir oublié leur creation & leur cheute. Lorsque ceux qui avoyent veu Adam n'ont plus esté au monde, Dieu a envoyé Noé & l'a sauvé & noyé toute la terre, par un miracle qui marquoit assez & le pouvoir qu'il avoit de sauver le monde, & la volonté qu'il avoit de le faire, & de faire naistre de la semence de la femme celui qu'il avoit promis.

Ce miracle suffisoit pour affermir l'esperance des [hommes]. La memoire du deluge estant si fraische parmi les hommes, lorsque Noé vivoit encore, Dieu fit ses promesses à Abraham, & lorsque Sem vivoit encore, Dieu envoya Moysé, &c...

¶ *Figures.* — • Dieu voulant priver les siens des biens perissables, pour monstrier que

ce n'estoit pas par impuissance, il a fait le peuple Juif.

¶ Les Juifs avoyent vieilly dans ces pensées terrestres, que Dieu aymoît leur pere Abraham, sa chair & ce qui en sortoit, que pour cela il les avoit multipliés & distingués de tous les autres peuples sans souffrir qu'ils s'y mélassent, que, quand ils languissoient dans l'Egypte, il les en retira avec tous ses grands signes en leur faveur, qu'il les nourrit de la manne dans le desert, qu'il les mena dans une terre bien grasse, qu'il leur donna des Roys & un temple bien basti pour y offrir des bestes, & par le moyen de l'effusion de leur sang, qu'ils seroyent purifiés, & qu'il leur devoit enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde, & il a predit le temps de sa venue.

Le monde ayant vieilly dans ces erreurs charnelles, J. C. est venu dans le temps predit, mais non pas dans l'eclat attendu, & ainſy ils n'ont pas pensé que ce fust luy. Apres sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses estoient arrivées en figures, que le Royaume de Dieu ne consistoit pas en la chair, mais en l'esprit, que les ennemys des hommes n'estoyent pas les Babiloniens, mais les passions, que Dieu ne se plaçoit pas aux temples faits de main mais en un cœur pur & humilié, que la

circoncision du corps estoit inutile, mais qu'il falloit celle du cœur, que Moïse ne leur avoit pas donné le pain du ciel, &c.

Mais Dieu n'ayant pas voulu decouvrir ces choses à ce peuple, qui en estoit indigne & ayant voulu néanmoins les predire afin qu'elles fussent crues, en a prédit le temps clairement & les a quelquesfois exprimées clairement, mais abondamment en figures, afin que ceux qui aymoyent les choses figurantes s'y arrestassent, & que ceux qui aymoient les figurées les y vissent.

Tout ce qui ne va point à la charité est figure.

L'unique objet de l'Ecriture est la charité.

Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure. Car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique precepte de charité, pour satisfaire nostre curiosité, qui recherche la diversité, par cette diversité, qui nous mene toujours à nostre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire & nous ayons la diversité, & Dieu satisfait à l'un & à l'autre par ces diversités, qui menent au seul nécessaire.

Les Juifs ont tant aymé les choses figurantes, & les ont si bien attendues, qu'ils ont meconnu la réalité, quand elle est venue

dans le temps & en la maniere preditte.

Les Rabins prennent pour figure les mamelles de l'Espouse, & tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels.

Et les Chrestiens prennent mesme l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent.

¶ La charité n'est pas un precepte figuratif. Dire que J. C., qui est venu oster les figures pour mettre la verité, ne seroit venu que mettre la figure de la charité pour oster la realité qui estoit auparavant, cela est horrible.

Si la lumiere est tenebres, que seront les tenebres?

¶ Quand David predit que le Messie delivrera son peuple de ses ennemys, on peut croire charnellement que ce sera des Egiptiens, & alors je ne scaurois monstrier que la prophetie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités, car dans la verité les Egiptiens ne sont pas ennemys, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemys est donc equivoque.

Mais s'il dit ailleurs comme il fait qu'il delivrera son peuple de ses pechés, aussi bien qu'Isaye & les autres, l'equivoque est ostée, & le sens double des ennemys réduit au sens simple d'iniquités. Car s'il avoit dans l'esprit les pechés, il les pouvoit bien denoter par ennemys, mais s'il pensoit aux ennemys, il

ne les pouvoit pas designer par iniquités.

Or Moÿse & David & Ifaye ufoient de mesmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avoient pas mesme sens, & que le sens de David qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parloit d'ennemys, ne fust pas le mesme que celui de Moÿse en parlant d'ennemys.

Daniel (9) prie pour la delivrance du peuple de la captivité de leurs ennemys, mais il pensoit aux pechés, & pour le monstrier, il dit que Gabriel lui veint dire qu'il estoit exaucé & qu'il n'y avoit plus que 70 semaines à attendre, après quoy le peuple seroit delivré d'iniquité, le peché prendroit fin & le liberateur, le Saint des saints, ameneroit la justice *eternelle*, non la legale, mais l'*eternelle*.

¶ Les Juifs avoient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de J. C., & confirmée par miracles, & defense de croire à tous faiseurs de miracles, & de plus ordre de recourir aux grands prestres et de s'en tenir à eux.

Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avoient à l'égard de leurs prophetes.

Et cependant ils estoient très coupables de refuser les prophetes à cause de leurs miracles, & n'eussent pas esté coupables s'ils n'eussent point veu les miracles. *Nisi fecissem, peccatum non haberent.*

Donc toute creance est sur les miracles.

¶ Qui jugera de la Religion des Juifs par les grossiers la connoitra mal. Elle est visible dans les S^{ts} livres & dans la tradition des prophetes qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendoyent pas la loy à la lettre. Ainſy noſtre Religion est divine dans l'Evangile, les Apôſtres & la tradition, mais elle est ridicule dans ceux qui la traittent mal.

Le Meſſie ſelon les Juifs charnels doit eſtre un grand prince temporel, J. C. ſelon les Chreſtiens charnels est venu nous diſpenſer d'aymer Dieu, & nous donner des ſacrements qui operent tout ſans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion Chreſtienne ni Juifve.

Les vrays Juifs & les vrays Chreſtiens ont toujours attendu un Meſſie qui les feroit aymer Dieu & par cet amour triompher de leurs ennemys.

¶ Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les chreſtiens & les paiens. Les paiens ne cognoiſſent point Dieu & n'ayment que la terre. Les Juifs cognoiſſent le vray Dieu & n'ayment que la terre. Les Chreſtiens cognoiſſent le vray Dieu & n'aiment point la terre. Les Juifs & les paiens aymant les meſmes biens. Les Juifs & les Chreſtiens cognoiſſent le meſme Dieu.

Les Juifs eſtoient de deux fortes, les uns

n'avoient que les affections paiennes, les autres avoyent les affections chrestiennes.

¶ Les Juifs charnels n'entendoyent ni la grandeur ni l'abbaissement du Messie predit dans leurs propheties. Ils l'ont meconnu dans sa grandeur predite, comme quand il dit que le Messie sera seigneur de David, quoyque son fils, & qu'il est devant qu'Abraham & qu'il l'a veu. Ils ne le croyoient pas si grand qu'il fust eternal, & ils l'ont meconnu de même dans son abbaissement & dans sa mort. Le Messie, disoyent-ils, demeure eternellement & celuy-cy dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ni mortel ni eternal, ils ne cherchoyent en luy qu'une grandeur charnelle.

¶ *Figuratif.* — Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à J.C.

¶ *Figuratif.* — Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité, & rien n'y est si contraire. Ainſy les Juifs pleins des biens qui flattoient leur cupidité, estoient très conformes aux Chrestiens & très contraires. Et par ce moyen ils avoyent les deux qualités qu'il falloit qu'ils euſſent, d'estre très conformes au Messie pour le figurer, & très contraires pour n'estre point tesmoins suspects.

¶ *Antiquité des Juifs.* — Qu'il y a de difference d'un livre à un autre. Je ne m'estonne pas de ce que les Grecs ont fait l'*Illiade*, ny les Egiptiens & les Chinois leurs histoires.

Il ne faut que voir comment cela est né. Ces historiens fabuleux ne font pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel & qui est reçu pour tel, car personne ne doutoit que Troie & Agamemnon n'avoient non plus esté que la pomme d'or. Il ne pensoit pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un divertissement; il est le seul qui écrit de son temps, la beauté de l'ouvrage fait durer la chose, tout le monde l'apprend & en parle, il la faut sçavoir, chacun la sçait par cœur. 400 ans après, les témoins des choses ne sont plus vivans, personne ne sçait plus par sa connoissance si c'est une fable ou une histoire, on l'a seulement appris de ses ancestres, cela peut passer pour vrai.

¶ *Sincérité des Juifs.* — Ils portent avec amour & fidélité ce livre où Moïse déclare qu'ils ont esté ingrats envers Dieu toute leur vie, qu'il sçait qu'ils le feront encore plus après sa mort, mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoing contre eux & qu'il leur a enseigné assez.

Il déclare qu'enfin Dieu s'irritant contre eux les dispersera parmi tous les peuples de la terre, que comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'estoyent point leur Dieu, de même il les provoquera en appelant un peuple qui n'est point son peuple, & veut que

toutes ses paroles soyent conservées eternellement & que son livre soit mis dans l'arche de l'alliance pour servir à jamais de tefmoing contre eux.

Isaye dit la mesme chose, 30, 8..

¶ Cependant ce livre qui les deshonne tant de façons, ils le conservent aux depens de leur vie. C'est une sincerité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

¶ Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, ainſy les livres des sybilles & de Trismegiste, & tant d'autres qui ont eu credit au monde, sont faux & se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainſy des auteurs contemporains.

Il y a bien de la difference entre un livre que fait un particulier, & qu'il jette dans le peuple, & un livre qui fait luy-mesme un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit auffy ancien que le peuple.

¶ La sincerité des Juifs.

Les lettres defectueuses & finales.

Sinceres contre leur honneur & mourants pour cela, cela n'a point d'exemple dans le monde ni sa racine dans la nature.

¶ C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de tefmoing au Messie (Is., 43, 9; 44, 8), il porte les livres & les ayme & ne les entend point. Et tout cela est predit, que les

jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

¶ *Figures.* — Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir. Qu'on lise le vieil Testament en cette veue & qu'on voye si les sacrifices estoient vrais, si la parenté d'Abraham estoit la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise estoit le veritable lieu de repos? Non, donc c'estoient des figures. Qu'on voye de mesme toutes les ceremonies ordonnées, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures.

Tous ces sacrifices & ceremonies estoient donc figures ou sottises. Or il y a des choses claires trop hautes pour les estimer des sottises.

¶ *Adam forma futuri.* Les six jours pour former l'un, les six ages pour former l'autre, les six jours que Moïse represente pour la formation d'Adam ne sont que la peinture des six ages pour former J. C. & l'Eglise. Si Adam n'eust point peché & que J. C. ne fut point venu, il n'y eut eu qu'une seule alliance, qu'un seul age des hommes, & la creation eust esté représentée comme faite en un seul temps.

¶ Les six ages, les six peres des six ages, les six merveilles à l'entrée des six ages, les six arians à l'entrée des six ages.

¶ *Figures.* — Les peuples Juif & Egiptien

visiblement predits par ces deux particuliers que Moyse rencontra, l'Egyptien battant le Juif, Moyse le vangeant & tuant l'Egyptien & le Juif en estant ingrat.

¶ La conversion des Egyptiens, Is., 19, 19. Un autel en Egypte au vray Dieu.

¶ Le sabat n'estoit qu'un signe, Ex. 31, 13 & en memoire de la sortie d'Egypte, Deut., 5, 19. Donc il n'est plus necessaire, puisqu'il faut oublier l'Egypte.

La circoncision n'estoit qu'un signe, Gen., 17, 11, & de là vient qu'estant dans le desert, ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples, & qu'après que J. C. est venu, elle n'est plus necessaire.

¶ Ceux qui ordonnoient ces sacrifices en favoyent l'inutilité & ceux qui en ont déclaré l'inutilité n'ont pas laissé de les pratiquer.

¶ Votre nom sera en execration à mes esleus & je leur donneray un autre nom.

Endurcis leur cœur. Et comment? en flatant leur concupiscence & leur faisant esperer de l'accomplir.

¶ *Fac secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte.*

La religion des Juifs a donc esté formée sur la ressemblance de la verité du Messie, & la verité du Messie a esté reconnue par la religion des Juifs, qui en estoit la figure.

Dans les Juifs, la verité n'estoit que figurée, dans le ciel elle est decouverte.

Dans l'Eglise, elle est couverte & reconnue par le rapport à la figure.

La figure a esté faite sur la verité, & la verité a esté reconnue sur la figure.

Saint Paul dit luy-mesme que des gens defendront les mariages & luy-mesme en parle aux Cor. d'une maniere qui est une ratiere. Car si un prophete avoit dit l'un & que Saint-Paul eust dit ensuite l'autre, on l'eust accusé.

¶ *Figuratives.* — Fais toutes choses selon le patron qui t'a esté monsté en la montagne. Sur quoy S. Paul dit que les Juifs ont peint les choses celestes.

¶ *Figuratives.* Clef du chiffre : *Veri adoratores. Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi.*

¶ *Que la loy estoit figurative. Figures.* — La lettre tue. Tout arrivoit en figures. Voilà le chiffre que Saint Paul nous donne. Il falloit que le Christ souffrit. Un Dieu humilié. Circoncision de cœur, vray jeusne, vray sacrifice, vray temple. Les prophetes ont indiqué qu'il falloit que tout cela fust spirituel.

Non la viande qui perit, mais celle qui ne perit point.

Vous seriez vrayment libres. Donc l'autre liberté n'est qu'une figure de liberté.

Je suis le vray pain du ciel.

¶ *Figures particulieres.* — Double loy, doubles tables de la loy, double temple, double captivité.

¶ La sinagogue ne perissoit point parce qu'elle estoit la figure, mais parce qu'elle n'estoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la verité, afin que l'Eglise fust toujours visible ou dans la peinture qui la promettoit ou dans l'effet.

¶ Au temps du Messie le peuple se partage. Les spirituels ont embrassé le Messie, les grossiers sont demeurés pour luy servir de tefmoins.





DE LA VRAIE RELIGION. CARACTERES
QU'ELLE DOIT PRESENTER.



P. R. *Commencement, après avoir expliqué l'incompréhensibilité.* — Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut necessairement que la veritable religion nous enseigne, & qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, & qu'il y a un grand principe de misere.

Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces estonnantes contrarietés.

Il faut que pour rendre l'homme heureux elle luy monstre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aymer, que nostre vraye felicité est d'estre en luy & nostre unique mal d'estre separé de luy, qu'elle reconoisse que nous sommes pleins de tenebres qui nous empes-

chent de le connoître & de l'aymer, & qu'ainfy nos devoirs nous obligeant d'aymer Dieu, & nos concupiscences nous en detournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu & à nostre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remedes à ces impuissances & les moyens d'obtenir ces remedes. Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chrestienne qui y fatisface.

Sera ce les philosophes, qui nous proposent pour tout bien les biens qui sont en nous? Est ce là le vray bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux, est ce avoir gairy la presomption de l'homme que de l'avoir mis à l'egal de Dieu. Ceux qui nous ont egalé aux bestes, & les Mahometans qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, mesme dans l'eternité, ont ils apporté le remede à nos concupiscences? Quelle religion nous enseignera donc à gairir l'orgueil & la concupiscence, quelle religion enfin nous enseignera nostre bien, nos devoirs, les foibleffes qui nous en detournent, la cause de ces foibleffes, les remedes qui les peuvent gairir, & le moyen d'obtenir ce remede? Toutes les autres Religions ne l'ont peu, voyons ce que fera la Sageffe de Dieu.

« N'attendez pas, dit-elle, ny verité ni con-

folation des hommes. Je suis celle qui vous ay formés & qui puis seule vous apprendre qui vous estes. Mais vous n'estes plus maintenant en l'estat où je vous ai formés, j'ai créé l'homme saint, innocent, parfait, je l'ay rempli de lumiere & d'intelligence, je luy ay communiqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu, il n'estoit pas alors dans les tenebres qui l'aveuglent ni dans la mortalité & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pu soustenir tant de gloire sans tomber dans la presomption. Il a voulu se rendre centre de luy mesme & independant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination & s'egalant à moy par le desir de trouver sa felicité en luy mesme, je l'ay abandonné à luy, & revoltant les creatures qui luy estoient soumises, je les luy ay rendues ennemyes, en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bestes, & dans un tel éloignement de moy, qu'à peine luy reste il une lumiere confuse de son autheur, tant toutes ses connoissances ont esté esteintes ou troublées. Les sens independants de la raison & souvent maistres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs, toutes les creatures ou l'affligent ou le tentent & dominant sur luy, ou en le soumettant par leur force ou en le charmant par leur douceur, ce qui est une

domination plus terrible & plus imperieuse.

« Voilà l'estat où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature, & ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement & de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

« De ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes & qui les ont partagés en de si divers sentimens. Observez maintenant tous les mouvemens de grandeur & de gloire que l'espérance de tant de misères ne peut étouffer & voyez s'il ne faut pas que la cause en soit en une autre nature...

A P. R. pour demain. Prosopopée. —
« C'est en vain, o hommes, que vous cherchez dans vous mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point dans vous mêmes que vous trouverez ny la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis & ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien ni quel est...

« Comment auroient ils donné des remèdes à vos maux, qu'ils n'ont pas seulement connus. Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait de Dieu, la concupiscence qui vous attache à la terre, & ils

n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a esté que pour exercer vostre superbe, ils vous ont fait penser que vous luy estes semblables, & conformes par vostre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette pretention vous ont jetés dans l'autre precipice, en vous faisant entendre que vostre nature estoit pareille à celle des bestes, & vous ont portés à chercher vostre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous gairir de vos injustices, que ces sages n'ont pas connues. Je puis seule vous faire entendre qui vous estes, à...

« Si on vous unit à Dieu, c'est par grace, non par nature.

« Si on vous abaisse, c'est par penitence, non par nature. Ainsy cette double capacité...

« Vous n'êtes pas dans l'estat de vostre creation.

« Ces deux estats estant ouverts, il est impossible que vous ne les reconnoissiez pas.

« Suivez vos mouvemens, observez vous vous mesmes & voyez si vous n'y trouverez pas les caracteres vivants de ces deux natures.

« Tant de contradictions se trouveroyent elles dans un sujet simple?

¶ Je n'entends pas que vous soumettiez vostre creance à moy sans raison, & ne pretends

pas vous assujettir avec tyrannie. Je ne pretends point aussi vous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrariétés, j'entens vous faire voir clairement par des preuves convainquantes des marques divines en moy, qui vous convainquent de ce que je suis, & m'attirent autorité par des merveilles & des preuves que vous ne puissiez refuser, & qu'ensuite vous croyiez sciemment les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez pas vous mesmes connoître si elles sont ou non.

¶ La vraie nature de l'homme, son vrai bien & la vraie vertu & la vraie Religion sont choses, dont la connoissance est inseparable.

¶ *Après avoir entendu toute la nature de l'homme.* — Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle aye connu nostre nature. Elle doit avoir connu la grandeur & la petitesse, & la raison de l'une & de l'autre. Qui l'a connue que la Chrestienne?

¶ La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances, orgueil & concupiscence, & les remedes, humilité, mortification.

Il faudroit que la veritable Religion enseignast la grandeur, la misere, portast à l'estime & au mespris de foy, à l'amour & à la hayne.

¶ La vraie Religion doit avoir pour marque

d'obliger à aymer fon Dieu. Cela eft bien juſte & cependant aucune ne l'a ordonné, la noſtre l'a fait. Elle doit encore avoir connu la concupiſcence & l'impuiffance, la noſtre l'a fait. Elle doit y avoir apporté les remedes, l'un eft la priere. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aymer & de le fuivre.

¶ S'il y a un ſeul principe de tout, une ſeule fin de tout, tout par luy, tout pour luy. Il faut donc que la vraie Religion nous enſeigne à n'adorer que luy & à n'aymer que luy. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuiffance d'adorer ce que nous ne connoiſſons pas & d'aymer autre choſe que nous, il faut que la Religion qui inſtruit de ces devoirs nous inſtruiſe auſſy de ces impuiſſances & qu'elle nous apprenne auſſy les remedes. Elle nous apprend que par un homme tout a eſté perdu & la liaiſon rompue entre Dieu & nous, & que par un homme la liaiſon eſt réparée.

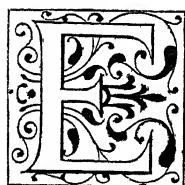
Nous naiſſons ſi contraires à cet amour de Dieu & il eſt ſi neceſſaire qu'il faut que nous naiſſions coupables, ou Dieu ſeroit injuſte.

¶ Toute religion eſt fauſſe, qui dans ſa foy n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choſes, & qui dans ſa morale n'ayme pas un ſeul Dieu comme objet de toutes choſes.

¶ Pour les religions, il faut eſtre ſincere, vrais Payens, vrais Juifs, vrais Chreſtiens.



*EXCELLENCE
DE LA RELIGION CHRESTIENNE.*



N voyant l'aveuglement & la misere de l'homme, en regardant tout l'Univers muet & l'homme sans lumiere, abandonné à luy meisme & comme egaré dans ce recoin de l'Univers, sans favoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connoissance, j'entre en effroy comme un homme qu'on auroit porté endormy dans une isle deserte & effroyable, & qui s'eveilleroit sans connoistre où il est & sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en desespoir d'un si miserable estat. Je voy d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature, je leur demande s'ils sont mieux instruits que moy, ils me disent que

non, & sur cela ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux & ayants vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés & s'y sont attachés. Pour moy, je n'ay pu y prendre d'attache, & considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ay recherché si ce Dieu n'auroit point laissé quelque marque de soy.

Je voy plusieurs Religions contraires, & partant toutes fausses, excepté une. Chacune veut estre crue par sa propre autorité & menace les incrédules, je ne les croy donc pas là dessus. Chacun peut dire cela, chacun peut se dire prophete. Mais je voy la Chrestienne où se trouvent des propheties, & c'est ce que chacun ne peut pas faire.

¶ Sans ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment interieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abatre dans la vue de leur foiblesse présente? Car ne voyants pas la verité entiere, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu. Les uns considérants la nature comme incorrompue, les autres comme irreparable, ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices, puisqu'il ne peut sinon ou s'y abandonner par lacheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoyent l'excellence de l'homme, ils en ignoroyent la corruption, de sorte qu'ils

evitoient bien la pareſſe, mais ils ſe perdoient dans la ſuperbe. Et ſ'ils reconnoiſſent l'infirmité de la nature, ils en ignorent la dignité, de forte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'eſtoit en ſe precipitant dans le deſeſpoir.

De là viennent les diverſes ſectes des ſtoïques & des epicuriens, des dogmatistes & des academiciens, &c. La ſeule Religion chreſtienne a pu guairir ces deux vices, non pas en chaffant l'un par l'autre par la ſageſſe de la terre, mais en chaffant l'un & l'autre par la ſimplicité de l'Evangile. Car elle apprend aux juſtes, qu'elle eleve juſques à la participation de la divinité meſme, qu'en cet eſtat ils portent encore la ſource de toute la corruption, qui les rend durant toute la vie ſujets à l'erreur, à la miſere, à la mort, au peché, & elle crie aux plus impies qu'ils ſont capables de la grace de leur Redempteur. Ainſy donnant à trembler à ceux qu'elle juſtifie & conſolant ceux qu'elle condamne, elle tempere avec tant de juſteſſe la crainte avec l'eſperance par cette double capacité qui eſt commune à tous & de la grace & du peché, qu'elle abaiſſe infiniment plus que la ſeule raiſon ne peut faire, mais ſans deſeſpoir, & qu'elle eleve infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais ſans enfler, faiſant bien voir par là qu'eſtant ſeule exempte d'er-

reur & de vice, il n'appartient qu'à elle & d'instruire & de corriger les hommes.

Qui peut donc refuser à ces celestes lumieres de les croire & de les adorer? Car n'est il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous mesmes des caracteres ineffacables d'excellence, & n'est il pas ausly veritable que nous eprouvons à toute heure les effets de nostre deplorable condition? Que nous crie donc ce cahos & cette confusion monstrueuse, sinon la verité de ces deux estats, avec une voix si puissante qu'il est impossible de resister?

¶ Les philosophes ne prescrivoyent point des sentimens proportionnés aux deux estats.

Ils inspiroyent des mouvements de grandeur pure & ce n'est pas l'estat de l'homme.

Ils inspiroyent des mouvements de bassesse pure & ce n'est pas l'estat de l'homme.

Il faut des mouvements de bassesse non de nature, mais de penitence, non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, non de merite, mais de grace & après avoir passé par la bassesse.

¶ Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux ames.

Un sujet simple leur paroissoit incapable de telles & si soudaines varietés, d'une presomp-

tion demesurée à un horrible abbattement de cœur.

¶ Toutes ces contrariétés qui sembloient le plus m'esloigner de la connoissance de la religion, est ce qui m'a le plus tost conduit à la veritable.

¶ Si l'on ne se connoist plein de superbe, d'ambition, de concupiscence, de foiblesse, de misere & d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connoissant on ne desire d'en estre delivré, que peut on dire d'un homme... Que peut on donc avoir, que de l'estime pour une Religion qui connoist si bien les defauts de l'homme, & que du desir pour la verité d'une Religion qui y promet des remedes si souhaittables?

¶ La corruption de la raison paroist par tant de differentes & extravagantes mœurs, il a fallu que la verité soit venue, afin que l'homme ne vesquit plus en soy mesme.

¶ *Incomprehensible.* — Tout ce qui est incomprehensible ne laisse pas d'estre. Le nombre infiny. Un espace infiny egal au finy.

Incroyable que Dieu s'unisse à nous. — Cette consideration n'est tirée que de la veue de nostre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincere, suivez la aussi loing que moy & reconnoissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous mesmes incapables de connoistre si sa misericorde ne peut pas nous

rendre capables de luy. Car je voudrois sca-
voir d'où cet animal, qui se reconnoist si
foible, a le droit de mesurer la misericorde de
Dieu & d'y mettre les bornes que sa fantaisie
luy suggere. Il scait si peu ce que c'est que
Dieu, qu'il ne scait pas ce qu'il est luy mesme,
& tout troublé de la veue de son propre estat,
il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre
capable de sa communication.

Mais je voudrois luy demander si Dieu
demande autre chose de luy, sinon qu'il
l'aymeen le connoissant, & pourquoy il croit
que Dieu ne peut se rendre connoissable
& aimable à luy, puisqu'il est naturellement
capable d'amour & de connoissance. Il est
sans doute qu'il connoist au moins qu'il est
& qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit
quelque chose dans les tenebres où il est,
& s'il trouve quelque sujet d'amour parmy les
choses de la terre, pourquoy si Dieu luy
donne quelque rayon de son essence, ne fera il
pas capable de le connoistre & de l'aymer en
la maniere qu'il luy plaira se communiquer
à nous? Il y a donc sans doute une presomp-
tion insupportable dans ces sortes de raisonne-
mens, quoyqu'ils paroissent fondés sur une
humilité apparente, qui n'est ni sincere ni
raisonnable, si elle ne nous fait confesser que
ne scachant de nous mesmes qui nous sommes,
nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

¶ Pour moy, j'avoüe qu'auffytoft que la Religion chrestienne decouvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue & descheue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette verité, car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, & dans l'homme & hors de l'homme, & une nature corrompue.

¶ On a beau dire. Il faut avouer que la Religion chrestienne a quelque chose d'estonnant. « C'est parce que vous y estes né, » dira on. Tant s'en faut, je me roidis contre pour cette raison là mesme, de peur que cette prevention ne me suborne, mais quoyque j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainfi.

¶ Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'establissement & la grandeur de la Religion, les hommes doivent avoir en eux mesmes des sentimens conformes à ce qu'elle nous enseigne, & enfin elle doit estre tellement l'objet & le centre où toutes choses tendent, que qui en scaura les principes puisse rendre raison & de toute la nature de l'homme en particulier & de toute la conduite du monde en general.

¶ Nostre religion est sage & folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante & la plus fondée en miracles, propheties, &c. Folle parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est, cela fait bien condamner ceux qui n'en sont

pas, mais non pas croire ceux qui en font. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*. Et ainſy ſaint Paul, qui eſt venu en ſageſſe & ſignes, dit qu'il n'eſt venu ni en ſageſſe ni en ſignes, car il venoit pour convertir, mais ceux qui ne viennent que pour convaincre, peuvent dire qu'ils viennent en ſageſſe & ſignes.

¶ Cette religion ſi grande en miracles, ſaints Peres irreprochables, ſavans & grands teſmoings, martirs, Roys (David) eſtablys, Iſaye, prince du ſang, ſi grande en ſcience, après avoir eſtallé tous ſes miracles & toute ſa ſageſſe, elle reprouve tout cela & dit qu'elle n'a ni ſageſſe ni ſignes, mais la croix & la folie.

Car ceux qui par ces ſignes & cette ſageſſe ont mérité voſtre créance, & qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut nous changer & nous rendre capables de connoiſtre & aymer Dieu, que la vertu de la folie de la croix ſans ſageſſe ni ſignes, & non point les ſignes ſans cette vertu. Ainſy noſtre Religion eſt folle en regardant à la cauſe effective, & ſage en regardant à la ſageſſe qui y prepare.

¶ Le chriſtianiſme eſt eſtrange. Il ordonne à l'homme de reconoiſtre qu'il eſt vil & meſme abominable, & luy ordonne de vouloir eſtre ſemblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette elevation le rendroit horriblement vain,

ou cet abaissement le rendroit terriblement abject.

¶ La misere persuade le desespoir, l'orgueil persuade la presumption.

L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misere par la grandeur du remede qu'il a falu.

¶ Non pas un abaissement qui nous rende incapables du bien ni une sainteté exempte du mal.

¶ Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cause du double peril où il est toujours exposé, de desespoir ou d'orgueil.

¶ Nulle autre religion n'a proposé de se hair. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent & qui cherchent un estre veritablement aymable. Et ceux là, s'ils n'avoient jamais ouy parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embrasseroient incontinent.

¶ Nul autre n'a connu que l'homme est la plus excellente creature. Les uns, qui ont bien connu la realité de son excellence, ont pris pour lascheté & pour ingratitude les sentimens bas que les hommes ont naturellement d'eux-mesmes, & les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces senti-

mens de grandeur, qui sont aussi naturels à l'homme.

« Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns, voyez celui auquel vous ressemblez & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui, la sagesse vous y égalera, si vous voulez le suivre. » Et les autres lui disent : « Baissez les yeux vers la terre, chetif ver que vous êtes & regardez les bestes dont vous êtes le compagnon. » Que deviendra donc l'homme, sera-t-il égal à Dieu ou aux bestes ? Quelle effroyable distance ! Que serons nous donc ? Qui ne voit par tout cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquietude, qu'il ne la peut plus retrouver & qui l'y adressera donc ? les plus grands hommes ne l'ont pu.

¶ Ce que les hommes par leurs plus grandes lumières avoient peu connoître, cette Religion l'enseignoit à ses enfants.

¶ Les autres religions, comme les payennes, sont plus populaires, car elles sont en extérieur, mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelle seroit plus proportionnée aux habiles, mais elle ne serviroit pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur & d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, & abaisse les

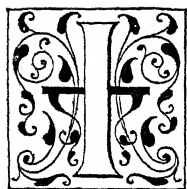
superbes à l'exterieur, & n'est pas parfaite sans les deux, car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, & que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

¶ Les philosophes ont consacré les vices en les mettant en Dieu mesme, les Chrestiens ont consacré les vertus.





DU PÉCHE ORIGINEL.



L y a deux veritez de foy également constantes : l'une, que l'homme dans l'estat de la creation ou dans celuy de la grace, est élevé au dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu & participant de la divinité; l'autre, qu'en l'estat de corruption & du peché il est dechu de cet estat & rendu semblable aux bestes. Ces deux propositions sont également fermes & certaines. L'Escriture nous le declare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominûm. Effundam spiritum meum super omnem carnem. Dii estis, &c.*; & qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum. Homo comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis. Dixi in corde meo de filiis*

hominum, ut probaret eos Deus & ostenderet similes esse bestiis, &c.

¶ Les impies, qui s'abandonnent aveuglement à leurs passions, sans connoître Dieu & sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foy qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâstement la religion Chretienne vérifient encore cet autre fondement de cette même foy qu'ils attaquent, qui est que Jesus-Christ est le véritable Messie & qu'il est venu rachetter les hommes & les retirer de la corruption & de la misere où ils estoient, tant par l'estat où l'on les voit aujourd'huy & qui se trouve predit dans les propheties, que par ces mêmes propheties qu'ils portent & qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnoître le Messie.

¶ Je leur demanderois s'il n'est pas vray qu'ils vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foy qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption.

¶ Marton voit bien que la nature est corrompue & que les hommes sont contraires à l'honnesteté, mais il ne sçait pas pourquoy ils ne peuvent voler plus haut.

¶ L'intelligence des mots de *bien* & de *mal*.

¶ Le peché originel est folie devant les hom-

mes, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus*. Car sans cela, que dira t'on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible, & comment s'en fust-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison, & que sa raison bien loing de l'inventer par ses voyes s'en éloigne quand on le luy présente?

¶ Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme ou la miséricorde de Dieu, ou l'impuissance de l'homme sans Dieu ou la puissance de l'homme avec Dieu.

¶ Ainsi tout l'univers apprend à l'homme ou qu'il est corrompu ou qu'il est racheté, tout lui apprend sa grandeur ou sa misère, l'abandon de Dieu paroît dans les Payens, la protection de Dieu paroît dans les Juifs.

¶ La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu & des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

Les hommes n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement le récompenser où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux mêmes.

¶ Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a il rien qui nous destourne, nous tente de

penfer ailleurs, tout cela est mauvais & né avec nous.

¶ La concupiscence nous est devenue naturelle & a fait nostre seconde nature. Ainſy il y a deux natures en nous, l'une bonne, l'autre mauvaife. — Où est Dieu? Où vous n'êtes pas, & le Royaume de Dieu est dans vous. — *Rabins.*

¶ Il est donc vray que tout instruit l'homme de ſa condition, mais il le faut bien entendre, car il n'est pas vray que tout decouvre Dieu, & il n'est pas vray que tout cache Dieu, mais il est vray tout enſemble qu'il ſe cache à ceus qui l'entendent, & qu'il ſe decouvre à ceus qui le cherchent, parce que les hommes ſont tout enſemble indignes de Dieu & capables de Dieu, indignes par leur corruption, capables par leur premiere nature.

¶ Nous ne concevons ny l'eſtat glorieux d'Adam, ni la nature de ſon peché, ny la tranſmiſſion qui ſ'en eſt faite en nous. Ce ſont choſes qui ſe ſont paſſées dans l'eſtat d'une nature toute differente de la noſtre, & qui paſſent l'eſtat de noſtre capacité preſente.

Tout cela nous ſeroit inutile à ſcavoir pour en ſortir, & tout ce qu'il nous importe de connoiſtre eſt que nous ſommes miſérables, corrompus, ſeparez de Dieu, mais rachetez par J. C., & c'eſt de quoy nous avons des preuves admirables ſur la terre.

Ainsy les deux preuves de la corruption & de la Redemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifference de la Religion, & des Juifs, qui en font les ennemis irreconciliables.

¶ Toute la foy consiste en J. C. & en Adam, & toute la morale en la concupiscence & en la grace.

¶ Le seul qui connoist la nature ne la connoitra t'il que pour estre miserable? le seul qui la connoitra fera t'il le seul malheureux?

Il ne faut [pas] qu'il ne voye rien du tout, il ne faut pas aussy qu'il en voye assez pour croire qu'il le possede, mais qu'il en voye assez pour connoistre qu'il l'a perdu, car, pour connoistre qu'on a perdu, il faut voir & ne voir pas, & c'est precisement l'estat où est la nature.

¶ Nous souhaittons la verité & ne trouvons en nous qu'incertitude.

Nous recherchons le bonheur & ne trouvons que misere & mort.

Nous sommes incapables de ne pas souhaitter la verité & le bonheur, & sommes incapables ni de certitude ni de bonheur. Ce desir nous est laissé tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes efondrés.

¶ Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre, les hommes aient connu le peché originel? — *Nemo ante obitum beatus est.* — C'est à dire qu'ils aient connu qu'à

la mort la beatitude eternelle & effentielle commence?

¶ La dignité de l'homme confiftoit dans fon innocence à ufer & dominer fur les creatures, mais aujourd'uy à s'en féparer & s'y affu-jettir.

¶ *Source des contrariétés.* — Un Dieu humilié & jufqu'à la mort de la croix, un Mef- fie triomphant de la mort par fa mort. 2 natures en J. C., deux advenemens, 2 eftats de la nature de l'homme.

¶ *Du peché originel.* — *Tradition ample du peché originel félon les Juifs.*

Sur le mot de la *Genefe*, 8 : La compofition du cœur de l'homme eft mauvaife dès fon enfance.

R. Moyfe Haddarfchan : Ce mauvais levain eft mis dans l'homme dès l'heure où il eft formé.

Massechet Succa : Ce mauvais levain a fept noms dans l'Efcriture, il eft apelé mal, prepuce immonde, ennemy, fcandale, cœur de pierre, aquillon : tout cella fignifie la malignité qui eft cachée & empreinte dans le cœur de l'homme.

Mifdrach Tillim dit la mefme chofe & que Dieu delivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaife.

Cette malignité fe renouvelle tous les jours contre l'homme, comme il eft éfcrit Pf. 37.

L'impie observe le juste & cherche à le faire mourir, mais Dieu ne l'abandonnera point.

Cette malignité tente le cœur de l'homme en cette vie & l'accusera en l'autre.

Tout cela se trouve dans le *Talmud*.

Midrasch Tillim sur le Ps. 14 : Fremissés & vous ne pecherés point; fremissés & espouvantés vostre concupissance, & elle ne vous induira point à pecher. — Et sur le Ps. 36 : L'impie a dit en son cœur : Que la crainte de Dieu ne soit point devant moy, c'est à dire que la malignité naturelle à l'homme a dit cela à l'impie.

Misdrach el Kohelet : Meilleur est l'enfant pauvre & sage que le roy vieux & fol qui ne scait pas prévoir l'advenir, l'enfant est la vertu & le roy est la malignité de l'homme. Elle est apelée roy parce que tous les membres luy obeissent, & vieux, parce qu'il est dans le cœur de l'homme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, & fol parce que il conduit l'homme dans la voie de perdition qu'il ne prevoit point.

La mesme chose est dans *Misdrac Tillim*.

Bereschift Rabba sur le Ps. 35 : Seigneur, tous mes os te beniront, parce que tu deslivres le pauvre du tyran. Et y a t'il un plus grand tiran que le mauvais levain? Et sur les Proverbes, 25 : Si ton ennemy a fain, donne-luy à manger, c'est à dire si le mauvais levain a fain, donnez-luy du pain de la sagesse, dont

il est parlé Proverbes, 9. Et s'il a soif, donnez-luy l'eau dont il est parlé; Isaïe, 55.

Misdrac Tillim dit la même chose, & que l'Escripture en cet endroit, en parlant de nostre ennemy, entant le mauvais levain, & qu'en luy donnant ce pain & cette eau, on luy assamblera des charbons sur la teste.

Misdrasc Kohelet, sur l'Ecc., 9 : Un grand roy a assiégé une petite ville. Ce grand roy est le mauvais levain, les grandes machines dont il l'environne sont les tentations, & il a esté trouvé un homme sage & pauvre qui l'a délivrée, c'est à dire la vertu.

Et sur le Pf. 41 : Bienheureux qui a esgard aux pauvres.

Et sur le Pf. 78 : L'esprit s'en va & ne revient plus, d'où quelques-uns ont pris sujet d'errer contre l'immortalité de l'ame, mais le sens est que cet esprit est le mauvais levain, qui s'en va avec l'homme jusqu'à la mort & ne reviendra point en la resurrection.

Et sur le Pf. 103, la même chose.

Et sur le Pf. 16.

¶ *Cronologie du Rabinisme.*

Les citations des pages sont du livre *Pugio*.

P. 27, R. Hakadosch, an 200, auteur du *Mischna*, ou loy vocale ou seconde loy.

Commentaires de *Mischna*, an 340 :

L'un : *Siphra*.

Barajetot.

Talmud Hierosol.• *Tosiphtot.*

Bereschit Rabah, par R. Ofaia Rabah, commentaire de *Mischna*.

Bereschit Rabah, *Bar Nachoni*, sont des discours subtils & agreables, historiques & theologiques. Ce mesme autheur a faict des livres apelés *Rabot*.

Cent ans après (440) le *Talmud Hierosol.*, fut fait le *Talmud babylonique* par R. Ase, par le consentement universel de tous les Juifs, qui sont necessairement obligés d'observer tout ce qui y est contenu.

L'addition de R. Ase s'appelle *Gemara*, c'est à dire le commentaire du *Mischna*.

Et le *Talmud* comprend ensemble le *Mischna* & le *Gemara*.





*PERPETUITE
DE LA RELIGION CHRETIENNE.*



ERPETUITÉ. — Cette religion, qui consiste à croire que l'homme est decheu d'un estat de gloire & de communication avec Dieu en un estat de tristesse, de penitence & d'eloignement de Dieu, mais qu'après cette vie nous serons reſtablis par un Meſſie qui devoit venir, a toujours eſté ſur la terre. Toutes choſes ont paſſé & celle-là a ſubiſté pour laquelle ſont toutes choſes.

Les hommes dans le premier age du monde ont eſté emportés dans toutes ſortes de deſordres, & il y avoit cependant des ſaints, comme Enoch, Lamech & d'autres, qui attendoient en patience le Chriſt promis dès le commencement du monde. Noé a veu la malice des hommes au plus haut degré, & il a

merité de sauver le monde en sa personne, par l'esperance du Messie dont il a esté la figure. Abraham estoit environné d'idolâtres, quand Dieu lui a fait connoître le mystere du Messie, qu'il a salué de loing. Au temps d'Isaac & de Jacob, l'abomination estoit repandue sur toute la terre, mais ces saints vivoient en la foy, & Jacob, mourant & benissant ses enfants, s'ecrie par un transport qui luy fait interrompre son discours : « J'attends, o mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum expectabo, Domine.* » Les Egypciens estoient infectés & d'idolâtrie & de magie, le peuple de Dieu mesme estoit entraîné par leurs exemples, mais cependant Moyse & d'autres voyoient celui qu'ils ne voyoyent pas, & l'adoroyent en regardant aux dons eternels qu'il leur preparoit. Les Grecs & les Latins ensuite ont fait regner les fausses deités, les poetes ont fait cent diverses theologies, les philosophes se sont separés en mille sectes differentes, & cependant il y avoit toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui predisoient la venue de ce Messie, qui n'estoit connu que d'eux. Il est venu enfin en la consommation des temps, & depuis on a veu naître tant de schismes & d'heresies, tant renverser d'estats, tant de changements en toutes choses, & cette Eglise, qui adore celui qui a toujours esté adoré, a subsisté sans

interruption. Et ce qui est admirable, incomparable & tout à fait divin, c'est que cette Religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle, & toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, & qu'elle s'est maintenue sans fléchir & ploier sous la volonté des tyrans. Car il n'est pas étrange qu'un État subsiste, lorsque l'on fait quelquefois céder ses lois à la nécessité, mais que...

¶ Les États périroient, si on ne faisoit ployer souvent les lois à la nécessité, mais jamais la Religion n'a souffert cela & n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en ployant & ce n'est pas proprement se maintenir, & encore perissent-ils enfin entièrement. Il n'y en a point qui aye duré 1000 ans. Mais que cette Religion se soit toujours maintenue & inflexible, cela est divin.

¶ La seule religion contre nature, contre le sens commun, contre nos plaisirs, est la seule qui ayt toujours été.

¶ La seule science qui est contre le sens commun & la nature des hommes est la seule qui ayt toujours subsisté parmy les hommes.

¶ *Pour monstrier que les vrais Juifs & les vrais Chrestiens n'ont qu'une mesme Reli-*

gion. — La religion des Juifs sembloit consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux ceremonies, en l'arche, au temple, en Hierusalem, & enfin en la loy & en l'alliance de Moyse.

Je dis qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, & que Dieu reprouvoit toutes les autres choses;

Que Dieu n'acceptoit pas la posterité d'Abraham;

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les estrangers, s'ils l'offencent, Deut., IX, 19. « Si vous oubliez Dieu & que vous suiviez des dieux estrangers, je vous predis que vous perirez en la mesme maniere que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les estrangers seront receus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'ayment. Is., 56, 3 : « Que l'estranger ne dise pas : « Le Seigneur ne me recevra pas. — Les estrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir & l'aymer, je les meneray en ma sainte montagne & recevray d'eux des sacrifices, car ma maison est la maison d'oraison. »

Que les vrayes Juifs ne consideroyent leur merite que de Dieu & non d'Abraham. Is., 63, 16 : « Vous estes veritablement nostre pere, & Abraham ne nous a pas connus,

& Israël n'a pas eu de connoissance de nous , mais c'est vous qui estes nostre pere & nostre redempteur. »

Moyse mesme leur a dit que Dieu n'accepteroit pas les personnes.

Deut., 10, 17 : « Dieu, dit-il, n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices. »

Que la circoncision du cœur est ordonnée. Deut., 10, 17; Jerem., 4, 3 : « Soyez circoncis de cœur, retranchez les superfluités de vostre cœur, & ne vous endurez plus, car vostre Dieu est un Dieu grand, puissant & terrible, qui n'accepte pas les personnes. »

Que Dieu dit qu'il le feroit un jour. Deut., 30, 6 : « Dieu te circoncira le cœur & à tes enfans, afin que tu l'aymes de tout ton cœur. »

Que les incirconcis de cœur seront jugés.

Jer., 9, 26. Car Dieu jugera les peuples incirconcis & tout le peuple d'Israël, parce qu'il est incirconcis de cœur.

Que l'exterieur ne sert à rien sans l'intérieur. Joel, 2, 13 : *Scindite corda vestra*, &c. Is., 58, 3, 4, &c.

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deuteronomie. Deut., 30, 19 : « Je prends à témoin le ciel & la terre que j'ay mis devant vous la mort & la vie, afin que vous choisissiez la vie & que vous aimiez Dieu & que vous luy obeissiez, car c'est Dieu qui est vostre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, feroient reprouvés pour leurs crimes, & les payens esleus en leur place.

Osée, 1, 10.

Deut., 32, 20 : « Je me cacheray d'eux dans la veue de leurs derniers crimes, car c'est une nation meschante & infidelle, ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne font point des dieux, & je les provoqueray à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, & par une nation sans science & inintelligente.

Isaye, 65. Que les biens temporels sont faux, & que le vray bien est d'estre uni à Dieu.

Pf. 143, 15. Que leurs festes deplaisoyent à Dieu.

Amos, 5, 21. Que les sacrifices des Juifs deplaisent à Dieu.

Is., 66, 1, 11; Jer., 6, 20.

David, *Miserere*. Mesme de la part des bons, *Expectavi*.

Pf. 49, 8, 9, 10, 11, 12, 13 & 14. Qu'il ne les a establis que pour leur dureté. Michée, admirablement, 6.

I R., 15, 22; Osée, 6, 6.

Que les sacrifices des payens seront receus de Dieu, & que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. Malachie, 1, 11.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, & que l'ancienne sera rejetée. Jer., 31, 31.

Mandata non bona. Ezechiel.

Que les anciennes choses seront oubliées. Is., 43, 18, 19; 65, 17, 18.

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. Jer., 3, 15, 16.

Que le temple seroit rejeté. Jer., 7, 12, 13, 14.

Que les sacrifices seroyent rejetés, & d'autres sacrifices purs establys. Malach., 1, 11.

Que l'ordre de la sacification d'Aaron seroit reprouvé, & celle de Melchisedech introduitte par le Messie. *Dixit Dominus.*

Que cette sacification seroit éternelle. *Ibid.*

Que Hierusalem seroit reprouvée & Rome admise.

Que le nom des Juifs seroit reprouvé & un nouveau nom donné. Is., 65, 15.

Que ce dernier nom seroit meilleur que celui des Juifs & éternel. Is., 56, 5.

Que les Juifs devoyent estre sans prophetes (Amos), sans Roy, sans princes, sans sacrifice, sans idole.

Que les Juifs subsisteroyent toujours neantmoins en peuple. Jer., 31, 36.

¶ *Perpetuité.* — Le Messie a tousjours esté creu. La tradition d'Adam estoit encore nouvelle en Noé & en Moïse. Les prophetes l'ont prédit depuis en prédisant tousjours d'autres choses, dont les evenemens qui arrivoient de temps en temps à la veue des hommes, mar-

quoient la verité de leur mission, & par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. Jesus C. a fait des miracles, & les apôtres aussi, qui ont converti tous les païens, & par là toutes les propheties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

¶ ... Dès là je refuse toutes les autres religions.

Par là je trouve réponse à toutes les objections.

Il est juste qu'un Dieu si pur ne se decouvre qu'à ceux dont le cœur est purifié.

Dès là cette religion m'est aymable & je la trouve déjà assez autorisée par une si divine morale, mais j'y trouve de plus...

Je trouve d'effectif que, depuis que la memoire des hommes dure, il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un reparateur ;

Que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes & un peuple entier prophetisant & fait exprès durant 4000 ans... Ainsi je tends les bras à mon liberateur, qui ayant été prédit durant 4000 ans, est venu souffrir & mourir pour moy sur la terre dans les temps & dans toutes les circonstances qui en ont été prédites, & par sa grace j'attends la mort en paix, dans l'esperance de lui estre eternellement uny, & je

vis cependant avec joye, soit dans les biens qu'il luy plaist de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoye pour mon bien, & qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

¶ La Sinagogue a precedé l'Eglise, les Juifs les Chrestiens. Les prophetes ont predit les Chrestiens, St Jehan J. C.

¶ Nulle Religion que la nostre n'a enseigné que l'homme naist en peché, nulle secte de Philosophes ne l'a dit, nulle n'a donc dit vray.

Nulle secte ny religion n'a toujours esté sur la terre que la Religion Chrestienne.

¶ Il n'y a que la Religion Chrestienne qui rende l'homme *aymable* & *heureux* tout ensemble. Dans l'honnesteté on ne peut estre aymable & heureux ensemble.

¶ Toujours ou les hommes ont parlé du vray Dieu, ou le vray Dieu a parlé aux hommes.

Les deux fondements, l'un interieur, l'autre exterieur, la grace, les miracles, tous deux furnaturels.





PREUVES DE LA RELIGION
CHRETIENNE.



REUVES *de la Religion.*

Moralle. — Doctrine. —
Miracles. — Propheties. —
Figures.

¶ *Preuve.* — 1. La religion
chrestienne, par son establis-
sement, par elle mesme establie si tortement,
si doucement, estant si contraire à la nature.
— 2. La sainteté, la hauteur & l'humilité
d'une ame chrestienne. — 3. Les merveilles
de l'Ecriture sainte. — 4. Jesus Christ en
particulier. — 5. Les apotres en particulier.
— 6. Moyse & les prophetes en particulier.
— 7. Le peuple juif. — 8. Les propheties.
— 9. La perpetuité. Nulle religion n'a la per-
petuité. — 10. La doctrine, qui rend raison
de tout. — 11. La sainteté de cette loi. —
12. Par la conduite du monde.

Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie & que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur, & il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.

¶ *Conduite generale du monde envers l'Eglise.* — Dieu voulant aveugler & éclairer. — L'évenement ayant prouvé la divinité de ces propheties, le reste doit en être cru, & par là nous voyons l'ordre du monde en cette sorte.

Les miracles de la creation & du deluge s'oubliants, Dieu envoie la loy & les miracles de Moïse, les prophetes qui prophetisent des choses particulieres, & pour preparer un miracle subsistant, il prepare des propheties & l'accomplissement. Mais les propheties pouvant être suspectes, il veut les rendre non suspectes, &c.

¶ ... Mais ceux là mesmes qui semblent les plus opposés à la gloire de la Religion n'y feront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel, car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle, & si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres par l'horreur d'un exemple si déplorable & d'une folie si digne de compassion.

¶ ... Ils blasphement ce qu'ils ignorent. La

religion Chrestienne consiste en deux points. Il importe également aux hommes de les connoître, & il est également dangereux de les ignorer. Et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent sujet de conclure qu'un de ces points n'est pas, de ce qui leur devrait faire conclure l'autre. Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont été persécutés, les Juifs hais, les Chrétiens encore plus. Ils ont vu par lumière naturelle que, s'il y a une véritable religion sur la terre, la conduite de toutes choses doit y tendre comme à son centre. Et sur ce fondement, ils prennent lieu de blasphémer la religion Chrestienne, parce qu'ils la connoissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand & puissant & éternel, ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la religion Chrestienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes ces choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourroit faire.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme, ils n'en concluront rien contre la religion Chrestienne, qui con-

fistte proprement au mystere du Redempteur, qui, unissant en lui les deux natures humaine & divine, a retiré les hommes de la corruption du peché pour les reconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc aux hommes ces deux verités, & qu'il y a un Dieu dont les hommes sont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoître l'un & l'autre de ces points, & il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misere, & de connoître sa misere sans connoître le Redempteur qui l'en peut guerir. Une seule de ces connoissances fait ou l'orgueil des philosophes, qui ont connu Dieu & non leur misere, ou le desespoir des athées, qui connoissent leur misere sans Redempteur. Et ainsi, comme il est également de la necessité de l'homme de connoître ces deux points, il est aussi également de la misericorde de Dieu de nous les avoir fait connoître. La religion Chrestienne le fait, c'est en cela qu'elle consiste. Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, & qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'establissement des deux chefs de cette Religion.

¶ C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servy de la nature

pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire, David, Salomon, &c. jamais n'ont dit : « Il n'y a point de vuide, donc il y a un Dieu. » Il falloit qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servis.

Cela est très considérable.

¶ Si c'est une marque de foiblesse de prouver Dieu par la nature, n'en méprises pas l'Ecriture, si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrarietez, estimez en l'Ecriture.

¶ Et quoy, ne dittes-vous pas vous-même que le ciel & les oyseaux prouvent Dieu? — Non. — Et vostre religion ne le dit-elle pas? — Non. Car encore que cela est vray en un sens pour quelques ames à qui Dieu donne cette lumiere, neantmoins cela est faux à l'égard de la plupart.

¶ Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infiny, sans parties? — Ouy. — Je vous veux donc faire voir une chose infinie & indivisible. C'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est un en tous lieux & est tout entier en chaque endroit.

Que cet effect de nature, qui vous sembloit impossible auparavant, vous face connoître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connoissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de vostre apprentissage,

qu'il ne vous reste rien à scavoir, mais qu'il vous reste infiniment à scavoir.

¶ Inconprehenfible que Dieu soit, & inconprehenfible qu'il ne soit pas. Que l'ame soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'ame. Que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, &c. Que le peché originel soit, & qu'il ne soit pas.

¶ Si on veut dire que l'homme est trop peu pour meriter la communication avec Dieu, il faut estre bien grand pour en juger.

¶ L'Estre eternal est toujours, s'il est une fois.

¶ Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le fable, & la terre fondra, & on tombera en regardant le ciel.

¶ *Objection.* Visiblement l'Escripture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit.

R. Elles ne nuisent donc point à la foy.

Objection. Mais l'Eglise a décidé que tout est du Saint Esprit.

R. Je responds deux choses : 1. Que l'Eglise n'a jamais décidé cela. L'autre, que quand elle l'auroit décidé, cela se pourroit soutenir.

¶ Mon Dieu, que ce sont de fots discours ! Dieu auroit il fait le monde pour le damner, demanderoit il tant de gens si foibles ? &c.

Pirronisme est le remede à ce mal & rabattra cette vanité.

¶ Dieu a voulu racheter les hommes & ouvrir le salut à ceux qui le chercheroient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une misericorde qui ne leur est pas due. S'il eust voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eust pu, en se decouvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la verité de son essence, comme il paroitra au dernier jour, avec un tel esclat de foudres & un tel renversement de la nature, que les morts ressusciteront & les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paroître dans son avenement de douceur, parce que tant d'hommes se rendants indignes de sa clemence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'estoit donc pas juste qu'il parust d'une maniere manifestement divine & absolument capable de convaincre tous les hommes, mais il n'estoit pas juste aussi qu'il vint d'une maniere si cachée qu'il ne pust estre reconnu de ceux qui le chercheroient sincerement. Il a voulu se rendre parfaitement connoissable à ceux-là, & ainsi voulant paroître à decouvert à ceux qui le cherchent de

tout leur cœur & caché à ceux qui le fuyent de tout leur cœur, il tempere sa connoissance, en forte qu'il a donné des marques de foy visibles à ceux qui le cherchent, & non à ceux qui ne le cherchent pas.

Il y a assez de lumiere pour ceux qui ne desirent que de voir, & assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

¶ Mais que l'on reconnoisse la verité de la religion dans l'obscurité mesme de la religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifference que nous avons de la connoistre.

¶ Les propheties, les miracles mesme & les preuves de nostre Religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit estre sans raison que de les croire, ainsi il y a de l'evidence & de l'obscurité, pour éclairer les uns & obscurcir les autres, mais l'evidence est telle, qu'elle surpasse ou egale pour le moins l'evidence du contraire, de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse determiner à ne la pas suivre, & ainsi ce ne peut estre que la concupiscence & la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'evidence pour condamner & non assez pour convaincre, afin qu'il paroisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grace & non la raison, qui fait suivre,

& qu'en ceux qui la fuyent, c'est la concupiscence, & non la raison, qui fait fuir.

¶ Qui peut ne pas admirer & embrasser une religion qui connoît à fond ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumière?

¶ *Que Dieu s'est voulu cacher.* — S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu feroit bien manifeste, s'il n'y avoit des martyrs qu'en nostre Religion, de mesme.

Dieu estant ainſy caché, toute Religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas veritable, & toute Religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nostre fait tout cela : *Vere tu es Deus absconditus.*

¶ La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudroient pas prendre la peine de la chercher si elle est obscure, en soient privés. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant?

¶ Il y auroit trop d'obscurité, si la verité n'avoit pas des marques visibles. C'en est une admirable qu'elle se soit toujours conservée dans une Eglise & une assemblée visible. Il y auroit trop de clarté s'il n'y avoit qu'un sentiment dans cette Eglise ; mais pour reconnoître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui a toujours esté, car il est certain que le vrai y a toujours esté, & qu'aucun faux n'y a toujours esté.

¶ Reconnoissez donc la verité de la Religion dans l'obscurité mesme de la Religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, dans l'indifference que nous avons de la connoistre.

¶ Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite serviroit à l'esprit & nuiroit à la volonté. Abaisser la superbe.

¶ S'il n'y avoit point d'obscurité, l'homme ne sentiroit point sa corruption, s'il n'y avoit point de lumiere, l'homme n'espereroit point de remede. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie & decouvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connoistre Dieu sans connoistre sa misere, & de connoistre sa misere sans connoistre Dieu.

¶ Que si la misericorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement mesme lorsqu'il se cache, quelle lumiere n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se decouvre ?

¶ On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns & eclairer les autres.

¶ Que disent les prophetes de J. C. ? Qu'il fera évidemment Dieu ? Non, mais qu'il est un Dieu veritablement caché, qu'il sera meconnu, qu'on ne pensera point que ce soit luy, qu'il sera une pierre d'achopement, à laquelle plusieurs heurteront, &c. Qu'on ne

nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Et sans cela, on ne feroit pas aheurté à J. C., & c'est un des desseins formels des prophetes : *Excœca...*

¶ Au lieu de vous plaindre de ce que Dieu s'est caché, vous luy rendrez grace de ce qu'il s'est tant decouvert, & vous luy rendrez grace encore de ce qu'il ne s'est pas decouvert aux sages superbes, indignes de connoître un Dieu si saint.

Deux fortes de personnes connoissent, ceux qui ont le cœur humilié & qui ayment la bassesse, quelque degré d'esprit qu'ils ayent, haut ou bas, ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la verité, quelque opposition qu'ils y ayent.

¶ Je puis bien aymer l'obscurité totale, mais si Dieu m'engage dans un estat à demy obscur, ce peu d'obscurité qui y est me deplaist, & parce que je n'y vois pas le merite d'une entiere obscurité, il ne me plaist pas. C'est un defect & une marque que je me fais une idole de l'obscurité, separée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre.

¶ Si le monde subsistoit pour instruire l'homme de Dieu, sa divinité y reluiroit de toutes parts d'une maniere incontestable, mais comme il ne subsiste que par J. C. & pour J. C., & pour

instruire les hommes & de leur corruption & de leur redemption, tout y eclate des preuves de ces deux veritez.

Ce qui y paroist ne marque ny une exclusion totale, ny une presence manifeste de divinité, mais la presence d'un Dieu qui se cache. Tout porte ce caractere.

¶ S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation eternelle seroit equivoque, & pourroit aussy bien se rapporter à l'absence de toute divinité ou à l'indignité où seroyent les hommes de la connoître, mais de ce qu'il paroist quelquefois & non pas toujours, cela oste l'equivoque. S'il paroît une fois, il est toujours & ainſy on n'en peut conclure, sinon qu'il y a un Dieu & que les hommes en sont indignes.

¶ Dieu, pour se reserver à luy seul le droit de nous instruire, & pour nous rendre la difficulté de nostre estre inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous estions incapables d'y arriver. De sorte que ce n'est pas par les agitations de nostre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons veritablement nous connoître.

¶ La Sageſſe nous envoie à l'enfance, *nisi efficiamini sicut parvuli.*

¶ « Un miracle, dit on, affirmeroit ma creance. » On le dit quand on ne le voit pas.

Les raisons qui estant veues de loing paroissent borner nostre veue, mais quand on y est arrivé, on commence à voir encore au delà. Rien n'arreste la volubilité de nostre esprit. Il n'y a point, dit on, de regle qui n'ayt quelques exceptions, ni de verité si generale qui n'ayt quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet present, & de dire : *Cela n'est pas toujours vray, donc il y a des cas où cela n'est pas, il ne reste plus qu'à monst-
trer que celui-cy en est.* Et c'est à quoy on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque jour.

¶ *Contrarietés.*

Sageſſe infinie & ſageſſe de la Religion.

¶ Contradiction est une mauvaise marque de verité.

Plusieurs choses certaines sont contredittes.

Plusieurs fausses passent sans contradiction.

Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ny l'incontradiction n'est marque de verité.

¶ Il y a plaisir d'estre dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est asseuré qu'il ne perira point. Les persecutions qui travaillent l'Eglise sont de cette nature.

L'histoire de l'Eglise doit estre proprement appelée l'histoire de la verité.

¶ Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croyent pas. « Si cela estoit si clair, dit-on, pourquoy ne croyoyent-ils pas ? » Et voudroyent *quasi* qu'ils crussent, afin de n'estre point arrestés par l'exemple de leur refus. Mais c'est leur refus mesme qui est le fondement de nostre creance. Nous y serions bien moins disposés, s'ils estoient des nostres. Nous aurions alors un plus ample pretexte. Cela est admirable d'avoir rendu les Juifs grands amateurs des choses predictes, & grands ennemys de l'accomplissement.

¶ Que pouvoyent faire les Juifs, ses ennemys ? S'ils le recoivent, ils le prouvent par leur reception, car les depositaires de l'attente du Messie le recoivent, s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation.

¶ *Sur ce que la Religion Chrestienne n'est pas unique.* — Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la veritable, qu'au contraire c'est ce qui fait voir qu'elle l'est.

¶ Ceux qui n'ayment pas la verité prennent le pretexte de la contestation & de la multitude de ceux qui la nient, & ain sy leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'ayment pas la verité ou la charité. Et ain sy ils ne s'en sont pas excusés.

¶ Les impies qui font profession de suivre

la raison doivent estre estrangement forts en raison ?

Que disent-ils donc ?

Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir & vivre les bestes comme les hommes, & les Turcs comme les Chrestiens. Ils ont leurs ceremonies, leurs prophetes, leurs docteurs, leurs saincts, leurs religieux comme nous, &c. (*Cela est-il contraire à l'Escripture, ne dit-elle pas tout cela ?*)

Si vous ne vous fouciez gueres de favoir la verité, en voilà assez pour vous laisser en repos. Mais si vous desirez de tout vostre cœur de la connoistre, ce n'est pas assez, regardez au detail. C'en seroit assez pour une question de philosophie, mais icy où il va de tout. Et cependant, apres une reflexion legere de cette sorte, on s'amusera, &c. Qu'on s'informe de cette religion, mesme si elle ne rend pas raison de cette obscurité, peut-estre qu'elle nous l'apprendra.

¶ Si Dieu n'eust permis qu'une seule Religion, elle eust esté trop reconnoissable. Mais qu'on y regarde de prés, on discerne bien la vraie dans cette confusion.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVANT-PROPOS.	I
PRÉFACE.	V
PRÉFACE GÉNÉRALE.	I
Notes pour la préface générale.	15
I. <i>Misere de l'homme sans Dieu ou que la nature est corrompue par la nature mesme</i>	19
Préface de la première partie.	21
Disproportion de l'homme.	25
Divertissement.	49
Grandeur & misere de l'homme	65
Des puissances trompeuses & de l'imagination	75
De la Justice. Coutumes & prejugs.	91
Faiblesse, inquietude & defauts de l'homme	110
II. <i>Felicité de l'homme avec Dieu ou qu'il y a un repa- rateur par l'Escriture</i>	135
Préface de la seconde partie.	137
Necessité de rechercher la verité.	143
Des philosophes.	161
Pensées sur Mahomet & la Chine.	177
Du peuple juif	182
Authenticité des Livres Saints	190
Propheties.	198
Des figures en general & de leur legitimé	242

Que la loi des Juifs estoit figurative.	258
De la vraie Religion. Caracteres qu'elle doit presenter.	274
Excellence de la religion Chrestienne.	281
Du peché originel.	292
Perpetuité de la religion Chrestienne.	301
Preuves de la religion Chrestienne.	310



Achevé d'imprimer par A. Quantin

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

LE QUINZE JANVIER MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-SEPT

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

UNIVERSAL
LIBRARY



136 785

UNIVERSAL
LIBRARY